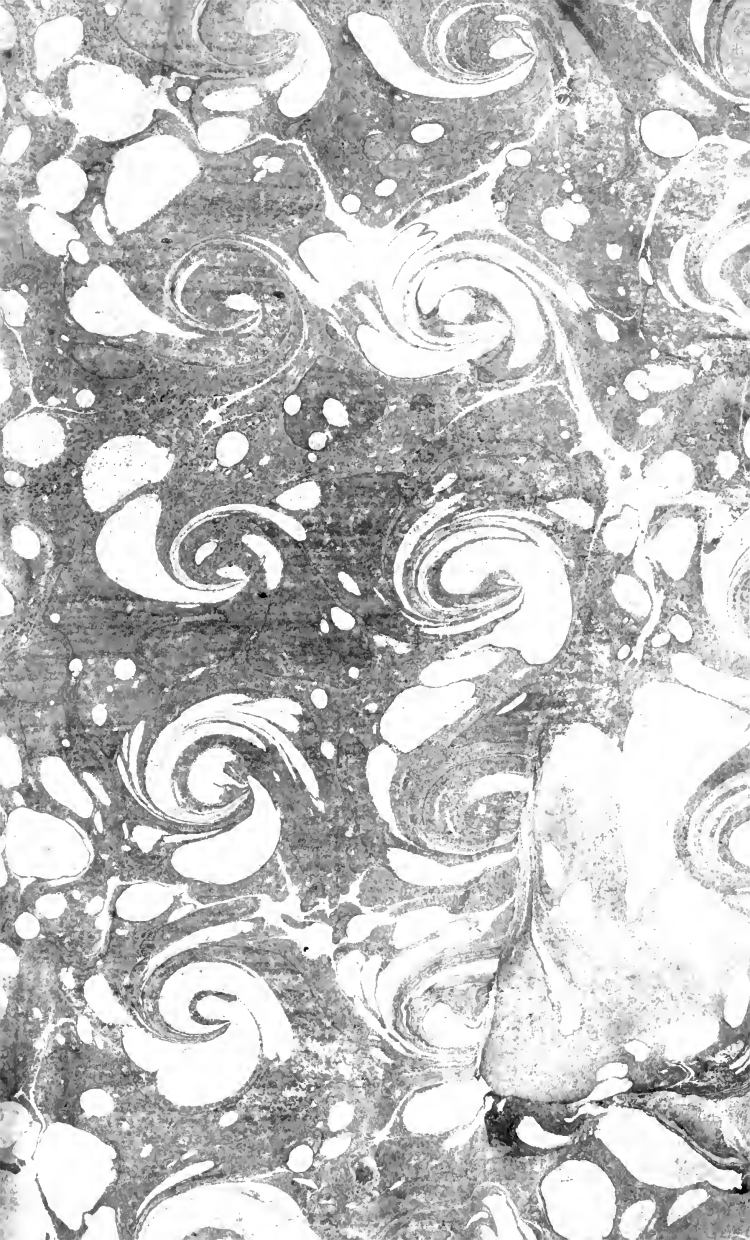




Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL







0607

ŒUVRES

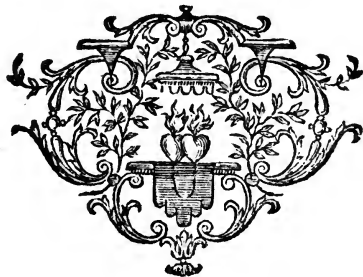
DE THEATRE

DE

M^R. DE BOISSY,

THEATRE FRANCOIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres;
au Paradis.

M, DCC. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PQ
1957
B55A19
1738
t.1



1112008



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE
SAINT FLORENTIN.

Marquis de la Vrilliere, & de Château-Neuf-
sur-Loire, Baron d'Ervy, d'Yèvres-le-
Châtel, & autres lieux; Commandeur des
Ordres du Roi, Ministre & Secrétaire
d'Etat, & des Commandemens & Finan-
ces de Sa Majesté.



*'Ose te dédier mes Oeuvres dra-
matiques,*

Et ta bonté me l'a permis.

*Tu crains les lieux communs des froids Panégý-
riques ;*

*J'ai la même frayeur , rassure tes esprits ;
Un encens trivial est toujours méprisable.*

*L'art d'un Auteur consiste à l'éviter ,
Et le plus court éloge est le plus agréable
Aux Grands qui , comme toi , savent le mériter.
Dans le rang éclatant où l'on te voit paroître ,*

Tu fais voir ce qu'on n'a point vu ,

Un Ministre digne de l'être

*Et par droit de naissance , & par droit de vertu :
Aimé de ses égaux , estimé de son Maître ,*

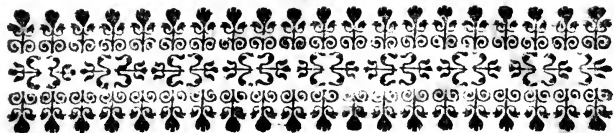
A qui l'orgueil est inconnu ;

*Ayant , comme la Cour , la Ville pour amie ;
Et comblé de faveurs , sans exciter l'envie.*

Je me borne à ces traits , tu dois les avouer ;

La vérité les justifie ,

Et ton nom , cher à tous , suffit pour te louer.



L'AUTEUR

A U

LIBRAIRE.



NON, Monsieur, vous avez beau dire, je ne ferai point de Préface. C'est déjà trop du danger où vous allez me livrer, en osant afficher mes Oeuvres de Théâtre. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est de vous permettre d'imprimer les justes raisons de mon silence à la place de la Préface que vous me demandez, & que vous avez trop légèrement annoncée.

De tous les Auteurs , ceux qui travaillent pour le Théâtre , sont les plus dispensés de faire des Discours préliminaires. Qu'ont-ils à dire au Public sur des Pieces qu'il a déjà jugées lui-même , & dont il a fait la destinée ? Leur convient-il d'instruire leur Maître, ou prétendent-ils lui imposer ? Non, il est aujourd'hui trop éclairé pour se laisser surprendre. Ils doivent prendre plutôt son sentiment pour regle. Son goût , quoiqu'il varie souvent pour la forme , ne s'écarte jamais du vrai pour le fonds. Il est toujours infaillible dans les jugemens qu'il porte avec réflexion, & c'est dans son sein qu'on doit puiser la véritable Poétique : premiere & forte raison qui m'oblige de me taire.

Joignez à ce motif la difficulté de parler convenablement de soi & de ses écrits : redoutable écüeil où plus d'un Ecrivain distingué a fait naufrage , &

solide réflexion qui me retient la main.

Mais vous avez, me direz-vous, mis sur la Scène un nouveau genre de Piece, qu'on peut appeller *allegori-episodique*, & à qui nombre de beaux esprits refusent le titre de Comédie. Il est de votre gloire de leur répondre, & de leur prouver Moi, je n'ai rien à répondre à ces Messieurs. Tout ce que je pourrois leur dire ne les persuaderoit pas, & tout ce qu'ils peuvent penser, n'influe en rien sur la décision du Public. Ils forment un Tribunal isolé, où préside l'esprit de singularité, que regle la jalousie partielle, & avec qui celui du vrai goût n'a rien à démêler. Quelques efforts qu'ils fassent pour rabaisser ce genre, il n'en est ni moins goûté, ni moins suivi, quand on a l'art de le bien traiter. Une allegorie ingénieusement imaginée, & heureusement soutenue par un remplissage brillant qui

peint les mœurs du jour, & qui faïsit des ridicules nouveaux, mérite, je crois, le nom de Piece, autant que la plûpart des Comédies d'un Acte, dont le fonds d'une intrigue triviale forme le nœud grossier, ou qui roulent sur le pivot d'un caractère usé, ou à peine ébauché, s'il n'est pas rebattu, & dont un mariage prévu dès la premiere scène, fait toujours le dénouement uniforme. Contentez-vous, s'il vous plaît, de ce peu de mots, pour l'apologie du genre allegorique : peut-être même sont-ils de trop.

J'entens ici que vous me repliquez que ce discours ne suffit pas, & que je dois me justifier sur un point plus essentiel, qui est la critique que j'ai mêlée à l'épisode. Oh ! je passe condamnation sur cet article ; & , pour preuve autentique, je l'ai abjurée, & si parfaitement, que

que je ferois fâché de lancer aujourd'hui la plus légère épigramme contre le dernier écrit du plus cruel de mes ennemis ; fût-ce même par représailles. Trop plein d'Horace & de Despréaux, j'ai crû long-temps qu'on pouvoit censurer les ouvrages , sans s'écarter des bornes de l'exacte probité. Mais le temps & la raison m'ont détrompé. La critique, sur tout celle que l'on exerce sur le Théâtre, est trop solennelle, & porte des coups trop marqués, pour être exempte de blâme. Elle ne sauroit attaquer une Piece , que ses traits ne retombent à plomb sur l'Auteur, & ne livrent son nom à la risée publique. Plus ses traits sont saillans, délicats & justes, plus le ridicule dont ils le couvrent, est éclatant & durable, & plus la main qui les décoche est condamnable aux yeux des honnêtes gens. S'attirer de sang froid un ennemi

X L'A U T E U R.

pour le foible honneur d'un bon mot, c'est manquer également aux loix de la prudence & à celles de l'humanité. Il n'est qu'une critique permise. C'est celle qui s'exprime avec ménagement sur le papier pour perfectionner l'Art, & non pour avilir l'Ecrivain ; qui, exempte de partialité, pèse dans une balance égale les défauts & les beautés d'un Poëme ou d'un Livre, & ne relève les uns que pour mieux rendre justice aux autres. Critique dictée par la sagesse, & qui louë plus qu'un éloge parfait, mais dont la charge est trop difficile à remplir. Depuis long-temps on souhaite & on attend un modèle. Incapables de l'être, reposons-nous sur le Public, du soin d'apprécier le mérite de chaque ouvrage, & n'employons jamais à nous rendre odieux, un talent que nous n'avons reçu que pour nous rendre aimables.

TABLE GÉNÉRALE.

*Les deux premiers volumes renferment les Pièces du
Théâtre François, & les trois derniers, celles
du Théâtre Italien.*

- Tome I. { L'Amant de sa Femme, ou la Rivale d'elle-même, Comédie.
L'Impatient, Comédie.
Le Babillard, Comédie.
Admete & Alceste, Tragédie.
Le François à Londres, Comédie.
- Tome II. { L'Impertinent malgré lui, Comédie.
Le Badinage, Comédie.
Les deux Nièces, Comédie,
- Tome III. { Le Triomphe de l'Interêt, Comédie.
Le Je ne sçai quoi, Comédie.
La Critique, avec le Prologue de l'Auteur superstitieux, Comédie.
La Vie est un songe, Comédie héroïque.
- Tome IV. { Les Etrennes, ou la Bagatelle, avec les Prédications nouvelles, Comédie.
La Surprise de la Haine, Comédie.
L'Apologie du Siècle, ou Momus corrigé, avec des augmentations à la Reprise de 1737. Comédie.
Les Billets doux, Comédie.
- Tome V. { Les Amours anonymes, Comédie.
Le Comte de Nully, Comédie héroïque.
La * * * *, Comédie anonyme.

Fin de la Table générale.

TABLE DES PIÈCES

contenues au Tome premier.

Théâtre François.

L'AMANT DE SA FEMME, ou LA
RIVALE D'ELLE-MESME, Comédie.

L'IMPATIENT, Comédie.

LE BABILLARD, Comédie.

ADMETE ET ALCESTE, Tragédie.

LE FRANÇOIS A LONDRES, Comédie.

L'AMANT

L'AMANT

DE SA FEMME,

OU

LA RIVALE

D'ELLE-MESME,

COMEDIE

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, au mois de Sep-
tembre 1721.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILIP H. KATZ

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955

1954-1955



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie intitulée, *L'Amant de sa Femme ou la Rivale d'elle-même*. Fait à Paris ce 25. Septembre 1734.

GALLYOT.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes, ou la Bagatelle*, & autres Pieces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caractères, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pieces ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobatons y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registrée sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.
Signé, G. MARTIN, Syndic.

Livres de Théâtre, imprimés chez PRAULT Pere, en 1733. & 1734.

- O**Euvres de Moliere, 4°. six volumes grand Papier, avec des Estampes, Vignettes, Lettres Grises, & Fleurons.
- de M. Destouches, nouvelle édition, avec les changemens & corrections de l'Auteur, in 12°. 2. vol.
- de M. de Boissy, in 8°. 3. vol.
- de M. de Marivaux, in-12°.

Les Voyages de Campagne, avec les Comedies en Proverbes, par Madame la Comtesse de *** & Madame D. in 12°. 2. vol.

Bibliotheque des Théâtres, in-8°.

L' A M A N T

DE SA FEMME,

O U

L A R I V A L E

D'ELLE-MESME,

C O M É D I E.

A C T E U R S.

PHILINTE.

DORANTE.

LEANDRE, Amant d'Angelique.

ALIDOR, vieux Financier.

DORIMENE, femme de Philinte.

ANGELIQUE, sœur de Philinte.

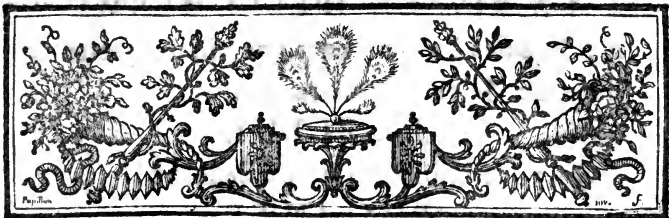
LISSETTE, suivante.

LA FLEUR, Valet de Philinte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris, chez Philinte.



L'AMANT

DE SA FEMME,

OU

LA RIVALE

D'ELLE-MESME,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, LA FLEUR.

PHILINTE.

A Fleur!

LA FLEUR.

Monsieur.

PHILINTE.

Voilà qui est fait. Je suis revenu de la Bagatelle.

A ij

4 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
le, & je suis las de mener une vie coquette &
libertine. Je prétens me ranger.

LA FLEUR.

Qui vous inspire un si bon dessein ?

PHILINTE.

L'Amour.

LA FLEUR.

Voilà un amour bien sage.

PHILINTE.

Oùi, l'amour me rend raisonnable, & un seul
objet me fixe pour toujours.

LA FLEUR.

Je vous entens, Monsieur, votre cœur se ré-
chauffe pour Madame votre épouse.

PHILINTE.

Le sot ! J'estime ma femme comme je le dois ;
mais je garde mon amour pour une autre.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon, j'avois oublié qu'un
homme de qualité ne doit pas aimer sa femme.

(*bas.*)

Le voilà furieusement revenu de la bagatelle.

PHILINTE.

Je ne suis plus occupé que de la charmante

COMEDIE. 5

Venitienne que je vis hier au bal , tout le reste m'est indifferant. Avouë qu'elle en faisoit le plus grand ornement, & qu'elle effaçoit toutes les autres.

LA FLEUR.

Il est vrai, Monsieur : mais que dites-vous de la chauve-Souris qui la suivoit ?

PHILINTE.

A quel propos ta chauve-Souris ? Serois-tu aussi devenu amoureux ?

LA FLEUR.

Puisqu'il faut vous en faire l'aveu , je vous dirai, Monsieur, que je n'ai pas moins de goût pour la Suivante, que vous en avez pour la Maîtresse.

PHILINTE.

Ce maraut affecte toujours d'être mon Singe. Que dis-je ? Il encherit ; si je bois , il s'enyvre ; si je coquette , il devient le papillon du quartier, & si j'aime il soupire plus haut que moi.

LA FLEUR.

Les grands hommes se rencontrent.

PHILINTE,

Quelle étoit belle dans son déguisement ?

**LA RIVALE D'ELLE-MESME,
LA FLEUR.**

Qu'elle étoit appétissante sous le masque !

PHILINTE.

Quand je me retrace son aimable idée, je me sens pénétrer d'une douce langueur, ou transporter d'une tendre joye.

LA FLEUR.

Quand je songe que ma chauve-Souris me faisoit les doux yeux, je sens en moi-même je ne sçai quoi, dont je suis tout ragaillardi.

PHILINTE.

Mais lorsque je fais réflexion que je n'ai pû la connoître, & que je ne sçai plus où la retrouver, la tristesse s'empare de mon ame, je suis au desespoir.

LA FLEUR.

Mais lorsqu'il me revient dans l'esprit qu'elle n'a jamais voulu me dire son nom, ni me montrer son minois fripon, & que je ne puis sçavoir ce qu'elle est devenuë, je tombe dans l'abattement, toute ma joïe s'évanoüit.

PHILINTE.

Je dois ce soir courir le bal pour elle. Peut-être que l'amour sensible à ma peine y con-

duira ses pas & l'obligera à se découvrir.

LA FLEUR.

Que sçait-on si je n'aurai pas le même bonheur?

PHILINTE.

Va voir si mon habit de bal sera fait pour ce soir, & reviens me le dire au plutôt.

LA FLEUR *en s'en allant.*

Je m'en donne aussi un des plus galans, & je prétens me mettre en Cupidon.

SCENE II.

PHILINTE, DORANTE.

DORANTE

BOn jour, mon cher. Qu'avez-vous? vous me paroissez rêveur. Etiez vous hier au bal?

PHILINTE.

Où, j'y étois.

DORANTE.

Comment avez-vous trouvé la Venitienne qui dançoit avec tant de grace?

8 LA RIVALE D'ELLE-MESME;

PHILINTE *en soupirant.*

Adorable.

DORANTE.

Vous soupirez, & vous rougissez, l'aimeriez-vous ?

PHILINTE.

Il est inutile de feindre, vous êtes connoisseur, je l'adore, & ce qu'il y a d'affligeant pour moi, j'ignore qui elle est, & je n'espere plus de la revoir.

DORANTE.

Je vous surprendrois bien agréablement, si je vous disois qu'elle est de ma connoissance.

PHILINTE.

De votre connoissance !

DORANTE.

Oüi, de ma connoissance.

PHILINTE.

Ma joye & ma surprise sont si grandes que je ne sçaurois parler.

DORANTE.

Je connois même les sentimens où elle est pour vous, & je puis vous assurer que vous n'en êtes point haï.

PHILINTE.

Ah ! mon cher Dorandre , apprenez - moi au plûtôt son nom & sa demeure , je vous devrai la vie.

DORANTE.

Je ne sçaurois , elle m'a défendu de parler.

PHILINTE.

Et pourquoi me dire que vous la connoissez , & m'assurer que je n'en suis point haï ? Etes vous de concert avec la cruelle , pour me désespérer ?

DORANTE.

Il est inutile de s'emporter. Tout ce que je puis faire pour le present , c'est de m'engager à rendre à la personne même une lettre de votre part , si vous voulez lui écrire , & à vous en apporter une réponse dont vous serez content.

PHILINTE.

Que je vous embrasse , mon cher ami : à la pareille.

DORANTE.

Mais si votre femme vous soupçonnoit & qu'elle allât vous surprendre , prenez y garde.

PHILINTE.

Je ne crains rien de ce côté-là , il y a plus d'un

10 LA RIVALE D'ELLE-MESME;
mois que je la trompe , sans qu'elle s'en apper-
çoive.

DORANTE.

Croïez-moi , les femmes sont dissimulées &
cachent souvent leur défiance sous un air d'in-
genuité.

PHILINTE.

Ma foi, mon cher , voulez-vous que je vous
parle franchement , elle en croira tout ce qui lui
plaira, six mois de mariage ont épuisé tout le
goût que j'avois pour elle. Je me suis contraint
jusqu'ici, & j'ai vécu plutôt en amant qu'en ma-
ri; mais je ne sçaurois finir l'année , aussi-bien
ce n'est plus la mode d'aimer sa femme , & je se-
rois berné des honnêtes gens s'ils sçavoient la
maniere bourgeoise dont je vis avec la mienne.

DORANTE.

On voit bien que vous frequentez le Che-
valier, & qu'il vous inspire les sentimens du beau
monde.

PHILINTE.

Il est vrai que je lui ai cette obligation , &
qu'il m'a fait rougir de l'attachement gaulois que
j'avois pour Dorimene.

COMEDIE.
DORANTE.

11

Vous prenez le bon parti ; on doit être esclave de la mode , quelque déraisonnable qu'elle soit. Aimer sa femme , quoique belle , c'est du dernier Bourgeois. Mais ne craignez-vous pas de pousser à bout sa vertu ? elle pourroit bien vous imiter par vengeance.

PHILINTE.

Je tiens encore cette maxime du Chevalier , que l'homme du monde comme le sage , se met au-dessus des accidens qui ne dépendent pas de lui.

DORANTE.

Fort bien , cependant je ne vous conseille pas de vous dire son ami , si vous voulez l'être de la Dame en question. Comme il fait profession de médire du beau sexe , ce seroit lui faire mal votre cour ; & le plus sûr moyen de vous mettre bien avec elle , c'est de vous brouiller avec lui.

PHILINTE.

Vous faites bien de m'avertir ; nous avons fait la partie de courir cette nuit le bal ensemble. Je vais écrire à cette aimable inconnue , puis j'irai dégager la parole que j'ai donnée au

12 LA RIVALE D'ELLE-MESME;
Chevalier. Venez prendre ma lettre.

DORANTE.

Je vous suis. J'apperçois Lisette, disons lui un mot en passant.

SCENE III.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Lisette, notre affaire va le mieux du monde; Philinte a donné dans le panneau, & sans le sçavoir, il est plus épris de sa femme qu'il ne l'a jamais été. A l'heure même où je te parle il lui écrit une lettre, que je me suis chargé de lui rendre. Je n'ai pas le tems de t'en dire davantage. Adieu, je te recommande toujours mes intérêts auprès de Dorimene.

LISETTE.

Comptez sur moi. J'y ferai mon possible. (*seule.*) A present je voudrois sçavoir de la Fleur s'il est dans l'erreur comme son Maître, & s'il m'a reconnuë sous l'habit de chauve-

Souris. Le voici, il s'entretient tout seul ; écoutons un peu les sottises qu'il se dit à lui-même.

SCENE IV.

L I S E T T E , L A F L E U R .

LA FLEUR *sans appercevoir Lisette.*

Monsieur Philinte & moi, nous allons avoir nos Habits de Bal dans une heure au plus-tard. Ils feront du bruit l'un & l'autre. Ah ! Chauve-Souris de mon ame, si je puis vous raccrocher aujourd'hui , vous ne résisterez point aux charmes de mon habillement. Par modestie je ne dis rien de ceux de ma personne.

L I S E T T E *sans se montrer.*

Il en tient, je n'en puis plus douter.

L A F L E U R .

Autrefois Lisette m'étoit chere ; mais ce n'est rien auprès de ce que je sens pour ma chauve-Souris. Le feu , l'ardeur , la flâme qui me brûle.... tout cela fait que j'extravague , & que je ne sçai ce que je dis.

14 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
L I S E T T E.

Le voilà qui jouë d'après son Maître , & qui perd la tramontane. Comme il a bonne opinion de lui , feignons d'être sensible à l'infidelité qu'il croit me faire, pour me donner la Comédie en-
(*à la Fleur.*)

tiere. Tu en aimes donc une autre , perfide que tu es ? Tu ne sçauois le nier , j'ai tout entendu , & je sçai la trahison que tu m'as faite au Bal. Autrefois Lisette t'étoit chere ; mais ce n'est rien auprès de ce que tu sens pour ta chauve-Souris. Réponds , traître réponds ?

L A F L E U R.

Que diable veux-tu que je te réponde , je ne te croïois pas si près ; mais il me paroît que tu t'avises un peu tard d'être jalouse. Il y a long-tems que tu me vois coquetter d'un œil assez indifferant.

L I S E T T E.

Tandis qu'il n'y a eu que de la galanterie dans ton procedé , je me suis tuë , persuadée que j'avois seule ton cœur. Mais à present que tu en aimes sérieusement une autre , & que je l'apprens de toi-même , la rage & la douleur m'emportent , je ne suis plus la maîtresse de mes sentimens.

LA FLEUR.

La pauvre fille est si passionnée pour moi, que j'en ai pitié. Tâchons de la consoler par quelque mot de douceur ; ne t'afflige point ma chere Lisette, j'ai encore par-ci par-là, des idées de tendresse pour toi, & je voudrois de tout mon cœur t'aimer autant que tu le mérites.

LISETTE.

Ah ! c'est trop me contraindre, il est tems que j'éclate.....ouï, que j'éclate de rire. Ah ! ah ! ah !

LA FLEUR.

Je crois que tu te moques de moi.

LISETTE.

Tu n'en dois pas douter. Ah ! ah ! Le grand fat de me croire amoureuse d'une figure comme la sienne.

LA FLEUR.

Qui ne s'y seroit trompé comme moi. Ah ! que vous joüez bien, Mesdames les friponnes ; & que nous sommes de mauvais Comédiens auprès de vous.

LISETTE.

Pour te prouver que je ne suis plus ta Maîtresse, je veux bien être ta confidente, & te ser-

16 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
vir dans tes nouvelles amours. Croi-moi, ne refuse pas l'offre que je te fais, je le puis mieux que tout autre.

LA FLEUR.

Fort bien, continuë ton badinage.

LISETTE.

Non, je ne badine plus. Si tu souhaites, je préviendrai la chauve-Souris en ta faveur.

LA FLEUR.

La connois-tu ?

LISETTE.

C'est la meilleure de mes amies, & je puis compter sur elle comme sur moi-même.

LA FLEUR.

S'il étoit vrai, je te prierois, ma chere Lisette, de me dire son nom, ou de me procurer le plaisir de l'entretenir un moment ce soir.

LISETTE.

Je t'accorde ce dernier point, & je te promets qu'avant que le jour finisse, tu la reverras. Peut-être se découvrira-t'elle, pourvû que tu me fasses un aveu sincere de ce que je veux sçavoir de toi?

LA

LA FLEUR.

Parle & fois sûre de ma sincérité.

LISETTE.

Crois-tu que Monsieur Philinte aime toujours sa femme ?

LA FLEUR.

Puisque tu m'as prié d'être sincère, je t'avouerai ingenuement que Monsieur Philinte aime sa femme d'un amour si pur & si respectueux, qu'il est résolu de faire lit à part au premier jour.

LISETTE.

Et la raison ?

LA FLEUR.

La raison qu'on lui a représenté, qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui de vivre de la sorte, & qu'il seroit deshonoré à la Cour, si l'on apprenoit qu'il couche toutes les nuits avec sa femme.

LISETTE.

A la vérité cela est scandaleux ; mais quel est l'honnête homme qui le conseille si bien ?

LA FLEUR.

Ne vois-tu pas ici tous les jours un certain Chevalier qui ne salue personne, qui brusque

18 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
dédaigneusement tout le monde , & qui ne dit
jamais du bien que de lui-même.

L I S E T T E.

Qui ? Ce petit Maître outré qui fait vanité
d'étaler des sentimens libertins & des opinions
dangereuses , qui passe pour le fleau de notre sexe,
qui décrie sur tout l'amitié conjugale , & qui tourne
en ridicules les maris qui sont attachés à leurs
femmes , & les femmes qui sont fideles à leurs
maris ?

L A F L E U R.

C'est lui-même.

L I S E T T E.

Je lui prépare une pièce digne de Lisette , il
ne s'en rira point. Mais revenons à ton Maître ;
son cœur est-il vacant , où n'est - il indifferem-
ment occupé que du premier objet qu'il ren-
contre ?

L A F L E U R.

Je te dirai à l'oreille qu'il a perdu comme moi
sa liberté au Bal , & qu'il est éperdument amou-
reux de la Maîtresse de ma chauve-Souris ; il brûle
aussi pour elle , sans la connoître , & ne l'a jamais
vûe qu'en habit de Venitienne.

LISETTE.

Cela fuffit , je fuis contente de toi , tu m'as tenu ta parole & je te tiendrai la mienne. A ce foir.

LA FLEUR.

Dois-je bien me fier à toi ? Tu as je ne fçai quel charme qui féduit les gens à qui tu parles , on n'y peut réfifter. Tu auras beau me tromper encore une fois , je ferai pris une troifième. Je vois venir Madame Dorimene. Adieu , il eft tems que j'aille rendre réponfe à mon Maître.

LISETTE.

Il eft dans mes filets.

SCENE V.

DORIMENE , LISETTE.

LISETTE.

JE vous l'avois bien dit , Madame , que votre mari vous trompoit ; mais il s'est pris lui-même , & notre partie de Bal a eu tout le succès que nous en pouvions attendre. Il foupire pour sa femme , lorsqu'il croit foupirer pour une autre ,
Bij

20 LA RIVALE D'ELLE-MESME ;
& ce qu'il y a de plus réjoüissant , j'ai fait la conquête de la Fleur sous l'habit de chauve-Souris . dans le tems que vous avez fait celle de Monsieur Philinte sous l'habit de Venitienne.

DORIMENE.

Peut-être qu'il m'a reconnuë , & que l'amour qu'il a fait paroître n'étoit qu'une feinte. Dorante que nous avons mis de la partie , doit m'en éclaircir au plutôt , je l'attens.

LISETTE.

Je viens de lui parler , il m'a dit que votre époux avoit mordu à l'hameçon , & qu'il brûloit du désir d'apprendre qui vous êtes ; jusques-là même , que vous en devez recevoir une tendre déclaration par écrit. La Fleur à qui j'ai tiré les vers du nez , m'a assuré à peu-près la même chose.

DORIMENE.

Après tout , Lisette , c'est moi qu'il aime.

LISETTE.

Mais , vertu de ma vie , s'il vous aime , c'est parce qu'il ne vous connoît pas , & vous aimer ainsi , n'est-ce pas vous être infidelle ?

DORIMENE.

Il est vrai , je voudrois le haïr , mais je ne puis.

COMEDIE.
L I S E T T E.

21

Vous ne sçauriez haïr votre mari ? vous vous moquez , il n'y a rien de si naturel à une femme.

D O R I M E N E.

Oùi , à une femme du bel air , à une coquette de profession , qui pense qu'il est aujourd'hui aussi honteux de dire qu'on aime son mari , qu'il l'étoit autrefois d'avoüer qu'on avoit un galant ; mais il n'en est pas ainsi d'une femme raisonnable , que le devoir regle , & que l'honneur conduit.

L I S E T T E.

Quelque vertu que vous ayiez , êtes vous obligée d'aimer si scrupuleusement un mari qui méprise vos charmes au bout de six mois , & qui loin de tenir le serment que vous aviez fait l'un & l'autre de vivre comme deux tourterelles , est dans le dessein d'avoir au plutôt un appartement séparé du vôtre , & de ne vous voir que le plus rarement qu'il pourra ?

D O R I M E N E.

Ah ! Ce n'est point lui qui a formé ce dessein ; je le connois , il a le cœur trop bien fait. C'est ce fripon de Chevalier qui l'empoisonne de ses conseils , & qui malheureusement est autorisé

22 LA RIVALE D'ELLE-MESME;
par l'usage du monde , cet usage dangereux qui
séduit les plus honnêtes gens.

L I S E T T E.

Mais , Madame , cet usage fait aussi pour vous.

D O R I M E N E.

Tout mon ressentiment se tourne contre le
Chevalier.

L I S E T T E.

Consolez-vous , vous allez être vengée. J'ai
tout disposé pour cela.

D O R I M E N E.

Et quelle est cette vengeance ?

L I S E T T E.

J'ai soulevé secrètement toutes les fem-
mes du quartier contre lui , je leur ai fait en-
tendre qu'il étoit notre ennemi déclaré , qu'il
nous déchiroit continuellement par des médi-
sances outrées , & qu'il témoignoît publiquement
le mépris qu'il avoit pour nous. En un mot je
l'ai peint à leurs yeux avec des couleurs si noires ,
& elles sont toutes si irritées , qu'il verra beau
jeu , la première fois qu'il viendra ici. Mais que
veut Angelique , les larmes aux yeux ?

SCENE VI.

DORIMENE, ANGELIQUE,
LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! Ma bonne sœur, j'ai recours à vous.

DORIMENE.

Qu'est-ce, qu'avez-vous, Angelique?

ANGELIQUE.

On vient de me dire que mon petit frere vouloit me donner à ce vieux Financier qui vint hier ici. J'ai bien de l'aversion pour le Couvent ; mais je l'aimerois encore mieux que ce barbon-là. Je mourrois s'il m'épousoit.

DORIMENE.

Remettez-vous belle Angelique, je sçai le moïen de l'empêcher.

ANGELIQUE.

Ah! Vous me rendez contente. Je vous dirois bien autre chose, aussi-bien cela me pese sur le cœur, mais Lisette l'iroit redire.

24 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
LISETTE.

Ne craignez rien , je suis discrète.

ANGELIQUE.

Jurez-moi que vous n'en parlerez pas.

LISETTE.

Foi d'honnête fille , je vous le promets.

ANGELIQUE.

Je ne me fie pas trop à tous ces sermens-là ;
mais je meurs d'envie de parler , je ne puis plus
garder le secret.

DORIMENE.

Et quel est ce grand secret ?

ANGELIQUE.

J'ai fait une conquête.

DORIMENE.

Déjà.

ANGELIQUE.

Où.

DORIMENE.

Et de qui ?

ANGELIQUE.

De Léandre.

DORIMENE.

Et comment le sçavez-vous ?

COMEDIE.
ANGELIQUE.

25

Il me l'a dit lui - même , & il m'a juré qu'il m'aimoit de tout son cœur , & qu'il feroit charmé d'être mon mari.

DORIMENE.

Et vous lui avez répondu ?

ANGELIQUE.

Je lui ai répondu que je l'aimois bien aussi , & que je ne serois pas fâchée d'être sa femme.

DORIMENE.

Cela n'est pas bien , une jeune fille doit cacher de pareils sentimens.

ANGELIQUE.

Voyez - vous , ma petite sœur , cela échape malgré qu'on en ait.

LISETTE.

Mademoiselle Angelique , vous êtes bien avancée pour votre âge , & je crois que votre poupée n'est pas ce qui vous occupe le plus.

ANGELIQUE.

Parler de poupée à une grande fille comme moi qui aura bien-tôt treize ans , cela est impertinent. Me croyez-vous une Agnès ?

26 LA RIVALE D'ELLE-MESME;
DORIMENE.

Allez , Lifette est une folle qui veut rire. Puis-
que Leandre vous plaît & qu'il vous aime , je
porterai votre frere à faire ce mariage.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Que j'aurai d'obligation à ma bonne sœur !

S C E N E V I I.

D O R I M E N E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

V Oilà une petite fille qui promet beaucoup.

D O R I M E N E.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit mariée
au plutôt.

L I S E T T E.

Je ne m'y connois pas , où dans quelques an-
nées d'ici elle ne sera pas d'humeur à souffrir que
son mari la trompe impunément.

D O R I M E N E.

Tantpis , Lifette , tantpis. De mon côté je
formerai sa jeunesse au bien , autant qu'il me

fera possible, & je fçaurai la détourner du mauvais air du monde.

L I S E T T E.

Quand vous devriez-vous fâcher , je ne puis m'empêcher de vous dire qu'avec les sentimens que vous avez , vous méritiez d'épouser un Provincial. Telle que vous me voïez , j'ai là dessus le cœur noble & bien placé , & si Monsieur Philinte avoit affaire à moi , ce seroit en suivant son exemple que j'en aurois raison , & j'aurois un amant.

D O R I M E N E.

Ce n'est point à une femme comme moi qu'il faut tenir de pareils discours , & tant de liberté commence à me déplaire.

L I S E T T E.

Il n'y a que votre seul intérêt , Madame , qui m'oblige à parler ainsi ; & quand j'ai dit que j'aurois un amant , j'entens par-là un ami de préférence , à qui je donnerois simplement quelques marques d'estime , pour jeter une pointe de jalousie dans le cœur de mon mari. Ce seroit-là peut-être le plus sûr moïen de réveiller sa tendresse endormie , par la confiance où le met le trop d'amour que vous avez pour lui.

28 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
DORIMENE.

Il n'est rien que je ne fisse pour rendre Philinte à mon ardeur ; mais ce moïen est trop dangereux. Où trouver un homme assez discret pour ne point abuser de cette préférence , & pour ne point se donner un air d'amant favorisé ?

L I S E T T E.

Entre tous les honnêtes gens que votre mérite attire ici tous les jours malgré-vous , & dont vous êtes obligée d'entendre les déclarations amoureuses , en dépit de votre vertu , il peut s'en trouver quelqu'un qui ait la discretion que vous souhaitez. Feriez-vous choix de Clitandre ?

D O R I M E N E.

Non , je ne m'y exposerai jamais.

L I S E T T E.

Valere vous conviendrait-il ?

D O R I M E N E.

Non , te dis-je , je ne sçaurois m'y résoudre.

L I S E T T E.

Damon ?

D O R I M E N E.

Tes efforts sont inutiles.

COMEDIE.
LISSETTE.

29

Acaste ?

DORIMENE.

Je te l'ai déjà dit , je crains trop les suites , &
mon devoir m'est trop cher.

LISSETTE.

Et Dorante qui a l'air si sage. Là , le coeur ne
vous dit-il rien pour lui ?

DORIMENE.

Oh ! Pour cela non. Mais le voici.

SCENE VIII.

DORANTE , DORIMENE ,
LISSETTE.

DORIMENE.

EH bien ! Dorante, que vous a dit mon mari ?
Je suis impatiente d'apprendre s'il m'a re-
connuë au Bal , dans quels sentimens il est pour
sa femme , & ce qu'il pense de la Venitienne.

DORANTE.

Philinte ne vous a point reconnuë , Madame ;

30 LA RIVALE D'ELLE-MESME,

il n'eut jamais pour vous des sentimens plus tendres ni plus indifferens en même tems. Il est aussi enchanté des charmes de la belle Venitienne, qu'il est peu touché du mérite de sa femme, & vous n'eûtes jamais de plus cruelle rivale que vous même ?

DORIMENE.

Comment avez-vous pû si bien découvrir ce qu'il avoit dans l'ame ?

DORANTE.

J'ai mis d'abord la conversation sur le Bal , & je lui ai demandé s'il y avoit vû la belle Venitienne qui avoit si bien dansé. Alors il m'a avoué que son cœur étoit pris pour elle , & qu'il mouroit d'envie de sçavoir qui elle étoit ; je lui ai répondu qu'elle étoit de ma connoissance ; mais que j'avois promis le secret , & que tout ce que je pouvois faire , étoit de m'engager à lui donner une lettre à elle-même de sa part , & à lui en apporter une réponse favorable. A ces mots il a été si transporté, qu'il m'a embrassé de joie , & qu'il a écrit cette lettre qu'il m'a donnée , en me conjurant de hâter la réponse dont je l'avois flatté.

DORIMENE.

Une lettre de mon mari ?

DORANTE.

Oùï, de lui-même. Quel emploi pour un homme qui vous aime tendrement ; mais qui craint de vous le dire. Encore si vous deviez m'en tenir quelque compte , je m'en consolerois.

DORIMENE.

Je suis très-sensible à votre manière obligeante ; mais pour répondre à votre amour, je ne le dois ni ne le puis ; c'est même trop que de l'écouter sans colere. Dequoi rit cette folle ?

LISETTE.

Je ris de ce qui se passe entre-vous , & je ne pense pas qu'avant Monsieur , on se soit avisé de ménager une intrigue galante entre le mari & la femme dont on est amoureux , & d'être le porteur des billets-doux que l'un écrit à l'autre. Cela est nouveau & tout-à-fait rejoüissant, je ne sçaurois y songer sans rire.

DORIMENE.

Voïons la Lettre.

(Elle lit.)

Dorante ne me trompe-t'il pas , belle inconnue que

32 LA RIVALE D'ELLE-MESME ;

jadore ? Puis-jeme flatter que vous recevrez ma Lettre que vous la lirez , & que vous daignerez y répondre ? Je ne sçauois plus vivre sans vous connoître. Montrez-vous avec tous vos appas , je vous en conjure.

L I S E T T E.

Avois-je menti , Madame ?

D O R I M E N È *continué.*

Vous ne sçauriez me donner de bonnes raisons qui vous obligent à vous cacher ainsi. On m'a dit que ma femme vous faisoit peur , & que vous apprehendiez qu'elle ne fût plus belle que vous. En vérité, est-il question de rivalité entre vous deux , & me croyez-vous sot jusqu'au point d'aimer ma propre femme. Depuis que je vous ai vûe au Bal , je ne sçauois la regarder , je la trouve insupportable. Si vous souhaitez , je la verrai si rarement , & de façon que vous n'en serez point jalouse. Mais afin de vous donner une marque plus éclatante de ma passion , je quitte mon humeur coquette pour m'attaacher à vous , & je vous sacrifie une demie-douzaine de maîtresses que j'avois faites pour remplir le vuide du tems.

P H I L I N T E.

D O R I M E N È.

Une demi-douzaine de maîtresses ! Le perfide !
L I S E T T E

LISETTE *bas.*

Et vous n'oseriez avoir un galant.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que je suis sincère; il vous en écrit plus lui-même, que je ne vous en ai dit. Vous connoissez l'écriture.

DORIMENE.

Helas ! je ne la connois que trop.

LISETTE.

Le crime est averé, vous tenez sa condamnation écrite & signée de sa main. Vous voïez dans sa personne un petit maître qui pense qu'il est du bel air de mépriser sa femme, & qui se tiendrait dégradé, si l'on croïoit qu'il eût de l'amour pour elle; qui fait gloire de son vice, & qui rit de votre vertu. (*bas.*) Il est tems, Madame, de faire choix d'un ami, vous n'avez plus d'autre ressource.

DORIMENE *d'un air severe.*

Taisez-vous, Lifette.

DORANTE.

Que Philinte est heureux, Madame ! Quoiqu'il fasse, il ne sçauroit vous déplaire, & vous n'osez vous venger.

34 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
DORIMENE.

Quoique je sois femme, je ne suis pas vindicative. Quand je me découvrirai, peut-être qu'il rougira de sa conduite, qu'il reviendra vers moi, & qu'un juste repentir rappellera sa tendresse.

L I S E T T E.

Il vous adore à présent sous l'idée d'un autre; mais la reconnoissance faite, il vous voudra du mal du piège que vous lui avez tendu; & honteux d'y avoir donné, il vous haïra comme la peste.

D O R I M E N E.

Quoiqu'il en soit, j'en veux voir la fin: ainsi n'en parlons plus.

L I S E T T E *à part.*

Quelle femme! Dans tout Paris on ne trouveroit pas sa pareille.

D O R A N T E.

Cela étant, Madame, je me charge du dénouement; vous n'avez qu'à faire semblant d'aller souper chez la Comtesse votre amie, j'aurai soin du reste. Je suis fâché d'enlever cet honneur à Lisette, mais l'interêt de Leandre m'y oblige; comme il aime la jeune Angelique,

& qu'elle dépend de son frere , je suis bien aise de conduire l'intrigue à son avantage , & de mettre Philinte dans la nécessité de donner sa sœur à mon ami , preferablement à je ne sçai quel homme d'affaire qui la lui a demandée.

L I S E T T E.

J'imagine un moyen qui l'obligera à quitter prise. Vous connoissez le maître de musique d'Angelique ; c'est une nouvelle espece de fou qu'a produit l'Opera. Il croit être dans le monde tout ce qu'il vient de jouer sur le Théâtre ; Il ne parle jamais que Roland & qu'Amadis ; enfin il est si fort accoutumé à ne rien dire qu'en chantant, qu'il ne sçauroit donner le bon jour autrement. Tel que je viens de le dépeindre , je vais le mettre aux prises avec notre vieux Financier : Dieu sçait, si ce dernier sera chansonné ; il faudra qu'il deserte la maison , ou il aura la tête bonne.

D O R I M E N E.

Dorante , je vous laisse , & je vais me disposer à sortir. Vous me trouverez chez la Comtesse.

D O R A N T E.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

Cij

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

MA foi , Lisette , je quitte la partie. Je voi que la vertu de ta maîtresse est à l'épreuve de tous les mépris de son mari , & que son cœur est monté à l'aimer toute sa vie. Il n'y a plus que l'interêt de mon ami qui me fasse agir.

LISETTE.

Il n'a pas dépendu de moi que vous n'aïez eu un plus heureux succès ; j'y ai employé toute mon adresse.

DORANTE.

Adieu, ma charmante Lisette. Voici Philinte qui vient, laissez-nous.

LISETTE.

Monsieur , je suis votre servante.



S C E N E X.

P H I L I N T E , D O R A N T E.

P P I L I N T E.

Quelles nouvelles , mon cher ? Avez-vous rendu ma lettre ? L'a-t-on luë ? M'apportez-vous une réponse ?

D O R A N T E.

Rassurez-vous. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre , votre lettre a été fidèlement rendue , elle a été luë , & si l'on n'y a pas répondu. . .

P H I L I N T E.

On n'y a pas répondu ? Ah ! Dorante , vous m'abusez ! Vous ne connoissez point la beauté qui me charme , vous ne lui avez point parlé , je suis le plus malheureux des hommes ; je ne dois plus espérer de la revoir , encore moins d'en être aimé.

D O R A N T E.

Je ne vous abuse point. Je la connois , je lui ai parlé , vous la reverrez , & vous en ferez ai-

38 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
mé plus que vous ne croïez, & peut-être plus
que vous ne voudrez.

PHILINTE.

Cela ne se peut pas, vous me trompez, vous
dis-je, je suis au désespoir. Ah! Quel tourment
d'adorer ce qu'on ne connoît point & qu'on ne
sçauroit plus retrouver.

DORANTE.

Je vous trompe si peu que je vous la nom-
mérois, sans de bonnes raisons qui m'en em-
pêchent, & que vous en demeureriez surpris
vous-même.

PHILINTE.

Encore une fois vous me joüez.

DORANTE.

Soit. Mais qu'aurez vous à me repondre, si je
vous donne ma parole d'honneur qu'elle viendra
ce soir souper chez vous, & qu'elle se fera con-
noître?

PHILINTE.

Ah! Ce bonheur passe mon attente.

DORANTE.

A une condition toutefois.... Je ne sçai si vous
voudrez y souscrire.

PHILINTE.

Parlez, il n'est rien que je ne fasse.

DORANTE.

La personne que vous aimez, entre comme moi, dans les intérêts de Leandre, ainsi elle ne veut se découvrir à vous qu'à condition que vous donnerez à notre ami la jeune Angelique dont il est amoureux.

PHILINTE.

Ah ! Je donneroie ma femme s'il le falloit.

DORANTE.

Oubliez-vous que vous avez la plus belle femme de Paris?

PHILINTE.

Est-elle comparable à mon inconnue ?

DORANTE.

Elle a beaucoup de son air & de sa taille.

PHILINTE.

Vous vous moquez, c'est une naine en comparaison. Quand je me represente ma Venitienne, que je me rappelle sa grace à danser, ses yeux qui brilloient au travers du masque, & ses belles mains que j'ai eu le bonheur de baiser, je suis hors de moi-même, j'extravague de plaisir. Que

40 LA RIVALE D'ELLE-MESME ;
fera-ce , bon Dieu ! quand je verrai tous ses appas à découvert , & que le masque ne me cachera plus son visage , qui est sans doute le plus beau du monde. Allez , mon cher , hâtez-vous de me faire voir tant de charmes.

DORANTE.

Si vous l'alliez trouver moins belle ?

PHILINTE.

Cela est impossible. Allez , vous dis-je.

DORANTE.

Sur tout que le Chevalier ne se trouve pas ici.

PHILINTE.

Ne craignez rien , j'ai laissé un billet chez lui , il n'aura garde de venir ; mais partez , je vous en conjure.

DORANTE.

Je vais la trouver de ce pas & la conduire ici dès qu'il fera nuit. Mais souvenez - vous de la condition.

PHILINTE.

Allez : dites-lui qu'elle peut faire dresser le contrat comme elle jugera à propos ; elle est maîtresse absoluë de mes volontés , & je don-

nerai les mains à tout ce qu'elle aura fait.

DORANTE.

Vous ne risquez rien , elle ménagera vos intérêts comme les siens propres. Adieu. Je pars.

PHILINTE.

Songez maintenant à nous débarrasser de ma femme. Mais la voici. Qu'elle me paroît enlaidie !

SCENE XI.

PHILINTE, DORIMENE, LISETTE.

PHILINTE.

AH, ah , Madame , vous voilà disposée à sortir ! Cela me fait plaisir.

DORIMENE.

Oui , Monsieur , je vais souper chez la Comtesse.

PHILINTE.

Vous m'avez prévenu , & je voulois vous le dire. Vous êtes trop sédentaire , il faut vous mettre à la mode , & ne plus vivre si bourgeoisement.

42 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
L I S E T T E.

C'est ce que je lui représente à tout moment. Il ne convient pas à une femme de sa qualité de se lever le jour & de se coucher la nuit, comme une simple Marchande de la ruë saint Denis.

P H I L I N T E.

Allez, Madame, je vous ordonne de vous bien réjouir.

L I S E T T E.

Voilà ce qui s'appelle un bon mari, & vous devez le croire, Madame.

D O R I M E N E.

Adieu, Monsieur. Vous méritez d'être obéi.

P H I L I N T E.

Heureusement la voilà partie. Mais j'appergois Lafleur tout éssoufflé.



S C E N E X I I.

P H I L I N T E , L A F L E U R .

L A F L E U R .

A H ! Monsieur , je viens d'être témoin d'un spectacle tragicomique. Les femmes du quartier ont voulu assassiner monsieur le Chevalier à votre porte.

P H I L I N T E .

Voilà une terrible aventure.

L A F L E U R .

Comme il alloit entrer chez vous , il s'est vû tout-à-coup investi d'une troupe de femmes qui ont crié haro sur lui. On le saisit , on le désarme ; déjà plus d'une quenouille tirée avoit meurtri sa tête , & déjà plus d'une main furieuse montrait les dépouilles sanglantes de ses cheveux arrachés....

P H I L I N T E .

Alte-là , point de description , je te prie.

L A F L E U R .

C'est pourtant là mon fort , Monsieur , & j'ai l'imagination fleurie ; mais puisque vous le vou-

44 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
lez, je baïſſe d'un ton, & je vous dirai ſans figure , que Monſieur le Chevalier eût été mis en piéces, ſi le carroſſe d'un de ſes amis, qui eſt arrivé-là fort à propos, & qui a écarté la foule, ne l'eût tiré d'embarras.

PHILINTE.

Rien n'eſt plus à craindre qu'une populace irritée.

LAFLEUR.

Et ſur tout une populace de femmes. Je vais être à l'avenir diablement circonſpect ſur leur compte. Quand j'aurai du mal à dire de ces friponnes , je le dirai ſi bas qu'on ne m'entendra pas. Mais , Monſieur , parlons d'autre choſe, votre habit eſt tout prêt, & ...

PHILINTE.

Je n'en ai plus que faire , ma charmante inconnuë doit ſe rendre ici ce ſoir.

LAFLEUR.

Et la chauve-fouris, Monſieur ?

PHILINTE.

Fais venir Angelique.

SCENE XIII.

PHILINTE *seul.*

A Lidor, ce vieux Financier, me la demande: on dit qu'il a de gros biens; mais mon amour veut que je l'accorde à Leandre. En lui donnant ma sœur, je vais revoir & connoître ma maîtresse: dois-je balancer un instant? J'aperçois Angelique, proposons-lui la chose: toute jeune qu'elle est, elle n'aura garde de reculer; ses yeux disent assez qu'elle n'est point appelée au Couvent; d'ailleurs elle est dans un âge où l'on ne déguise rien.

SCENE XIV.

PHILINTE, ANGELIQUE.

PHILINTE.
A Pprochez-vous, Angelique.

ANGELIQUE,
Que vous plaît-il, mon frere?

46 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
PHILINTE.

Vous m'avez l'air de vous ennuyer hors du
Couvent

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi, mon petit frere, je ne sçau-
rois mieux être qu'auprès de vous.

PHILINTE.

Mais ne quitteriez-vous pas ce petit frere,
pour avoir un mari? Vous riez. Qu'est-ce que
cela signifie? Auriez-vous déjà du goût pour le
mariage?

ANGELIQUE.

Ma cousine Henriette s'est bien mariée, j'ai
pourtant trois mois plus qu'elle.

PHILINTE.

Je croyois qu'un homme vous faisoit peur.

ANGELIQUE.

Oh! je ne crains que les esprits.

PHILINTE.

La friponne! Cela étant, je veux vous don-
ner à Monsieur Alidor.

ANGELIQUE.

Non, non, celui là me fait peur. Que ne me
parlez-vous de Leandre?

COMEDIE.
PHILINTE.

47

Vous l'aimez donc ?

ANGELIQUE.

Eh...

PHILINTE.

Que veut dire ce eh ?

ANGELIQUE.

Mon Dieu ! ne l'entendez-vous pas ? Ce eh ,
veut dire oui.

PHILINTE.

Comment , Mademoiselle , vous aimez un
homme à votre âge , & vous osez le dire ?

ANGELIQUE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer ce qui paroît
aimable ?

PHILINTE.

Sans doute , & cela est défendu aux jeunes fil-
les , comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'aurois jamais crû , cela est si doux , &
l'on a tant de plaisir. Ah ! Voici Leandre. Quand
vous devriez me gronder , je ne puis m'empê-
cher d'être bien aise.

S C E N E X V.

PHILINTE , LEANDRE , ANGELIQUE.

LEANDRE.

JE viens sçavoir, Monsieur , s'il est vrai que vous consentiez à mon bonheur , & que vous accordiez Angelique à mon amour ?

PHILINTE.

Oui, Monsieur, je ferai honneur à ma parole, pourvû que votre ami tienne la sienne ; vous pouvez compter là-dessus.

LEANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je suis sûr d'être heureux. Et vous, belle Angelique, y donnez-vous les mains ?

ANGELIQUE.

J'aime tant mon cher frere, que je suis prête à faire sa volonté.

LEANDRE.

Après un tel aveu, je vais tout disposer pour un nœud si charmant.

ANGELIQUE.

COMEDIE.
ANGELIQUE.

49

Ah ! Mon petit frere , que je vous baise.

S C E N E X V I.

PHILINTE , ALIDOR , ANGELIQUE ,
LAFLEUR.

L A F L E U R .

V Oilà Monsieur Alidor que je vous présente.

PHILINTE *à part.*

Peste soit del'importun.

ANGELIQUE *bas.*

Qu'il est vilain !

A L I D O R .

Dépêchez-vous , Monsieur , de me donner
cette belle enfant ; car la brigue est forte , c'est
à qui m'épousera.

L A F L E U R .

Le beau brun ! pour être couru des femmes.

A L I D O R .

Angelique a eu le bonheur de me plaire , &
je lui jette le mouchoir.

PHILINTE.

La faveur est grande ; mais je crains qu'elle
D

50 LA RIVALE D'ELLE-MESME

n'ait de la répugnance à se marier.

ALIDOR.

Je n'en croi rien. N'est-il pas vrai , mon cœur , que vous seriez charmée d'être la femme d'un homme riche comme moi ?

ANGELIQUE *lui fait la reverence.*

Je suis votre servante , Monsieur , je ne suis pas intéressée.

LAFLEUR.

Voulez-vous que je vous parle franchement , Mademoiselle Angelique est trop jeune pour vous. Tout le monde riroit d'un mariage si mal assorti. Un garçon sexagenaire n'est pas le fait d'une fille de douze ans.

ANGELIQUE.

Oh ! J'en ai bien treize , s'il vous plaît.

ALIDOR.

Moi , garçon sexagenaire ! Tu en as menti , c'est tout si j'ai cinquante huit ans.

LAFLEUR.

Ce n'étoit pas la peine de me donner un démenti.

ALIDOR.

Apprend , mon ami , qu'on ne compte point

COMEDIE.

51

les années à qui est en état de compter des millions.

LAFLEUR.

Il est vrai qu'il n'y a point de barbon que la Fortune n'ait la vertu de rajeunir ; de magot qu'elle n'embellisse, ni de vilain qu'elle ne puisse annoblir.

ALIDOR.

Voilà un valet des plus impertinens, & vous devriez, Monsieur, l'obliger à se taire.

PHILINTE.

Tai-toi, Lafleur.

LAFLEUR.

Pardon, Monsieur, mais je ne puis m'empêcher de dire la vérité.

PHILINTE *à part.*

Que le jour est long, & que ce maudit homme me fatigue ; quelqu'un ne pourra-t-il pas m'en défaire ? (*haut.*) N'entends-je pas chanter ?

ANGELIQUE.

C'est, sans doute, mon maître de musique.

LAFLEUR.

C'est lui-même. Il est dans l'enthousiasme ; écoutons, il va nous réjouir.

D ij

S C E N E X V I I.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LE
MAITRE de Musique, LAFLEUR.

LE MAITRE de Musique.

DEpit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

Seuls confidens de mes peines secretes. . . .

Vous rassemblez en vous , belle Déesse ,

Tout ce qui fait briller les autres Dieux.

Ah ! j'attendrai long-tems, la nuit est loin encore.

PHILINTE.

Cela n'est que trop vrai , & je suis dans le cas.

ALIDOR.

Quels diables de pots pourris ! Il est fou.

LE MAITRE de Musique.

Que de feux ! Que d'éclairs ! Quels éclats de ton-
nere !

Sous mes pas chancelans je sens trembler la terre.

Ses gouffres sont ouverts.

ALIDOR.

Il faudroit le lier , sa folie dégenere en rage.

LE MAITRE de Musique.

C'est Clitemnestre , fui dans la nuit éternelle,

Speître horrible, ombre criminelle ,
Crains encor ma juste fureur.

(*Il prend Alidor au collet.*)

ANGELIQUE *en riant.*

Serrez fort.

ALIDOR.

Je ne suis point Clitemnestre , de par tous les
diables , & vous m'étouffez.

PHILINTE.

Ne craignez rien , ne voyez-vous pas qu'il jouë.

ALIDOR.

Quel diantre de jeu d'étrangler les gens !

LE MAITRE de Musique.

Où suis-je ? Pardonnez à l'erreur qui m'enchanté ,
Ma Musique, Messieurs, est bien votre servante.

ALIDOR *au Maître de Musique.*

Et je suis à present votre valet. (*à Philinte.*)
Quelle manie de parler toujours en chantant.

LE MAITRE de Musique.

S'exprimer en chantant n'est pas une manie ;
C'est ainsi que chez nous parlent tous les heros ,
Les Cadmus, les Atys , les Rolands, les Re-
nauds ,

Dont j'ai souvent l'honneur de me voir la copie

54 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
ALIDOR.

Il continuë à extravaguer.

PHILINTE.

C'est un privilege de la musique ; dès qu'on chante , on peut tout dire impunément , l'air fait toujours passer les paroles.

LAFLEUR.

Sur ce piéd-là il y a bien des gens qui ne devroient jamais parler autrement.

ALIDOR.

Me conseillez-vous d'apprendre la musique ?

PHILINTE.

Oh , oui ! je vous le conseille très-fort , & vous ne pourriez mieux vous adresser qu'à Monsieur.

LE MAITRE de Musique.

Gardez-vous de me croire un vil musicien ,

Petit chantre ordinaire ,

De l'Opera je suis pensionnaire ,

Et me dis à bon droit academicien.

ALIDOR.

La chose étant ainsi , touchez-là , vous aurez l'honneur de m'avoir pour écolier.

LAFLEUR.

Il est bien-tôt d'âge à l'être.

A L I D O R.

Dès demain nous commencerons. Dites-nous maintenant quelque chose , là... qui soit drôle & qui soit nouveau.

P H I L I N T E.

Sur tout quelque chose qui soit court.

A N G E L I Q U E.

Mon cher Maître , je vous recommande les vieux amoureux.

L E M A I T R E de Musique.

Qu'un barbon excite à rire
Dans son amoureux délire ,
Qu'il est sot, & qu'il est laid ,
Quand il s'attendrit & soupire ,
Près d'un jeune & charmant objet !
Les Graces lui font la mouë ,
Les ris badins sur sa jouë
Appliquent plus d'un soufflet ,
Et l'amour qui de lui se jouë
Le regale d'un camouflet.

L A F L E U R à *Alidor.*

Que dites-vous de ce couplet ? (*en chantant.*)

Qu'un barbon... A L I D O R.

Je dis que tu es un sot , & le couplet aussi.

56 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
PHILINTE.

Vous demandiez de la nouveauté, vous devez être fatigé.

ALIDOR.

L'air & les paroles, tout est impertinent, & je m'engage du côté des anciens : on ne fait plus rien qui vaille.

LE MAITRE de Musique.

Quoique d'âge assez mûr, vous parlez en jeune homme,

Mais nous vous formerons, ou le diable m'assomme.

LAFLEUR.

Il court risque de mourir sous le bâton.

LE MAITRE de Musique.

Peut-être ce couplet vous plaira beaucoup mieux.

Qu'un homme de Finance

Déplaît à tous les yeux,

Lorsque son injuste opulence

Lui fait oublier ses ayeux,

ALIDOR.

C'en est trop, ne souffrons pas qu'on nous joue plus long-tems. Sortons.

LE MAITRE de Musique *en s'en allant.*

Doris étoit ma dernière amourette,

Vous êtes mon premier amour ;

Que tout se ressente

De la fureur que je sens.

PHILINTE.

Grace au Ciel , je suis débarrassé de l'un & de l'autre. A la fin le Musicien m'étoit à charge autant que le Financier. Dorante ne vient pas , je brûle d'impatience.

LAFLEUR.

Monsieur , le voici.

SCENE XVII.

PHILINTE, DORANTE, LEANDRE,
ANGELIQUE, LAFLEUR, UN
NOTAIRE.

E PHILINTE.
H bien, Dorante , me tenez-vous parole ?

DORANTE.

Oui , vous allez être content. J'ai amené le Notaire , & le Contrat est tout dressé.

ANGELIQUE.

Le contrat est dressé ? que je suis aise ! Je serai mariée ?

58 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
PHILINTE.

Angelique, conduisez le Notaire dans l'autre appartement.

ANGELIQUE à *Leandre*.

Vous ne me suivez pas?

LEANDRE.

Je ne vous quitte pas, ma belle Angelique.

S C E N E X I X.

PHILINTE, DORANTE, LAFLEUR.

PHILINTE.

P Arlez, nous voilà libres. M'amenez-vous la beauté que j'aime?

DORANTE.

Elle vous attend dans son carrosse, allez lui donner la main.

PHILINTE.

J'y cours.

LAFLEUR.

Allons voir si ma chauve-souris n'est point avec elle.

S C E N E X X.DORANTE *seul.*

J Ai fait tout ce que je devois faire pour mon ami, & j'ai conduit la chose au point qu'il souhaitoit. Retirons-nous maintenant, je suis ici de trop; de quelque façon que la pièce se dénouë, n'en soions point le spectateur, & ne risquons pas d'y jouer un fort sot personnage. Voici Philinte & Dorimene; sortons. *(il s'en va.)*

S C E N E X X I.

PHILINTE, DORIMENE *déguisée en Vénitienne*, LAFLEUR, LISETTE *déguisée en chauve-souris.*

PHILINTE à *Dorimene.*

M Adame, puisque nous sommes seuls, souffrez que je me livre à toute la vivacité de mes transports. Mon bonheur est si grand que j'ai de la peine à le croire. Est-il bien vrai, ma charmante inconnuë, que je vous revois, que vous avez pitié de mes maux, & que vous êtes venuë ici dans le dessein de vous faire connoître?

60 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
DORIMENE.

Vous n'en devez pas douter.

LA FLEUR à *Lisette*.

Mon adorable Chauve-souris, puis-je me flater que vous ayez suivi dans ce lieu votre Maîtresse, avec la même bonne volonté pour votre esclave La fleur ?

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus sûr.

P H I L I N T E.

Ostez donc ce masque jaloux, qui cache à mes yeux plus de la moitié de vos charmes.

D O R I M E N E.

Que sçavez-vous s'il ne cache point de vrais défauts ? mes traits pourront bien vous déplaire.

LA FLEUR à *Lisette*.

Vous voulez bien que je vous fasse la même prière ; ne vous laisserez-vous point attendrir par ce regard languissant ? Ce soupir enflamé, ne vous touchera-t'il pas ?

L I S E T T E.

J'attens que ma Maîtresse se découvre la première ; il ne seroit pas honnête de la prévenir.

P H I L I N T E à *Dorimene*.

Vous appréhendez de me déplaire ? Quelle injuste idée !

COMÉDIE.
DORIMENE.

61

Croyez-moi , je suis du nombre de celles à qui le masque est favorable : en ôtant le mien , je perdrai toute ma beauté , & vous allez me haïr.

LA FLEUR.

Montrez-moi votre friand minois , que mes yeux se rassasient du plaisir de le voir.

LISSETTE à *La fleur*.

Je vous avouïrai franchement que je suis effroyable.

PHILINTE à *Dorimene*.

Ah ! vous ne pouvez être que charmante ; vos yeux m'en sont de bons garans , découvrez-vous au plutôt : faut-il vous en prier à genoux ?

LA FLEUR à *Lisette*, en lui prenant le bras.

Vous ne le diriez pas , mon cœur , s'il étoit vrai , & voilà un échantillon qui fait juger trop favorablement de toute la pièce : laissez-moi voir seulement le bout de votre joli petit nez , par ces tendres genoux que je tiens embrassés.

DORIMENE à *Philinte*.

Puisque vous le voulez , je vais vous satisfaire : mais auparavant il faut vous acquitter de ce que vous avez promis à Léandre , & signer le Contrat que vous apporte le Notaire.

62 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
PHILINTE.

Je signe tout aveuglément.

LE NOTAIRE.

Le Contrat est en bonne forme , & voilà qui est fait.

PHILINTE.

Donnez, donnez, Monsieur. (*Le Notaire sort.*)

SCENE XXII. & dernière.

PHILINTE , DORIMENE , LA FLEUR ;
LISETTE.

PHILINTE.

Que tardez-vous, Madame , à me rendre le plus heureux des hommes ?

LA FLEUR à *Lisette*.

Allons, ma Reine.

DORIMENE *en se découvrant*.

Je le vois bien , je ne puis plus m'en défendre , il faut me découvrir malgré que j'en aye ; me reconnoissez-vous ?

LISETTE *ôtant aussi son masque*.

Que dis-tu de ce visage ?

PHILINTE.

Que vois-je ? c'est ma femme !

LA FLEUR.

Ah ! c'est Lisette. Je suis pris pour duppe.

LISETTE.

Tu vois que je suis fille de parole.

DORIMENE.

Je vous l'avois bien dit que le masque m'étoit avantageux , & que je n'avois qu'à l'ôter pour me faire haïr.

PHILINTE.

J'avouë que jamais étonnement ne fut égal au mien ; mais mon trouble se dissipe , je sors d'erreur , & votre vertu triomphe : oui , Madame , je vous pardonne le piège où j'ai donné , puisque c'est l'amour qui l'a tendu , & quoique vous soyiez ma femme , vous n'êtes pas moins digne de toute ma tendresse. Je reviens du préjugé où j'étois , j'abhorre tous les mauvais conseils dont on m'avoit empoisonné , je vais enfin réparer une infidélité de deux mois , par un redoublement d'amour qui ne finira qu'avec ma vie ; & pour vous prouver que mon retour est sincere , je confirme ce que je viens de signer , & je donne mon consen-

64 LA RIVALE D'ELLE-MESME,
tement au mariage de Leandre & d'Angelique,
puisque vous l'approuvez.

LA FLEUR.

Voilà qui est édifiant pour le tems où nous
sommes.

LISETTE *à part.*

Il n'y a que six mois qu'ils sont mariés, je les
attens au bout de l'année.

LA FLEUR.

L'exemple est contagieux, & me donne pres-
que envie de t'épouser.

LISETTE.

Si tu me pressois bien fort, je pourrois bien en
faire la folie.

LA FLEUR.

Peut-être ferions-nous mieux de garder le céli-
bat.

LISETTE.

Tu as raison, prenons quelques jours pour
y songer, c'est le parti le plus sage.

F I N.

L'IMPATIENT,

COMEDIE

De Monsieur DB BOISSY.

PRECEDÉE D'UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François,
au mois de Janvier 1724.

Seconde Edition, revûë & corrigée par l'Auteur.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CONFIDENTIAL

SECRET

TOP SECRET

CONFIDENTIAL

SECRET

TOP SECRET

CONFIDENTIAL

SECRET

TOP SECRET

CONFIDENTIAL



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *L'Impatient* Comedie, dont j'ai crû que l'impression seroit agréable au Public. Fait à Paris ce 5 Mars 1724.

HOUDAR DE LA MOTTE.}

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petlts Ouvrages qui ont pour titre *les Estrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pièces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caractères, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pièces ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A

la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

L'IMPATIENT,
COMEDIE.

A C T E U R S

du Prologue.

L'AUTEUR.

UN COMEDIEN,

ARBATE, Auteur Tragique.

PHILINTE, Auteur Comique.

La Scene est au foyer de la Comedie.



L'IMPATIENT, COMEDIE.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AUTEUR, un COMEDIEN.

L'AUTEUR.



'EST moi qui dois jouer le plus pé-
nible Rôle,
Et nature pâtit.

LE COMEDIEN.

J'en crois votre parole,
Affronter un Public, l'état est violent.
Moi-même tous les jours je l'aborde en tremblant.
Mais il faut vous flatter d'une douce espérance.

Aij

**L'IMPATIENT,
L'AUTEUR.**

Un Poëte a toujours assez de confiance.
Mon amour propre seul fait souffrir ma raison.
J'ai de me découvrir grande démangeaison.

LE COMEDIEN,

Je sçai qu'avant le tems, le désir de paroître,
Excite vos pareils à se faire connoître.
Les Auteurs en ce point ressemblent aux amans :
Un mot, un seul regard trahit leurs sentimens.
Joüer incognito ce fâcheux personnage,
Est pourtant, selon moi, le parti le plus sage,
Le plus utile, enfin le plus réjouissant :
Heureux ! qui se dérobe au Critique perçant.
Vous pouvez dans le port laisser gronder l'orage.
L'ouvrage risque seul & s'expose au naufrage ;
S'il déplaît, on n'a point le sensible regret
De voir son nom en bute au barbare sifflet ;
Si par un sort heureux la piece est applaudie,
Le public à l'Auteur donne la comedie.
Quel charme de goûter les piquantes douceurs,
De s'entendre louer par ses propres censeurs !
Et le voile levé, par ce jeu salutaire,
De lire dans le cœur d'un ami peu sincere :
La plus aigre censure & l'encens le plus doux,
Sans perdre de leur force, arrivent jusqu'à vous.
Evitant le poison qu'offre la flatterie ;

PROLOGUE.

5

Vous triomphez encor de la clabauderie ;
Et riant en secret du Public curieux ,
Vous êtes invisible & présent à ses yeux.

L'AUTEUR.

Je goute vos raisons ; mais quel martyre extrême !
De voir souvent un fat qui vous dit à vous-même ,
L'Auteur est fort prudent , l'ouvrage est des plus
plats
Sur l'étiquete !

LE COMEDIEN.

On vient , ne vous découvrez pas.

L'AUTEUR.

Leur caustique maintien m'inspire de la crainte.
Sont-ils connus de vous ?

LE COMEDIEN.

C'est Arbate & Philinte.

Auteurs prompts à blâmer , critiques pointilleux ,
Clabaudes éternels & souvent dangereux.



S C E N E I I.

L'AUTEUR, LE COMEDIEN,
ARBATE, PHILINTE.

ARBATE à *Philinte.*

C Onnoissez - vous l'Auteur de la nouvelle
Piece ?

PHILINTE.

Non , mais, L'IMPATIENT ! ce titre seul me blesse.

(*s'adressant à l'Auteur.*)

Je gage que Monsieur fera de mon avis.

L'AUTEUR.

Je n'en dis rien, l'Auteur est trop de mes amis.

(*bas au Comedien.*)

Vous le voyez.

LE COMEDIEN à *part.*

Je crains que son front ne decelle,
Malgré tous ses efforts, sa contrainte cruelle.

PHILINTE.

Le caractère est vague, & s'il n'est détaillé,
Ce fera, sur ma foi, le Grondeur r'habillé,
Ou les Fâcheux qu'ensemble on aura sçu refondre.

LE COMEDIEN.

Un homme du metier peut-il ainsi confondre ?

PROLOGUE.

7

L'AUTEUR, *d'un air embarrassé.*

Je m'en étonne fort. (*à part.*) Je l'avois bien prévu.

PHILINTE *à l'Auteur.*

Un ami de l'Auteur ne doit pas être cru.

Mais vous, (*au Comedien :*) répondez-moi ?

L'AUTEUR *bas au Comedien.*

La fâcheuse rencontre.

Parlez pour moi.

LE COMEDIEN *bas.*

Feignez ; votre trouble se montre.

PHILINTE *au Comedien.*

Quelle est la difference ?

LE COMEDIEN.

On est impatient

Sur tout dans la jeunesse où le sang est bouillant :

Le moindre obstacle alors nous trouble, nous agi-
te,

Et courant au plaisir , l'attente nous irrite.

L'AUTEUR.

Il n'est rien de plus vrai.

LE COMEDIEN.

Mais on devient grondeur ,

Quand les ans ont produit un fond de noire hu-
meur ;

On voudroit, avec foi, voir vieillir tout le monde,

L'ennui d'avoir vécu fait que toujours on gronde.
On se voit à regret marcher vers son déclin,
Et du plaisir d'autrui l'on se fait un chagrin.

L'AUTEUR.

Fort bien!

PHILINTE.

Et les fâcheux ? contentez moi, de grace.

LE COMEDIEN.

L'Impatient agit & lui seul s'embarrasse.
De son extrême ardeur naît son retardement,
Et l'attente incertaine est son plus grand tourment;
Ou s'il arrive enfin qu'un fâcheux l'incommode,
C'est nécessairement & non par épisode.

L'AUTEUR.

Eh bien, Monsieur, eh bien, êtes-vous satisfait ?

PHILINTE.

La chose étant ainsi ce sera *l'Inquiet*.

L'AUTEUR *au Comedien*.

Ferme.

LE COMEDIEN.

L'Impatience est une promptitude,
Qui n'a rien de commun avec l'inquiétude;
L'une est ardeur du sang, l'autre chagrin d'esprit.

L'AUTEUR.

Oh! parbleu, pour le coup, je n'aurois pas mieux dit.

PROLOGUE.

2

ARBATE.

Il faut que l'Étourdi soit donc son caractère,

L'AUTEUR.

Tenez bon.

LE COMEDIEN.

L'un de l'autre étrangement diffère.

Qu'est ce qu'étourderie ? un éclipse d'esprit ,
Qui fait qu'à contre-tems un homme parle , agit ,
Un délire éternel , voisin de la sottise ,
Qui nous rend indiscrets & fait qu'on nous méprise ;
Un incurable mal qui trouble la raison ,
Bannit le jugement , ôte l'attention ;
Un long égarement qui nous fait cheoir sans cesse.
Qu'est-ce qu'impatience ? un bouillon de jeunesse,
Des vives passions impetueux enfant ,
Dont le brusque transport nous entraîne souvent ;
Mais qui d'un bon esprit n'est pas moins le partage,
Qui n'est que passager , & que tempere l'âge.
Douce imperfection , excusable défaut ,
Dont on n'est après tout corrigé que trop tôt.
Un homme impatient peut être fort aimable :
Un étourdi bien-tôt devient insupportable.
Sans en être choqué, de là vient qu'on s'entend
Appeller tous les jours du nom d'impatient ,
Quand celui d'étourdi se prend pour une injure :
La difference frappe , & la preuve en est sûre.

L'IMPATIENT,
L'AUTEUR.

Vous ne vous rendez pas à ce raisonnement ?

LE COMEDIEN *à l'Auteur.*

Mais vous vous trahissez par trop d'empressement.

PHILINTE.

Ce sont subtilités.

ARBATE.

Distinctions frivoles.

L'AUTEUR.

L'ouvrage fera voir si ce sont des paroles.

ARBATE.

Pour la Piece , un peu fort , vous vous interessez,
En seriez-vous le pere ?

L'AUTEUR.

Oh , non.

PHILINTE.

Vous rougissez.

LE COMEDIEN *à l'Auteur.*

Vous voilà pris , sortez.

PHILINTE.

C'est trop de modestie.

L'AUTEUR.

Pour ôter . . . tout soupçon , je quitte la partie.

(*en sortant.*)

Quels efforts ! j'ai souffert des tourmens infinis !

SCENE III.

ARBATE , PHILINTE , LE COMEDIEN.

PHILINTE *en riant.*

AH! ah, vraiment l'Auteur est fort de ses amis.

ARBATE.

Il s'est fort plaisamment décelé de lui-même.

LE COMEDIEN.

Qu'on découvre aisément un Poëte qui s'aime!

PHILINTE.

Je juge par l'Auteur que l'ouvrage est mauvais.

LE COMEDIEN.

Monfieur, fans avoir vû ne décidons jamais.

PHILINTE.

Mais vous qui me parlez avec tant d'affurance,

Avez-vous des Auteurs assez de connoissance ?

Avec Terence & Plaute êtes-vous faufilé ?

On voit assez que non, quand vous avez parlé.

LE COMEDIEN.

Mieux que le Cabinet, la longue expérience

Du Théâtre, Monfieur, nous apprend la science,

Forme le peu de goût que nous pouvons avoir.

L'IMPATIENT,
PHILINTE.

Une simple routine est tout votre sçavoir.

A R B A T E.

La preuve incontestable est mon plus bel ouvrage,
Qui vient d'être pros crit par votre aréopage.
Je ne puis rappeler ce honteux jugement ,
Sans indignation & sans fremissement.

PHILINTE.

Vous êtes mon Confrere , & sans doute en comi-
que ?

A R B A T E.

Vous me connoissez mal, je travaille en tragique.

LE COMEDIEN.

Mon sieur par ses discours nous le fait assez voir.

PHILINTE *regardant Arbate, & mettant son doigt
sur le front,*

Ces Tragiques ont là je ne sçai quoi de noir.

A R B A T E à Philinte.

Ecoutez seulement la fuite de Clelie ,
Ce morceau vaut lui seul toute une Tragedie.

(*d'un ton tragique.*)

- » Aux yeux de l'ennemi, saisie d'étonnement ,
- » Elle prend un courfier , le monte fierement ,
- » Et d'un front assuré, le guidant vers le Tibre ,
- » S'élance dans les flots s'écriant je suis libre :
- » Tout semble seconder un si hardi dessein ,

- » Le docile coursier obéît à sa main ;
- » Enchanté par un dieu qui doit l'avoir conduite
- » Le Soldat sur le bord applaudit à sa fuite ;
- » Et l'onde qui paroît pacifier son cours ,
- » La rend sur l'autre rive & respecte ses jours.

LE COMEDIEN.

Ces Vers sont assez beaux , mais de la Tragedie
Les Vers furent toujours la derniere partie.

ARBATE , à *Philinte*.

Vous demeurez tranquille , & vous n'admirez pas ?

PHILINTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais j'admire tout bas.

LE COMEDIEN.

Envain par le langage une oreille est séduite ;
Pour contenter l'esprit cherchons de la conduite.
Et pour gagner le cœur trouvons de l'intérêt.

ARBATE.

Refuser un poëme où tout frappe , où tout plaît !

PHILINTE à *Arbate*.

Touchez là , j'ai reçu la même ignominie.
Je m'étois surpassé par une Comedie ;
Par un ouvrage neuf où brilloient les portraits ,
Où regnoit le plaissant , où petilloient les traits :
Par cet échantillon jugez de son merite ;
C'est un portrait frappé qui vaut bien votre fuite.
» Offrirai-je à vos yeux la femme sans égards ,

L'IMPATIENT,

- » Qui signale ses jours par de nouveaux écarts ;
- » Qui donnant un champ libre à ses extravagances,
- » Secouë éfrontement le joug des bienséances ;
- » Qui rit de la vertu , prend des airs Cavaliers ,
- » Et se pique sur tout d'avoir des créanciers ;
- » Qui des jeunes Marquis affecte l'équipage ,
- » Et qui ne craint rien tant que de passer pour sage ;
- » Qui sçait l'art d'inventer plus d'un nouveau ferment ,
- » Et qui le sçait au jeu placer heureusement ;
- » Qui rendant son mari confident de sa gloire ,
- » Conte des ses excès elle-même l'histoire ;
- » Et pour ne pas laisser son mérite imparfait ,
- » Qui fait fort bravement le coup de pistolet.

LE COMEDIEN.

Je ne puis m'empêcher de louer la peinture ,
 Je la trouve brillante , elle est d'après nature ;
 Mais c'est là son défaut.

PHILINTE à Arbate.

Quoi vous ne riez pas ,
 Et vous êtes distrait ?

ARBATE.

Monsieur , je ris tout bas.

LE COMEDIEN.

Le Théâtre eut toujours la sagesse en partage.

Mais le monde qu'il peint, ce monde est-il si sage ?

LE COMEDIEN.

Il veut qu'on le ménage ; un semblable tableau

Blefferoit trop sa vuë & demande un rideau.

Les traits sont trop hardis & les couleurs trop fortes.

PHILINTE.

Vous ne demandez plus que des figures mortes :

Vous exigez qu'on soit froidement compassé ;

Et voilà ce qui rend le Théâtre glacé.

Il faut du neuf, morbleu, du neuf que l'on admire ;

Soyons originaux ou gardons nous d'écrire.

Laiſſons l'exaſtitude aux vulgaires eſprits ,

Et que d'heureux écarts diſtinguent nos écrits.

LE COMEDIEN.

Il eſt , je l'avoûrai , d'heureuſes hardieſſes ,

Qui des regles ſouvent affranchiſſent les Pieces :

Mais touſjours la raiſon doit regler nos accèſ.

Hazardons ſagement , ſurtout , dans nos eſſais ,

Gardons fidèlement l'exaſte bienſéance ,

Et ne donnons jamais dans l'extrême licence :

Si les cœurs ſont impurs , les yeux ſont délicats ,

Le vice nud déplaît même aux plus Scelerats.

Heûreux qui ſçait unir dans une Piece aimable ,

L'utile & le plaſant , l'honnête & l'agréable !

L'IMPATIENT;

Un ouvrage sans mœurs est un monstre odieux;
Et le siècle est critique autant que vicieux.

PHILINTE.

Je sçai lire à travers son malin artifice ,
Le siècle veut par là qu'on respecte son vice :
Jours où vivoit Moliere & trop tôt disparus,
O desirables tems, qu'êtes-vous devenus!
On pouvoit sans égards, sans crainte, sans scrupule,
De toutes ses couleurs marquer le ridicule :
Mais je l'attraperai ce siècle extravagant,
Je prétens à la Foire illustrer mon talent.

LE COMEDIEN.

C'est le plus court chemin qui conduit à la gloire,
ARBATE.

Selon moi l'on devroit à cette même Foire,
Renvoyer le Comique, & ce lieu destiné
Au Tragique, feroit.....

PHILINTE.

Bientôt abandonné.

C'est trop faire valoir vos foibles Tragedies,
Qu'on devroit appeller du nom de rapsodies.
Ces Pieces aujourd'hui ressemblent aux Romans,
Toujours les mêmes nœuds, les mêmes dénou-
mens;
Des songes, des fureurs, des combats, des van-
geances, Des

Des Oracles enfin & des reconnoissances.
Thèmes en deux façons , ouvrage d'écolier,
Dont on est rebattu , qui ne peut qu'ennuyer.

ARBATE.

Allez gâter Renard , & retourner Moliere.

LE COMEDIEN.

Vous donnez au Foyer la Comedie entiere.
Et la foule, Messieurs, s'augmente autour de vous.

ARBATE à *Philinte* , en s'en allant.

Allez , vous n'êtes pas digne de mon courroux !

PHILINTE.

Il est de son talent forttement idolâtre ,

LE COMEDIEN.

Venez , Messieurs, venez jouer en plein Théâtre,
Vous êtes bons Acteurs, on vous admirera,
Et d'applaudissemens ce lieu retentira.

PHILINTE.

Allons , bailler , allons , car la Piece est nouvelle.

LE COMEDIEN.

Permettez que l'Auteur au Publicen appelle.
C'est dommage , après tout , qu'ils prennent le
travers ,
Ce sont deux foux d'esprit qui font fort bien des
Vers.

Fin du Prologue.

B

A C T E U R S

de la Comedie.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

LUCILE.

GE'RON, Pere de Lucile.

DAMIS, Rival de Clitandre.

ARGANTE, Pere de Clitandre.

DORINE, Suivante de Lucile.

LE'PINE, Valet de Clitandre.

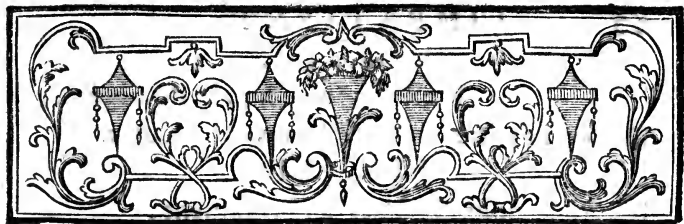
Un Maître CLERC.

LE TAILLEUR.

UN NOTAIRE, muet.

LA FLEUR, Laquais de Damis.

La Scene est à Roüen chez Géron.



L'IMPATIENT,

COMEDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

LUCILE, DORINE.

DORINE.



Litandre a du merite, il est aimé de
vous,
Mais je me garderois d'en faire mon
époux.

LUCILE.

D'où vient?

B ij

L'IMPATIENT,

DORINE.

Il est Breton , & petri de salpêtre ;
De son impatience il n'est jamais le maître.

LUCILE.

Il joint la politesse à cet emportement ,
Et ses vivacités le rendent plus charmant.

DORINE.

Mais ces vivacités qui sont par vous cheries ,
Madame , bien souvent , deviennent brusqueries.
Un amant de l'humeur dont il sçait se montrer ,
Peut en mari brutal fort bien dégénérer.
Comme j'ai maintenant l'honneur de le connoître,
Mon cœur ne craint rien tant que de l'avoir pour
Maître ;

Et l'air dont je l'ai vû tourmenter ses valets ,
M'a fait perdre le goût de le servir jamais.

LUCILE.

Toujours depuis un tems ta langue le déchire.

DORINE.

Notre intérêt commun m'oblige à contredire.
Je voudrois un esprit plus doux , plus arrêté.

LUCILE.

Je ne l'aimerois pas s'il n'étoit emporté.
Je ne sçaurois souffrir ces amans phlegmatiques ,
Qui dans leur tiède amour sont toujours méthodiques ;

Qui se plaignent par art ; & froids dans leurs ardeurs,

Viennent vous affadir de bannaes douceurs ;
De ces faux soupirans je hais le formulaire ,
Et tout leur verbiage a droit de me déplaire.
Un homme bien épris persuade autrement.
Le plus foible transport, le moindre sentiment
Que la nature envoie , ou que l'amour inspire ,
Surpassent de beaucoup tout ce que l'art fait dire.

D O R I N E.

Trop de feu vous séduit, Madame , entendons-nous :

Vous parlez d'un amant, je parle d'un époux.
Et Clitandre . . .

L U C I L E.

Fort bien , si mon amour t'écoute,
Il va se déclarer pour Valere , sans doute,
Je le rappellerai.

D O R I N E.

Bon Dieu ! Que votre esprit . . .

L U C I L E.

Tais-toi , sa seule idée allume mon dépit.

D O R I N E.

Vous êtes . . .

L U C I L E.

C'est un fat amoureux de lui-même ,

Plein d'un orgueil choquant, d'un amour-propre
extrême.

Qui semble à tous propos se faire compliment,
Et qui pour bel esprit se donne effrontément.

DORINE.

Mais...

LUCILE.

Dès qu'il vous a fait trois ou quatre visites,
De son mérite étroit vous touchez les limites.

DORINE.

La langue d'une fille est habile à trotter,
Quand elle prend l'effor, on ne peut l'arrêter.

LUCILE.

Tu voudrois...

DORINE.

Un moment, si vous pouviez vous taire,
Que je parle à mon tour, ce n'est pas pour Va-
lere.

Comme vous je le trouve indigne également,
De se voir votre époux & d'être votre amant.
Reprenez vos esprits, c'est un parti plus sage,
Un homme fait & mur que les bouillons de l'âge..
Vous détournez la tête & froncez le sourcil,
D'un choix si délicat connoissez le péril.
Croyez-en mes conseils, je suis Parisienne,
Connoisseuse en un mot; de plus, votre ancienne.

On élit un amant par inclination ;
D'un époux au contraire, on fait choix par raison ,
L'un est pour l'agréable , & l'autre pour l'utile.

LUCILE *remuant la tête.*

Non , non.

DORINE.

Vous tairez-vous ? Quelle fille indocile !
L'amant doit être vif , jeune , aimable , galant ;
L'époux sexagenaire , imbécile , opulent.
Le premier empressé , le dernier doux , commode ,
Doit des maris de Cour pratiquer la methode.
On peut cherir l'amant & répondre à ses feux ;
Mais il faut que l'époux soit lui seul amoureux ,
Pour pouvoir profiter de toute sa tendresse ,
Et jouir du bonheur d'être femme & maîtresse.
Or de-là je conclus qu'il faut pour votre bien ,
Prendre un mari barbon , & né Parisien.
Paris est le séjour des femmes bienheureuses ,
Elles vivent sans soin , doucement , paresseuses ,
Et goûtent le repos voluptueusement ;
Le jour ne luit que tard dans leur appartement :
Souvent le soir arrive & les surprend couchées ;
Et des bras du sommeil à la fin arrachées ,
Elles passent la nuit dans le sein des plaisirs ,
Qui s'empressent en foule à servir leurs desirs.
Aujourd'hui , l'Opera ; demain , la Comedie ,

B iiij

24 L'IMPATIENT,

Au Jeu le Bal succede. O l'agréable vie!
On peut en liberté choisir plus d'un amant,
Et voir, quelle douceur! son mari rarement.
Selon les lieux on porte ou l'on donne des chaînes,

Esclaves en Province, à Paris Souveraines.

A ce dernier état laissez-vous appeller;

Pour vous d'un feu secret Damis se sent brûler.

LUCILE.

Ce vieux fou qui s'habille en jeune Mousquetaire,
Petit maître barbon?

DORINE.

Ce n'est que pour vous plaire.

LUCILE.

Il a sçu te payer pour en dire du bien.

DORINE.

Vous me faites affront, je suis fille de bien:

C'est moins mon intérêt, Madame que le vôtre.

LUCILE.

Mais il s'est obligé d'en épouser une autre.

Il a fait un dédit des trois quarts de son bien;

Un tel engagement est un puissant lien.

DORINE.

Sa prétendue est morte, il l'assûre lui-même.

LUCILE.

Envain à le servir ton ardeur est extrême.

Ma main suivra toujours le panchant de mon
cœur ;

Il suffit que mon pere approuve mon ardeur.

Ami depuis long tems de celui de Clitandre ,

Il regarde son fils déjà comme son gendre.

Dans sa propre maison voulant qu'il soit logé ;

Il paroît à ce choix s'être presqu'engagé.

D O R I N E.

Le plus ou moins de bien tournera votre pere.

L U C I L E.

Clitandre attend un bien qui n'est pas ordinaire.

Par raison, par amour il doit plaire à mes yeux.

Il est né Gentilhomme.

D O R I N E.

Un exmarchand vaut mieux.

L U C I L E.

Il est jeune, bien fait.

D O R I N E.

Sa taille n'est pas grande ;

Il n'a pas certain air de fanté qu'on demande :

Et pour moi , si par goût je prenois un mari,

Madame, je voudrois un gros brun, bien nourri.

L U C I L E.

Sçais-tu bien qu'à la fin tu deviens fatigante ?

D O R I N E.

Quoi, vous êtes aussi d'humeur impatiente ?

L'IMPATIENT,
LUCILE.

Ce n'est pas sans raison, tout m'ennuye aujourd'hui.

DORINE.

Clitandre vous occupe, & cause cet ennui.
Et vous laisse en partant sa vive impatience.

LUCILE.

A regret, il est vrai, je souffre son absence.

DORINE.

Votre cœur prend la chose un peu trop vivement.
C'est depuis ce matin que Clitandre est absent.
Dieppe est le rendez-vous que lui prescrit Leandre,

Ancien débiteur d'un argent qu'il veut rendre.
Clitandre a pris la poste avant le point du jour :
Consolez-vous, demain il sera de retour ;
Et du temperament dont le Ciel l'a fait naître,
Aujourd'hui, dans une heure il reviendra peut-être.

LUCILE.

Plut-à-Dieu ! Ce discours semble adoucir mes
soins ;

Parles toujours de même & tu m'ennuieras moins.

DORINE.

L'effet à mes discours peut n'être pas contraire.
S'il alloit sur ses pas revenir sans rien faire ?

Ebaucher une affaire est son fort , la finir
Demande trop de tems , il n'a pas le loisir.
L'incident après tout est dans la vraisemblance ;
Il vous aime , il ne faut qu'un trait d'impatience.

LUCILE.

Ce qu'il m'a dit cent fois maintenant je le sens,
Le supplice d'attendre est l'enfer des amans.
On vient, rentrons , je crains les visites cruelles.

DORINE.

C'est Lépine. Arrêtez , en voici des nouvelles.

SCENE II.

LUCILE, LEPINE, DORINE.

Ouf.

LEPINE *botté.*

LUCILE.

Qu'est-ce donc ?

DORINE.

Qu'as-tu ?

LEPINE.

Je suis tout éfoufflé.

LUCILE.

Di-nous ...

L'IMPATIENT,

LEPINE.

Et de douleur j'ai le cœur si gonflé...

LUCILE.

Quoi ! Qu'est-il arrivé ?

LEPINE.

Le bon Monsieur Clitandre.

Mon pauvre maître...

LUCILE.

Eh bien ?

LEPINE.

Est obligé d'attendre.

DORINE.

Il attend ? Oh ! pour lui l'état est violent.

LEPINE.

Si vous sçaviez combien il souffre en ce moment.

Quelles sont les horreurs dont son ame est saisie ;

Vous en feriez , Madame , à coup sûr attendre.

LUCILE.

Explique-toi , fini mon cruel embarras.

DORINE.

Réponds donc ?

LEPINE.

Vous sçavez , ou vous ne sçavez pas

Qu'autrefois ce Monsieur , que Leandre l'on nomme ,

Lui fit certain billet d'une certaine somme ;

Or votre amant, Madame, a besoin maintenant
De ce même billet pour ravoïr son argent.

On dit bien vrai que plus il a d'impatience ,
Et plus il se dépêche , & moins un homme avance.
A peine étoit-il jour que mon maître est venu ,
M'arracher de mon lit , criant comme un perdu ;
Debout ! maraut , debout ! Veux-tu dormir sans
cesse ?

Puis nous sommes partis avec tant de vitesse :
Il étoit si pressé , que dans son cabinet ,
Il n'a pas eu le tems de prendre le billet ,
Et ne s'est qu'en chemin apperçû de la chose.

DORINE.

Toujours à des écarts l'impatience expose.

LUCILE.

J'étois à la torture , & respire à present.

DORINE *veut donner une gourmade en
riant à Lépine qui esquive le coup.*

Donnons une gourmade à ce mauvais plaisant.

LUCILE.

Di , faudra-t-il long-tems supporter son absence ?

LEPINE.

Nous reviendrons plutôt que votre amour ne
penſe.

LUCILE.

Et plus tard qu'il ne veut.

Mais je m'amuse ici ,

Et c'est le retarder que m'amuser ainsi.

Adieu. Je cours chercher le billet sur sa table.

LUCILE *le retenant.*

Attens. Fai-moi , Lépine , un aveu véritable.

Clitandre ce matin t'a-t-il parlé de moi ?

Suis-je dans son esprit ?

LEPINE.

Madame , je le croi.

Il vous aime à tel point que la poste est trop lente,

Et ne sçauroit répondre à son ardeur bouillante.

Agité sans relâche il crie au postillon :

Foüette donc , morbleu , fai sentir l'éperon.

J'arriverai trop tard ; quelle lenteur extrême !

Ah ! Je serai deux jours sans revoir ce que j'aime.

Redouble , allons : de l'air dont il le presse enfin ,

Je crains que les chevaux ne crévent en chemin.

Mais excusez , je pars. Chaque instant que je tarde,

Madame , en vous parlant, le perce , le poignarde.

D'ailleurs dans sa douleur me mettant de moitié ,

Il pourroit m'accueillir de trente coups de pié.

(*à Dorine.*)

Adieu. Toi , si tu peux , fais-moi toujours fidelle.

DORINE.

Reviens vite , croi-moi , car mon amour chancelle.

LUCILE *arrêtant Lépine.*

Ecoute, donne lui le bonjour de ma part,
Qu'il presse son retour. J'ai depuis son départ,
Ne va pas l'oublier, cent choses à lui dire,
Qui nous touchent tous deux, dont je voudrois
l'instruire.

LEPINE *en s'en allant.*

Suffit. Que les amans ont de peine à finir.

SCENE III.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

R Eposez-vous sur lui du soin de revenir,

LUCILE.

Je rentre, & mon amour veut être solitaire?

(*Elle sort.*)



SCENE IV.

DORINE *seule.*

JE n'ai plus désormais d'esperance qu'au pere.
Lucile aime Clitandre, & déjà le poison
A fait trop de progrès sur sa foible raison.
Amour ; fripon d'amour, qu'aisément ta malice
Surprend le tendre cœur d'une beauté novice !
Qui se laisse enyvrer de tes fausses douceurs,
Et que Paris n'a pas guéri de tes erreurs.
J'aime Lépine, moi, mais d'une ardeur moins
folle,
Est-il long-tems absent ? eh bien, je m'en con-
sole.
Dorine dans l'humeur n'a pas moins de gayeté,
Et dort également d'un & d'autre côté.
Revenons cependant : Damis a mon suffrage
Et trois cent mille écus ; il aura l'avantage.
Je sens quelques remords : mais Clitandre aujour-
d'hui
A tort, & ce bijou me parle contre lui.
Je pourrois bien pourtant en faveur de Lépine,
Pour peu . . . mais j'apperçois Damis.

SCENE

S C E N E V.

D A M I S , D O R I N E .

D A M I S .

Bon jour , Dorine.

D O R I N E .

Que vous êtes brillant !

D A M I S .

Je suis beau , n'est-ce pas ?

D O R I N E .

Adorable.

D A M I S .

Je viens avec tous mes appas
Attaquer aujourd'hui la fierté de Lucile.

D O R I N E .

Elle résistera , l'attaque est inutile.

M'en croirez-vous ? Au pere expliquez votre
amour ;

Ce soir de la Campagne il sera de retour.

D A M I S .

Dorine , que fçais-tu ? Je la rendrai traitable ,

C

Mon rival est absent, le tems est favorable;
Laisse-moi profiter de ces heureux momens,
Quoiqu'un peu suranné l'on a des agrémens.
Vieux routier en amour, j'en connois les fineses,
Et sçais l'art de changer les rigueurs en tendresses.
Pour flechir la plus fiere on a certain talent.

D O R I N E.

Le plus jeune est, Monsieur, toujours le plus sçavant;

Et puisqu'il faut tout dire, apprenez que Clitandre

De Geron au plutôt doit être l'heureux gendre :
Et sçachez, que pour voir son amour triomphant,
L'agrément de son pere est tout ce qu'il attend ;
Que s'il aime Lucile, il est fort chéri d'elle,
Et qu'à toute autre ardeur elle sera rebelle.
En un mot, son esprit est si fort prévenu,
Qu'à lui parler d'amour vous seriez mal venu ;
Et de vaincre la fille enfin je désespere,
Si dans vos interêts vous ne mettez le pere.

D A M I S.

La chose est presque faite ; & j'ai si bien parlé
Qu'il hésite déjà, qu'il est fort ébranlé :
Même à se déclarer si son esprit balance,
C'est qu'il doute entre nous de la mort de Conf-
tance.

DORINE.

Votre or , vos biens accrus par le gain d'un procès ,

Pour lui gagner le cœur , ont de puissans attraits ;
Mais , Monsieur , pardonnez à l'ardeur qui m'emporte ,

Peut-on vous demander si Constance est bien morte ?

En êtes-vous bien sûr ?

DAMIS.

Je tel l'ai déjà dit ,

Je la laissai fort mal , on m'a depuis écrit ,
Qu'à mourir dans trois jours elle étoit condamnée ,

Et que les Medecins l'avoient abandonnée.

Je la regretterois , comme j'ai le cœur bon :
Mais depuis mon dédit c'étoit un vrai démon.
Elle parloit toujours pour me faire querelle ;
C'étoit mon gouverneur & je fors de tutelle.

DORINE.

Doutez de son trépas, Monsieur. Pour vous punir,
Et par noire malice , elle en peut revenir :
Notre sexe d'ailleurs tient beaucoup à la vie.

DAMIS.

Un tel discours est bon pour la plaisanterie.
Tout me dit le contraire & ton doute est détruit ,
C ij

De sa mort au plutôt je dois me voir instruit.
Peut-être en ce moment qu'à mes ordres fidele,
Un Courrier est venu m'en donner la nouvelle.

DORINE.

Allez donc , sans tenter des efforts superflus,
Réprimez vos transports ; ne vous occupez plus
Qu'à convaincre Geron que votre main est libre ;
C'est le plus sûr moyen d'emporter l'équilibre.
Je vais de mon côté , pour seconder vos vœux,
Tâcher de ramener Lucile où je la veux.

DAMIS.

Dorine , je te crois , & laisse à ton adresse
Ménager mon bonheur & regler ma tendresse.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LEPINE *bottés.*

CLITANDRE.

JE brûle de la voir ... toi, cours chez mon Tail-
leur,

Qu'il me fasse un habit dans trois heures.

LEPINE.

Monsieur,

Vous voulez m'éprouver & vous prétendez rire.

CLITANDRE.

Comment rire, Faquin ? Fais ce que je désire.

LEPINE.

Mais en si peu de tems !

CLITANDRE.

Di qu'il mette plutôt

Trente garçons après, cinquante s'il le faut.

LEPINE.

La chose...

L'IMPATIENT,
CLITANDRE.

A ta lenteur tout paroît difficile ;
Vole , dépêche & crains de m'échauffer la bile.

S C E N E I I.

CLITANDRE , DORINE.

DORINE.

Q Uoi déjà de retour ? Monsieur , peut-on sça-
sçavoir ,

D'où vient qu'on a si-tôt l'honneur de vous revoir ?

CLITANDRE.

Ma chaise . . . Je n'ai pas le tems de te le dire.

Ne me demande rien , c'est à toi de m'instruire.

DORINE.

Mais . . .

CLITANDRE.

Depuis mon départ , qu'a-ton dit ? Qu'a-t'on fait ?

N'as-tu pas découvert quelque rival secret ?

Lucile m'attend elle avec impatience ?

A-t'elle sans ennui supporté mon absence ?

Geron , dis-moi , Geron n'est-il pas revenu ?

Aucun paquet pour moi t'a-t'il été rendu ?

M'écrit-on de Bretagne , & dois-tu me remettre

De la part de mon pere une importante lettre ?

Répons : je souffre trop à rester incertain.

DORINE.

Quel torrent !

CLITANDRE.

Rompras-tu ce silence malin ?

DORINE.

Vous ne déparlez pas ; le moyen qu'on réponde ?

Et de cent Questions vous fatiguez le monde ,

Pour vous être un matin éloigné de Roüen ,

Comme si vous l'aviez quitté depuis un an.

Jene puis vous ouïr ni vous parler sans rire ,

Et dans vos prompts accès , Monsieur , je vous admire.

CLITANDRE.

Satisfait-on ainsi mon amour empressé ?

DORINE.

Tout est au même état où vous l'avez laissé.

Vous sçaurez seulement pour unique nouvelle

Que Lucile devient votre image fidelle ;

Qu'elle herite déjà de vos vivacités ,

Qu'ellen'est plus la même & que vous la gâtez.

CLITANDRE.

A Lépine tantôt Lucile a fait entendre ,

Qu'elle avoit sur nos feux des secrets à m'apprendre.

Je connois ton humeur & je vois tes détours ;

C iiij

L'IMPATIENT,

Tu veux m'inquieter par tous ces vains discours :
Mais cesse d'employer une feinte inutile ,
Quand je vais de ce pas sçavoir tout de Lucile.

DORINE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, la voir presentement ;
Elle est en compagnie. Attendez un moment.

CLITANDRE.

Que j'attende un moment !

DORINE.

Elle est avec des femmes.

Entrerez-vous crotté, botté devant des Dames,
Vous n'oseriez.

CLITANDRE.

L'amour est au-dessus de tout.

DORINE.

Oh ! vous n'entrerez pas.

CLITANDRE.

Tu me pousse à bout.

DORINE.

Allez au moins quitter vos bottes.

CLITANDRE.

Tu m'irrites.

(*par réflexion.*)

Maudits soient les égards & les sottes visites !
Du Roi pour quelque tems si j'avois le crédit ,
J'en défendrois , morbleu , l'usage par Edit.

Un sot les inventa pour le tourment du monde.

DORINE.

Oh ! Monsieur , à la fin il faut que je vous gronde :

Depuis le tems qu'ici vous disputez ,

Vous auriez déjà fait ; vous seriez débotté.

CLITANDRE *sortant avec peine.*

J'enrage ! elle a raison , il faut bien m'y résoudre.

SCENE III.

DORINE *seule.*

DAns son temperamment il entre de la poudre :

Comme je le connois facile à s'emporter ,

Je mets tout mon plaisir à l'impatienter ;

Jeme plais à jouir de son inquiétude ,

Et m'en fais tous les jours une douce habitude :

Mais j'apperçois Lucile. Un retour aussi prompt

Va dissiper l'ennui qui paroît sur son front.

SCENE IV.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

L E fâcheux entretien ! l'ennuyeuse visite !

On rencontre toujours tout ce que l'on évite

Je vous l'avois bien dit que Clitandre en ce jour,
Reviendrait sur ses pas.

LUCILE.

Clitandre est de retour !

Mon plaisir est troublé d'une frayeur secrète ;
Je crains quelque accident. Ce doute m'inquiète.

DORINE.

Rassurez vous , il est en fort bonne santé ,
Et vouloit tout-à-l'heure entrer chez vous botté ,
Sans respecter le tems , le lieu , la compagnie.
Pour ôter de son ame une si folle envie ,
Il m'a fallu long-tems contre lui disputer ,
J'ai tant fait qu'à la fin il est allé quitter
Ses bottes seulement , ce n'est pas peu de chose.

LUCILE.

D'un si brusque retour t'a-t'il appris la cause ?

DORINE.

J'ai voulu le sçavoir si-tôt que je l'ai vû.
Ne me demande rien , a-t'il interrompu.
De mille questions ensuite il m'assassine ,
Comme un homme nouveau qui revient de la
Chine.

Dorine , répon moi , qu'a-t-on dit ? qu'a-t-on fait ?
Lucile m'attend-elle ? ai-je un rival secret ?
L'original paroît , il jouera mieux lui-même.

Ah ! mon cœur est ému !

DORINE.

Quelle foiblesse extrême !

[*Elle sort.*]

SCENE V.

CLITANDRE , LUCILE.

CLITANDRE *appercevant Lucile.*

SI trop plein de ma flâme en des instans si doux ,
Dans ce dérangement je paroïs devant vous ;
Pardonnez aux transports de mon ame éperduë ,
Depuis hier au soir je ne vous ai point vûë.

LUCILE.

L'arrangement , Clitandre , un vain extérieur
Frappent une coquette ; & moi je vais au cœur :
Je veux des sentimens , une tendresse pure ,
Et préfère un transport à toute la parure.

CLITANDRE.

Par un discours si tendre & des mots si flatteurs ,
Qu'il m'est doux de vous voir excuser mes ardeurs !

LUCILE.

Malgré tout le plaisir de revoir ce que j'aime ,

Ce retour m'inquiète; & dans ce moment même;
Je cherche quel fujer a pû vous ramener.

CLITANDRE.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
C'est mon ardent amour, l'absence qui me tuë.
A deux postes d'ici ma Chaise s'est rompuë;
Et pressé du désir de revoir vos appas,
Je maudissois le sort qui retardoit mes pas :
Lorsque je vois venir pour me tirer de peine,
Un Postillon suivi d'un cheval qu'il ramene.
Je l'arrête, & j'apprends qu'il revient en ces lieux:
Rappelé par l'amour, entraîné par mes feux;
Et las de m'être vû si long tems en attente,
J'embrasse avidement l'occasion présente.
A l'étrier à peine avois-je mis le pié,
Qu'apportant le billet que j'avois oublié
Lépine s'offre à moi, me fait d'abord entendre
Que votre amour avoit des secrets à m'apprendre.
A ce pressant discours qui me sert d'aiguillon,
Je répons aussi-tôt de trois coups d'éperon ;
Et sentant redoubler ma vive impatience
Pour en être informé, j'arrive en diligence.

LUCILE.

Que cette ardeur si prompte & cet empressement
Augmentent la douceur de revoir mon amant !
Mon plaisir seroit pur sans un point qui l'altère,

Pour croire votre amour vous manquez votre affaire.

CLITANDRE.

Mon affaire n'est rien , je la ferai toujours.
Mes premiers intérêts sont ceux de nos amours.
Je sacriferois tout à ma juste tendresse ,
Et ma plus grande affaire est de voir ma Maîtresse :
Mais daignez contenter mes désirs inquiets.
Qu'avez-vous à me dire ? & quels sont vos secrets ?

LUCILE.

Ce matin loin de vous , je l'avoûrai , Clitandre ,
Mon cœur chargé d'ennui cherchoit à se répandre.
De cent secrets confus je voulois vous parler ;
A Lépine en un mot je n'ai pû le celer.
Je vous vois maintenant , j'ai ce que je désire ,
Je ne sçai que sentir & n'ai plus rien à dire.

CLITANDRE.

Un silence pareil passe tout entretien ,
Et vous me dites tout en ne me disant rien.
Le plaisir m'interdit & semble me confondre ,
Je sens trop à mon tour pour pouvoir vous répondre.

Faut-il que le destin jaloux de mes plaisirs ,
Retarde notre hymen , traverse mes désirs !
Envain en ma faveur votre bouche prononce ;
Si j'écris à mon pere il ne fait point réponse.

Si je presse le vôtre à faire mon bonheur ;
Il balance , il hésite , & sa lente froideur
Irrite ma tendresse , à tout moment me gêne ,
Quand son avare humeur redouble encor ma
peine !

J'ai pour comble d'ennui l'embarras d'un procès ;
La crainte d'un Rival trouble mon espérance.
Toujours nouveaux sujets de soin , d'impatience.
Un valet , & Manceau le coquin le plus lent ,
Qui s'amuse toujours & d'un pas négligent....
Un si vain entretien peut-être vous ennuye ,
Quel détail ! pardonnez si je vous le confie ;
Mais à l'objet qu'on aime on ne peut rien cacher ,
Et mon cœur n'a que vous devant qui s'épancher.
Tout me trahit d'ailleurs , tout conspire à me nuire ,
Vous seule me restez & pouvez me suffire.

LUCILE.

Votre discours m'offense , & pourtant il me plaît ,
Eh ! qui doit mieux que moi cherir votre intérêt ?
De vos moindres chagrins mon ame est pénétrée ,
Mais votre impatience est un peu trop outrée.
Tout flate ici vos vœux , vous vous plaignez à tort ,
Un Procès vous amène à Rouën , où d'abord
Sans peine vous trouvez le secret de me plaire.
Nos parens sont amis , vous logez chez mon pere.
Il permet que vos feux s'expliquent hautement ,

Et le vôtre vous doit écrire incessamment.

CLITANDRE.

Le soin d'être au plutôt possesseur de vos charmes
Est trop intéressant pour être sans allarmes.

Je crains à tout moment quelque obstacle fâcheux,
Si le Ciel m'opposoit un Rival plus heureux.

LUCILE.

A propos de Rival; je voulois vous apprendre;
On ouvre. Chez Cloris j'ai promis de me rendre.

CLITANDRE.

Toujours interrompu !

LUCILE.

Vous pourrez y venir.

Là nous aurons le tems de nous entretenir.

On vient. N'oubliez pas qu'il faut gagner Dorine.

(Elle sort.)

SCENE VI,

CLITANDRE *seul.*

C'E discours commencé m'allarme , m'affassine.
Que veut-elle me dire , à propos d'un Rival ?
Ce nom seul dans mon cœur jette un trouble fatal.
Courons nous éclaircir avant qu'on nous arrête.

SCENE VII.

CLITANDRE, LEPINE,
UN MAITRE-CLERC.

LEPINE *en se gratant la tête.*

Monsieur,

CLITANDRE *lui donnant un soufflet.*

Parle, Maraut, sans te grater la tête.

LEPINE.

Je ne sçai plus comment vous aborder, Monsieur.
Au Diable soit le Clerc de votre Procureur.

LE MAITRE-CLERC.

Maître-Clerc, s'il vous plaît.

LEPINE.

Maître ou non, peu m'importe.

CLITANDRE.

C'est mal prendre son tems.

LEPINE.

Oüi, regagnez la porte.

Vous nous importunez.

CLITANDRE.

Monsieur, je vais sortir.

LE

LE MAITRE-CLERC.

Maître Plumeau m'envoye , & c'est pour vous servir.

J'ai même de sa part un papier à vous rendre.

CLITANDRE.

*(à part.)**(haut.)*

J'aurois donc un Rival.... Donnez, c'est trop attendre.

LE MAITRE-CLERC.

Je vais vous le livrer & je viens tout exprès.

CLITANDRE.

J'aimerois mieux sortir & perdre mon Procès.

LE MAITRE-CLERC.

Avec mesure & poids il faut qu'on examine ,
Voyons & revoyons.

CLITANDRE.

Que le Ciel t'extermine !

LE MAITRE-CLERC *visitant deux*
Sacs de papiers.

Procedons lentement, ne nous emportons pas
Jegage qu'il sera dans l'un de ces deux sacs.

LEPINE à *Clitandre.*

Le Ciel pour exercer toute votre colere ,
Vous offre de pester , une juste matiere ;
Ou plutôt vous punit d'éclater sans raison.

L'IMPATIENT;
CLITANDRE.

Faquin!

LE MAITRE-CLERC.

En attendant prenez moi ce sac.

LEPINE *à part.*

Bon.

LE MAITRE-CLERC.

Amusez-vous , Monsieur.

CLITANDRE.

Hom ! je creve.

LEPINE *bas au Maître-Clerc.*

Courage.

Monsieur le Maître-Clerc fait bien son personnage.

CLITANDRE.

Cefang froid !..

LE MAITRE-CLERC.

Je le tiens , ce n'est pas lui , je crois.

CLITANDRE.

Ah ! le Traître !

LEPINE *à part.*

Fort bien.

LE MAITRE-CLERC.

On se trompe par fois.

CLITANDRE.

Qu'on dise après cela que j'ai l'ame boüillante,
Quel phlegme si glacé , quelle humeur patiente

COMEDIE.

51

Ne s'échaufferoit pas contre un tel procédé ?

Ah ! déjà trop long-tems je me suis possédé ;

Il me vient dans les doigts une pressante envie. . .

LE MAITRE-CLERC.

Où courez-vous, Monsieur ? revenez, je vous prie.

Le voici pour le coup. J'aime vos intérêts.

CLITANDRE *prenant brusquement le papier des mains du Clerc.*

On est bien malheureux quand on a des procès !

[*Jettant les yeux dessus.*]

Que vois-je ? juste Ciel ! trois pages d'écriture.

LE MAITRE-CLERC.

Oh ! rien n'est superflus. Voyez, je vous conjure.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir, je le lirai tantôt.

LE MAITRE-CLERC.

Mais . . .

CLITANDRE *à Lépine.*

De cet importun délivre-moi, Maraut !

LE MAITRE-CLERC.

Lisez, Monsieur, la chose est nécessaire.

CLITANDRE.

Ventrebleu !

L'IMPATIENT;

LEPINE *obligeant le Maître-Clerc de sortir.*

Sortez.

LE MAÎTRE-CLERC *en sortant.*

Soit. Il perdra son affaire.

CLITANDRE.

Va voir si mon Tailleur... mais il vient le premier.

(Lepine rentre.)

SCENE VI.

CLITANDRE, LE TAILLEUR,
LEPINE.

CLITANDRE.

V Ous êtes un brave homme , & j'allois en-
voyer.Je suis content de vous dans cette conjoncture ,
Entrons.

LE TAILLEUR.

Excusez-moi , je crains que la doublure
Ne vous convienne pas. Pour être sûr du fait...

CLITANDRE.

Le scrupule est plaisant , quand mon habit est fait.
Vîte, car on m'attend.

COMEDIE.
LE TAILLEUR.

53

Monfieur, ce qui m'oblige....

CLITANDRE.

Que je m'habille, allons, je fuis preffé, vous dif-
je.

LE TAILLEUR.

Mais, Monfieur, pardonnez....

CLITANDRE.

Je ne pardonne pas

Un bavart qui m'affomme & qui retient mes pas.

LE TAILLEUR.

Vous ne m'entendez point.

CLITANDRE.

C'eft trop de verbiage,
Mon habit eft tout prêt, en faut-il davantage ?

LE TAILLEUR.

Comment feroit il prêt ? je viens de le lever.

Vous ne me donnez pas le loisir d'achever.

CLITANDRE.

Mon habit n'eft pas prêt ? Eh ! que viens - tu donc
faire ?

LE TAILLEUR.

Vous montrer la doublure.

CLITANDRE.

A ces mots ma colere....

L'IMPATIENT;
LE TAILLEUR.

Un tel emportement me paroît singulier.
Vous arrivez, Monsieur, vous venez d'envoyer,
Et voulez qu'un habit soit fait en moins d'une
heure?

CLITANDRE.

Il s'en est passé trois, depuis qu'en ta demeure....

LE TAILLEUR.

Ah ! Monsieur !

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur ! Ne t'avoit-on pas dit
De mettre vingt garçons pour me faire un habit
En trois heures de tems ?

LE TAILLEUR.

Mais d'une ame calmée .

CLITANDRE.

Sors , où . . .

LE TAILLEUR *en s'en allant.*

J'aimerois mieux habiller une armée.



SCENE VII.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

LEpine !

LEPINE.

Me voici ; Monsieur , point de courroux.
On vient de me donner une lettre pour vous.

CLITANDRE.

Une lettre pour moi ? j'ai l'ame transportée !
Est-ce mon pere ?

LEPINE.

On l'a tout-à-l'heure apportée.

CLITANDRE.

Répon droit.

LEPINE.

Par votre air vous m'abaïourdiffez :
Je ne sçais où j'en suis , & plus vous me pressez,
Et plus je m'embarrasse.

CLITANDRE.

Ah ! le sang me bouïllonne !

L'IMPATIENT;

LEPINE *lui donnant la lettre.*

La lettre mieux que moi, vous satisfera.

CLITANDRE.

Donne ;

Donne , Bourreau ! J'ai tort : quand je puis lire &
voir ,

J'interroge un Valet !

LEPINE.

Que son regard est noir !

Rangeons-nous vers la porte.

(il sort.)

CLITANDRE.

Elle vient de mon pere ,
Je n'en sçaurois douter ; voilà son caractère.*(Il lit :)*

J'approuve votre choix , mon fils , & vous ne sçauriez mieux faire que d'épouser la fille de M. Geron. J'y donne les mains avec plaisir , & je suis charmé que votre inclination se trouve conforme à mes desseins. Remerciez bien mon ami de ma part , & témoignez-lui combien je suis sensible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.

LEPINE.

Approchons , il sourit.

COMEDIE.
CLITANDRE.

57

Ma joye est à l'excès !

LEPINE.

J'en suis, parbleu ravi.

CLITANDRE.

Que j'en baise les traits.

LEPINE.

Que je les baise aussi. Votre ardeur est étrange ;
Et c'est, Monsieur, sans doute une lettre de chan-
ge.

CLITANDRE.

Je vais changer d'habit, & dans ce jour heureux,
Apprendre mon bonheur à l'objet de mes vœux.
Il faut encor, il faut, que Geron y consente ;
Geron à sa Campagne est allé voir Timante.
J'y cours Mais quoi, je manque au rendez-
vous promis,

Et je ne verrai point Lucile chez Cloris
Envoyons à Geron la lettre de mon pere ;
Ecrivons lui deux mots, puisqu'il est nécessaire.
Et toi, qui du paquet dois être le porteur,
Pour avoir plutôt fait, va brider mon coureur ;
Et songe qu'il faudra revenir dans une heure.

LEPINE.

Il en faut deux, Monsieur, pour aller, où je meu-
re.

L'IMPATIENT,
CLITANDRE.

Où bien à des Coquins aussi lambins que toi.
C'est trop perdre de tems, dépêche, obéis-moi.

LEPINE.

Mais vous pouvez , Monsieur , m'épargner ce
voyage ,

Geron doit être ici ce soir , par quelle rage

CLITANDRE.

La paresse te tient , & je t'entens , fripon.

Vole sans répliquer , où gare le bâton.

LEPINE.

Quel Maître ! à fatiguer il est infatigable ,
Et dans sa promptitude , il laisseroit le Diable.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.DORINE, *seule.*

Quel plaisir pour mon cœur ! rions seule un moment,

Mon sieur Frison enfin tient notre Impatient.

Un Amant tel que lui n'aime pas la toilette ;

Je viens de le quitter, il est sur la sellette ;

Et les mines qu'il fait se voyant arrêté ,

M'obligent à sortir pour rire en liberté.

Etre assis un instant en un état paisible ,

Est pour Monsieur Clitandre un effort trop pénible.

On vient.



SCENE II.

DORINE, JASMIN.

DORINE.

C'Est toi Jasmin ? A qui donc en veux-tu ?

JASMIN.

J'en voulois à Clitandre & suis pour lui venu.

DORINE.

N'est-ce pas , entre nous de la part de Lucile ?

JASMIN.

Tu l'as dit : mais j'ai fait un voyage inutile ;
Car notre homme est parti sans m'avoir écouté ,
Et n'étant seulement poudré que d'un côté.
Il sera sot : Cloris pour emplette est sortie ,
Et de suivre ses pas a prié son amie.
Puis elle doit , ailleurs , passer l'après-midi ,
Et Lucile , de-là , doit revenir ici
Pour parler à Clitandre à quatre heures précises.
Je venois le lui dire en paroles concises ;
Mais il n'a pas voulu. J'ai rempli mon devoir ,
Et ce n'est pas ma faute. Adieu.

DORINE.

Jusqu'au revoir.

Clitandre va pester, j'en suis vraiment fort aise.
Quelqu'un vient. C'est Geron.

S C E N E I I I.

D O R I N E , G E R O N .

G E R O N .

Donne vite une chaise.

D O R I N E .

Soyez le bien venu, Monsieur.

G E R O N .

Etant absent,
Personne ne m'a-t-il apporté de l'argent ?

D O R I N E .

Non, Monsieur.

G E R O N .

On a tort. Di-moi, que fait Lucile ?

D O R I N E .

Pour rendre une visite elle est allée en Ville.

G E R O N .

A me donner un Gendre elle doit s'apprêter ;

Je reviens tout exprès & veux te consulter.

Pour fille de bon sens je t'ai toujours connue.

J'ai quelque peu d'acquit, je suis franche, ingénue.

GERON.

Je demande sur tout de la discretion

DORINE.

C'est ma vertu, Monsieur,

GERON.

Et de l'attention.

L'affaire est sérieuse; il s'agit de Clitandre;
Tu sçais que j'ai promis de le prendre pour Gendre.
J'étois avec son pere autre fois fort uni,
Et voudrois préférer le fils de mon ami;
Mais par d'autres partis ma fille est demandée,

DORINE.

Au plus riche elle doit, Monsieur, être accordée,
Du moins c'est mon avis, l'utile vaut le mieux,

GERON.

Voyons, examinons; il s'en presente deux.

Le premier.... je ne sçai.... c'est un certain Valere.

Je l'ai vû chez Timante, & connois peu son pere;
Ils n'ont pas l'air commode.

DORINE.

Ils sont gueux en effet.

Et Valere est un fat, un petit ferluquet,

Qui prend des airs si faux au sortir des écoles ,
Que le moins clair-voyant en hausse les épaules.
Qui tient certain langage & qui parle d'un ton ,
A révolter l'oreille , à choquer la raison :
Qui , vuide de mérite & plein d'impertinence ,
S'érige insolemment en homme d'importance.
Qui , pilier de Caffé , misérable joüeur ,
Sous de minces habits veut trancher du Seigneur ,
Petit-Maître manqué , ridicule pagode ,
D'un sot original , n'en déplaît à la mode ;
Qui , pour l'affliction de mille honnêtes gens ,
S'affiche bel esprit en dépit du bon sens ;
Et qui n'a pour tout bien qu'un grand fond d'im-
pudence ,
De sotte vanité , de frivole esperance.

G E R O N.

Parbleu, mon jugement répond à ce Portrait.
Sur l'étiquette hier je l'ai refusé net ;
Et n'ai point balancé contre mon ordinaire.

D O R I N E.

Vous préserve le Ciel de vous voir son beau-pere !
D'ailleurs , le mariage est un nœud sérieux ,
Qui veut un homme fait , j'ose dire un peu vieux.

G E R O N.

Vien , pour un si bon mot il faut que je t'embrasse.

D O R I N E.

Vous me faites honneur.

Et moi, je te rens grace.

Ecoute , je te veux consulter jusqu'au bout.

Je crois que le dernier sera fort de ton goût.

On le nomme Damis, fort riche , de mon âge ,

Il est vrai cependant qu'il n'en est pas plus sage.

DORINE.

Damis ? congediez les autres au plutôt ,

Voilà , Monsieur, voilà le Gendre qu'il vous faut.

Je lui donne ma voix.

GERON.

Il auroit mon suffrage ,

Mais enfin j'ai promis , ma parole m'engage.

Et je crains son dédit.

DORINE.

Ne craignez nullement ,

Sa prétenduë est morte & d'instant en instant

Un Courrier doit venir.

GERON.

Je peserai la chose ,

Et tu m'as fait plaisir. Motus , je fors pour cause ,

DORINE.

Du côté de Damis il panche sûrement ,

Mais on tape du pié , l'on ouvre brusquement ;

C'est Clitandre , ouï , lui-même.

SCENE

SCENE IV.

CLITANDRE, DORINE.

CLITANDRE.

AH! Dorine, j'enrage;
Les obstacles par tout m'attendent au passage.
Un embarras maudit, qu'exprès dans mon chemin,
A conduit, pour me nuire, un démon trop malin,
M'a près d'un gros quart-d'heure arrêté dans la rue.
Impuissant à percer une telle cohue,
Et brûlant de me rendre où m'entraînoit l'amour,
Je me suis vû contraint de faire un grand détour:
Et malgré le tourment que mon ame se donne,
Arrivé chez Cloris, je ne trouve personne.
Ah! par ce dernier coup je viens d'être accablé.

DORINE.

Jasmin....

CLITANDRE.

En revenant, il m'a vû, m'a parlé.

E

J'ai couru vainement & ma peine est perdue ;
Il faut encor attendre , & cet ordre me tuë !

DORINE.

Si vous vouliez , Monsieur , vous asséoir un moment.

CLITANDRE.

M'asséoir ?

DORINE *lui présentant un siège.*

Vous seriez là bien plus commodément.

CLITANDRE *repoussant le siège.*

Je me sens trop ému pour rester si tranquille.

DORINE.

Lisez cet Opera pour calmer votre bile.

CLITANDRE *jettant le livre , puis courant à la porte & retournant sur ses pas.*

Elle ne revient pas. Veut elle m'éprouver ?

Si je sçavois encor où la pouvoir trouver.

Depuis que j'ai reçu l'agrément de mon pere ,

Je brûle de la voir , ce soin me desespere.

DORINE.

Un rien , Monsieur , un rien met votre ame en courroux ;

Le Salpêtre allumé n'est pas plus prompt que vous.

CLITANDRE.

Quelle comparaison ! quelle injustice extrême !

Moi , du Salpêtre , moi , la patience même ;

Moi, qui depuis une heure attens fans murmurer.

DORINE.

Vous pestez maintenant & vous venez d'entrer.

CLITANDRE.

Sçais-tu si mon Coquin est de retour, Dorine ?

DORINE.

Non, Monsieur.

CLITANDRE.

Que de coups vont pleuvoir sur Lépine!

DORINE.

Il est parti trop tard pour être revenu ;

D'ailleurs, consolez-vous, Geron l'a prévenu,

Et....

CLITANDRE.

Je cours lui parler en attendant Lucile ;

DORINE.

Il est parti ; c'est prendre une peine inutile.

CLITANDRE.

A m'impatiser, tout conspire aujourd'hui,

Je tremble qu'un Rival n'agisse auprès de lui.

Et ma frayeur est juste, autant qu'elle est cruelle

Tien, je n'ai d'aucun don récompensé ton zèle.

Que ce present t'excite à t'employer pour nous.

DORINE.

Je le prends pour avoir quelque chose de vous,

Et vous pouvez compter sur ma reconnoissance.

L'IMPATIENT;
CLITANDRE.

Tu peux me le prouver par une confiance.
N'ai-je pas un Rival? parle sans rien farder.

DORINE.

C'est un point qui n'est pas facile à décider.
Avant que de répondre à votre ardeur extrême,
Permettez qu'un moment je me parle à moi-même.

(à part.)

Comparons ce Bijou.

(Elle compare ce Bijou avec celui de Damis)

CLITANDRE.

Te moques-tu de moi?

Quelqu'un monte, c'est elle.

(Il court une seconde fois à la porte.)

DORINE à part.

Il est plus gros, ma foi,
Et son poids vers Clitandre emporte la balance,

CLITANDRE *revenant plus agité.*

Ah! personne ne vient, & j'ai trop de constance.

DORINE à part.

Servons le Maître enfin pour avoir le Valet,

CLITANDRE.

O Lucile, Lucile!... (à Dorine.) Auras-tu bientôt fait?

DORINE.

Votre façon galante enfin me détermine.

(*D'un ton tragique.*)

L'Oracle va parler par la voix de Dorine.

CLITANDRE.

Cesse de plaifanter.

DORINE.

Tremblez pour votre amour ;

Un dangereux Rival se déclare en ce jour.

CLITANDRE.

Et qui ?

DORINE.

Damis.

CLITANDRE.

Crois tu qu'on lui soit favorable ?

DORINE.

Damis est riche , ergò Damis est redoutable.

CLITANDRE.

Ah ! nous verrons beau jeu , si la chose est ainsi.

A quatre heures pourtant on devoit être ici.

Il en est cinq , je gage.

(*Il tire sa montre.*)

DORINE.

Il est , que je regarde ,

Trois heures & trois quarts.

L'IMPATIENT;
CLITANDRE.

Oh, ma montre retarde.

DORINE.

Au gré de votre ardeur.

CLITANDRE.

De demi heure au moins.

DORINE.

Elle avance plutôt, je m'en fie à vos soins.

CLITANDRE.

Je ne puis plus rester dans ces tranfes cruelles.

Adieu, je fors & vais en ſçavoir des nouvelles.

S C E N E V.

DORINE *ſeule.*

QUand elle doit venir il ſort précifément,
Et retarde ſes vœux par trop d'emprefse-
ment.

N'importe, tout m'invite à ſervir ſa tendreſſe,

L'Interêt, la raiſon, Lépine, ma Maîtreſſe.

A Geron par malheur j'ai parlé contre lui,

Je prétens réparer cette faute aujourd'hui,

Et veux agir ſi bien.... mais j'apperçois Lucile.

SCENE VI.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

Vous revenez, Madame, un peu tard de la Ville.

LUCILE.

Comment donc ?

DORINE.

Votre Amant s'est impatienté,
Et fort tout maintenant.

LUCILE.

Dis-tu la vérité ?

DORINE.

Il n'est rien de plus vrai.

LUCILE.

Mais tantôt vers Clitandre,
J'ai dépêché Jasmin, pour lui dire d'attendre.

DORINE.

Oùi, mais d'impatience un accès violent,
L'a pris & la contraint de sortir sur le champ.

LUCILE.

Il m'en voudra du mal. Ah ! que j'en suis fâchée !
De revenir pourtant je me suis dépêchée.

E iijj

L'IMPATIENT,
DORINE.

On ouvre , le voici J'ai tort , c'est son Rival.

LUCILE.

Ah , je jouë aujourd'hui d'un malheur fans égal.
Vien , rentrons.

S C E N E V I I.

DAMIS, LUCILE, DORINE.

DAMIS.

A Rrêtez , ne prenez point la fuite ,
Madame , c'est à vous à qui je rens visite.
Je serai bientôt libre il n'est rien de plus sûr ,
Et vous voyez en moi votre mari futur.
J'ai déjà peu s'en faut , la voix de votre pere ,
Et ne suis pas si vieux que je ne puisse plaire.

LUCILE.

Excusez-moi , Monsieur , malgré tous vos appas ,
Je vous parle un peu franc , vous ne me plaisez
pas.

DAMIS.

Si l'aveu n'est pas doux , il est du moins sincere ,
Dorine , ton secours m'est ici nécessaire :

Seconde mes vœux, parle & pathetiquement.

DORINE *tonssant.*

Un mal de gorge affreux me tient en ce moment.

DAMIS.

Fais un effort sur toi, Dorine.

DORINE *à Lucile.*

Quoi, Madame,

Pouvez-vous vous montrer si contraire à sa flamme ?

Monfieur, joint la badine à son ajustement,

Et des mouches encor, pour surcroît d'agrément.

DAMIS.

Pour finir en deux mots mon éloge modeste,

J'ai trois cens mille écus, sans compter tout le
reste,

En bel or & de poids. A ces puissans appas,

Quelle belle aujourd'hui ne me tendroit les bras.

Je tiens encor du Ciel certaine bonté d'ame,

Qui me rendra toûjours l'esclave de ma femme.

Je n'eus jamais le cœur d'être Maître chez moi,

Constance étoit fort laide & m'imposoit la loi.

Que fera-ce de vous, ma belle Souveraine ?

L'autre étoit mon Tyran & vous ferez ma Reine.

Vous me verrez toûjours soumis à vos beaux yeux,

Et j'aurai pour devise à l'Epoux gracieux.

DORINE.

Vous ne vous rendez pas à ce tendre langage ?

L'IMPATIENT,
LUCILE.

J'aimerois fort , Monsieur , s'il étoit de mon âge.

DAMIS.

Je suis encor de mise & n'ai pas fait mon tems,
Je suis plus vert, morbleu, qu'un homme de vingt
ans.

La jeunesse à present vieillit avant le terme,
Elle ne jouit pas d'une santé si ferme.

Vos Galans ne sont pas bâtis pour être Epoux.

LUCILE.

C'en est trop.

DORINE.

Les plus vieux , ma foi , sont les plus fous.
Quelqu'un vient , c'est Clitandre ; il est tout hors
d'haleine.

S C E N E V I I I.

CLITANDRE , DAMIS , LUCILE
DORINE.

CLITANDRE.

JE ne la trouve pas & ma recherche est vaine.

LUCILE *à part.*

Le cœur me bat.

D A M I S.

Quel trouble agite ses esprits ?

CLITANDRE *apercevant Lucile.*

La voilà de retour , & qui parle à Damis.

(*à Damis.*)

Depuis quel tems , Monsieur , est-il sorti des Pages ?

(*à Lucile.*)

Vous a-t-il assuré de ses tendres hommages.

D A M I S.

Je ne vous croyois pas , Monsieur , si près de nous ,

Vous venez à propos & nous parlions de vous.

Je faisois maintenant votre éloge à Madame ,

Et vous assure ici du meilleur de mon ame....

CLITANDRE.

Je suis pressé , Monsieur , laissons les complimens ,

Instruisez-moi d'un point & sans perdre de tems.

D A M I S.

A quel homme ai-je à faire ?

CLITANDRE.

Un bruit court par la Ville.

Que vous osez prétendre à la main de Lucile.

Dites , seroit-il vrai ? Vous paroissez surpris.

Allons expliquez-vous , vite , Monsieur Damis.

D A M I S.

Mais , Monsieur....

L'IMPATIENT,
CLITANDRE.

Répondez, la chose m'intéresse.

DAMIS.

Je ne sçaurois parler, si-tôt que l'on me presse.

CLITANDRE.

Parbleu vous parlerez.

DAMIS.

Eh bien, je vous dirai . . .

J'ai perdu la parole & je vous l'écrirai.

(*Il sort.*)

S C E N E I X.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

IL fait bien de sortir, car ma bile est émuë,

LUCILE.

Il a saisi l'instant où je suis revenuë.

CLITANDRE.

Il faut en accuser votre seule tiédeur :

Si votre flamme étoit égale à mon ardeur,

Vous eussiez évité l'importune visite

De l'indigne Rival dont je crains la poursuite ;

Et m'épargnant l'horreur d'attendre si long-tems ,
Vous n'eussiez point perdu de précieux momens.

LUCILE.

Mais ce n'est pas ma faute.

CLITANDRE.

Oh , point de vaine excuse ;
Madame ce n'est pas ainsi que l'on m'abuse.

LUCILE.

Mais vous ne sçavez point

CLITANDRE.

Eh , je le sçai trop bien ;

LUCILE.

Comment le sçauriez-vous, quand vous n'écoutez
rien.

CLITANDRE.

Je n'écoute que trop. Quoi, l'on me fait attendre ;
Au logis au plutôt on promet de se rendre ,
Et l'on revient si-tard. Cruelle , à mon amour ,
Parlez, pouviez vous faire un plus sensible tour ?
Ce discours , je le vois , ne fait que vous confon-
dre.

LUCILE.

Vous ne me donnez pas le tems de vous répondre
Au premier mot qu'on dit d'abord vous prenez
feu ,
Et vous êtes si prompt.

L'IMPATIENT;
CLITANDRE.

Et vous l'êtes si peu

Que ma vive tendresse en est inquiétée :
Oùï, de votre lenteur mon ame est irritée.
Quand mon cœur amoureux rappelé par l'espoir,
Vient se rassasier du plaisir de vous voir ;
Quand de vous posséder je fais ma seule affaire ,
Quand je reçois enfin l'agrément de mon pere ,
Vous vous plaisez , ingrate , à me faire souffrir.
Trop prompte à me quitter , trop lente à revenir.

LUCILE.

Cloris m'a retenuë & malgré moi

CLITANDRE.

Madame ,

Il falloit tout quitter pour répondre à ma flame.
Peut-être vous panchez du côté de Damis :
Cette froideur glaçante où je lis le mépris ,
Ce silence outrageant en font des preuves sûres . . .
Ah ! Madame , plutôt dites-moi des injures.

LUCILE.

Vous en meriteriez , mais j'ignore cet art
Que vous sçavez si bien.

CLITANDRE.

C'est que je suis sans fard.

DORINE.

Sçavez-vous à mon tour que je m'impatiente ,

Et que votre colere est très-impertinente ;
Puisqu'il faut vous parler , Monsieur , sans vous
flatter ,

CLITANDRE.

Sur un cœur si léger j'avois tort de compter.

LUCILE.

Vous me picquez au vif

CLITANDRE.

Le dépit me transporte ;
Je ne suis plus mon maître , il vaut mieux que je
forte.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

DOrine, qu'en dis-tu ? quelle vivacité !

DORINE.

Vous ne l'aimeriez pas s'il n'étoit emporté.

LUCILE.

C'est bien le tems de rire.

L'IMPATIENT,
DORINE.

Excusez-moi, Madame.

LUCILE.

Ce brusque procédé me perce jusqu'à l'ame.
Si j'avois tort encor, je m'en consolerois,
Mais mon amour soigneux envoie un homme ex-
près,

Pour retenir ses pas, pour lui dire d'attendre,
Qu'à quatre heures chez moi j'aurois soin de me
rendre.

J'arrive avant le tems, il se trouve sorti,
Est-ce ma faute à moi, quand il est averti ?
Devoit-il me punir de son impatience ?
Passer en me voyant à cette violence ?
Ne vouloir pas m'entendre, & partir brusque-
ment ?

Je sens à ma bonté succéder ma colere,
Et je me veux du mal de ce qu'il m'a scû plaire.

DORINE.

Vous pleurez.

LUCILE.

De dépit.

DORINE.

Dans une autre saison,
Je vous dirois, fort bien, Madame, tenez bon.
Mais les momens sont chers, nous avons à détrui-
re ...

LUCILE.

LUCILE.

Tu ne tiens ce discours que pour me contredire.

DORINE.

Revenez sur mon compte & sçachez qu'aujourd'hui,

Clitandre m'a changée & que je suis pour lui.
Vous devez pardonner une ardeur de jeunesse
Que redouble pour vous son extrême tendresse.
De l'amour de Damis je l'ai d'ailleurs instruit ;
Il craint avec raison de se voir éconduit.

LUCILE.

Tu rassures mon cœur avec un tel langage,
Oùi, je m'en doutois bien, Damis lui fait ombra-
ge.

Il a dû se fâcher en le trouvant ici,
Et je te sçai bon gré de l'excuser ainsi.

(d'un air embarrassé.)

Si ton art l'obligeoit. . .

DORINE.

A quoi ? Peut-on l'apprendre ?

LUCILE.

A revenir vers moi ; je consens de l'entendre,
Dorine.

DORINE.

Amour ! amour , que ton pouvoir est grand !

Tu tournes à ton gré les cœurs en un instant.
Reposez-vous sur moi, je le rendrai traitable ;
Un autre point m'occupe & plus considérable.
Damis libre ce soir, peut l'emporter demain ;
J'ai besoin d'un second pour rompre son dessein.

LUCILE.

Mais Clitandre a reçu l'agrément de son pere.

DORINE.

Cela ne suffit pas.

LUCILE.

En toi seule, j'espère.

DORINE.

Je voudrois que Lepine arrivât maintenant ,
Il n'a de son païs rien perdu que l'accent ;
Bref il a de l'esprit presque autant que moi-même.

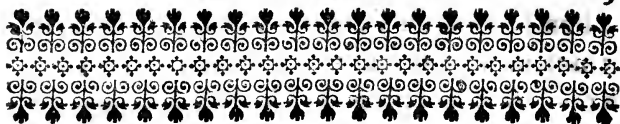
LUCILE.

Fais ce que tu pourras en ce péril extrême ,
Et cours . . .

DORINE.

Je vous entens : bientôt à vos genoux ,
Vous allez voir Clitandre expier son couroux.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

LEPINE, DORINE.

LEPINE.

LE crime est capital , j'ai tardé près d'une heure :

Je te quitte de peur qu'il ne vienne.

DORINE.

Demeure.

Auprès de ma maîtresse il est présentement ,
Et goûte le plaisir du raccommodement ;
D'ailleurs, il a besoin de notre ministère.
On est bien-tôt absous quand on est nécessaire.
Clitandre a sur les bras un rival très-puissant :
Mais di-moi le sujet de ton retardement ?
Geron est de retour , l'as-tu vû ?

LEPINE.

Non, Sans doute

F ij

Le bon homme en venant a pris une autre route ;
Et moi, ne l'ayant pas trouvé chez son ami ,
Je reviens & rencontre un Courier avec qui
Fort long tems autrefois j'ai couru la campagne,
Et qui s'est illustré sous le nom de Champagne.
Il me crie , alte-là ! du plus loin qu'il me voit.
Je l'aborde, il m'embrasse & me conduit tout droit
Au premier Cabaret ; & pour finir l'histoire ,
A l'heureuse rencontre il m'oblige de boire.

DORINE.

Quel est ce beau Courier ?

LEPINE.

Oh , c'est un Cadedis ,
Qui prend la qualité d'envoyé vers Damis.

DORINE.

Un courrier qu'on envoie à Damis ?

LEPINE.

Je le pense ,
Et vois que ce courrier est de sa connoissance.

DORINE.

Non. Mais sçais-tu, di-moi, pour quel sujet il vient ?

LEPINE.

Pour apprendre à Damis , autant qu'il m'en sou-
vient ,

Que Constance n'est plus.

D O R I N E.

Sa femme prétenduë.

Ah, juste Ciel !

L E P I N E.

D'où vient que tu parois émuë ?

D O R I N E.

Ce n'est pas sans raison. Par un destin fatal,
Du maître que tu fers Damis est le rival ;
Et c'est là le secret que j'avois à t'apprendre.
Geron, Geron enfin, pour le faire son gendre.
Attends par cette mort de le voir dégagé.
Serviteur à Clitandre, il aura son congé.

L E P I N E.

Pour le coup ma surprise est égale à la tienne !
Mais, ferme ! Combattons la fortune inhumaine.
Je viens au cabaret de laisser le Gascon ;
Il y doit être encore, il est bon compagnon.
Je suis persuasif ; je vais trouver mon homme ,
Le fonder & sçavoir moyennant une somme...

D O R I N E.

Ecoute auparavant. Grave dans ton esprit...

L E P I N E.

Un homme tel que moi rougiroit d'être instruit,
J'ai formé le projet, je sçaurai l'entreprendre,
Et mériter ma grace en couronnant Clitandre.

L'IMPATIENT ;
DORINE.

Agi donc fans tarder ; le tems est précieux ;
Et ton maître à la fin, peut se rendre en ces lieux.
Il est prompt.

LEPINE.

Je le ſçai. Sa phrase favorite ,
Eſt de dire à ſes gens : Va , cours & revien vîte ;
Et qui le fert enfin , valet infortuné ,
Dès ce monde , à bon droit , peut ſe dire damné.

DORINE.

Va , rejoin le Courier ; il partiroit peut être.

LEPINE.

J'y vole. Toi remets ce paquet à mon maître ,
Et juſqu'à mon retour commande à ton caquet.

S C E N E I I .

DORINE *ſeule.*

A Clitandre ſur tout taiſons un tel ſecret.
Il pourroit tout gâter dans l'ardeur qui le
preſſe ,
J'entends du bruit , il vient ſuivi de ma maîtreſſe.

SCENE III.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE à *Clitandre*.

Songez une autrefois à réprimer vos sens,
Et craignez d'écouter vos premiers mouve-
mens.

Mais avez-vous la lettre?

CLITANDRE.

Ah! Ce gueux de Lépine!

DORINE.

Sans courroux. Je la tiens.

CLITANDRE.

Donne vite, Dorine.

(Il déchire le paquet, & tire la lettre de son pere.)

Voici, voici de quoi confondre les jaloux.

Un mot de votre pere, & je suis votre époux.
Le mien consent à tout. Vous gardez le silence,
Et m'écoutez, Madame, avec indifférence?

LUCILE.

Hélas! Je crains Damis: s'il rompt votre dessein.

CLITANDRE.

Sil avoit cette audace, il mourroit de ma main.

F iiij

L'IMPATIENT;
DORINE.

Employons l'artifice & non la violence;
Lépine est de retour, & j'ai son assistance.

CLITANDRE.

L'infâme !

DORINE.

Calmez-vous , il arrive assez-tôt ,
Et nous allons agir , mais agir comme il faut.
Quelqu'un vient.

CLITANDRE.

Quel objet ! Mon Maître-Clerc encore ?
Reverrai-je toujours un fâcheux que j'abhorre

S C E N E I V.

CLITANDRE , LUCILE , DORINE
le MAITRE-CLERC.

Le MAITRE-CLERC.

JE reviens malgré moi ; pardon , si je déplaïs ,
Mais vous avez , Monsieur , perdu votre pro-
cès

Pour n'avoir pas tantôt voulu me croire & lire.
De peur d'être importun , adieu , je me retire.

S C E N E V.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

Q U'entens-je?

CLITANDRE.

Contre moi tout se déchaîne enfin.
Ce vieux Clerc est venu m'apporter, ce matin ,
Un papier contenant trois pages & demie
Dans le même moment que vous êtes sortie.
Il m'a tant excédé , qu'effrayé de l'écrit ,
Et pressé de me rendre au rendez-vous prescrit ,
Je n'ai pû sur le champ en faire la lecture :
C'est ainsi que je perds une affaire très-sûre.

DORINE.

Ma foi , ce nouveau trait orne bien le tableau ;
Et voilà , je l'avouë , un grand coup de pinceau !

LUCILE.

Je suis de ce malheur , moi , la cause innocente.

CLITANDRE.

Ah ! Pour en murmurer la cause est trop char-
mante.

L'IMPATIENT,
DORINE.

Puisque la chose est faite, il faut vous consoler,
Et vous pourrez, Monsieur, peut-être en appeler.

CLITANDRE.

Le procès que je perds n'est pas ce qui m'effraye,
[*se tournant vers Lucile.*]

Et j'aurai tout gagné, pourvû que je vous aye.
DORINE.

Je sçai bien que pour vous cet objet n'est pas grand:

Mais Geron est avare; un pareil incident
Pourroit le rendre encore à vos vœux plus contraire.

Il faut soigneusement lui cacher cette affaire.
Contre votre rival, sans attendre plus tard,
Je vais tout mettre en œuvre & signaler mon art.
Vous, quand Geron viendra, tâchez de vous remettre;

Possédez-vous sur tout, & montrez lui la lettre.
Sur un simple discours, n'osant croire Damis,
Il pourra vous tenir ce qu'il vous a promis.

LUCILE.

Ta bonne volonté me surprend & m'enchanté.

CLITANDRE.

Sers vite nos amours & tu seras contente.

Je brûle de sçavoir le succès, hâte-toi.

DORINE *en s'en allant.*

Vous l'apprendrez bien-tôt... vous m'appellez, je croi?

CLITANDRE.

Tu n'es pas de retour?

[*Dorine fort.*]

SCENE VI.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE.

CE regard me rassûre ,
Me dit qu'on me pardonne.

LUCILE.

Il dit vrai, je vous jure.
Adieu , mon pere vient. Parlez-lui promptement.



S C E N E V I I.

G E R O N , C L I T A N D R E.

C L I T A N D R E.

J'Attens , pour être heureux , votre consente-
ment ;

Cette lettre contient l'agrément de mon pere :
En m'acceptant pour gendre , ainsi que je l'es-
pere...

Quoi ! Vous montrez , Monsieur , un visage in-
terdit ?

G E R O N .

Ce n'est rien. Pourroit-on sçavoir ce qu'il écrit ?

Il lit :

*J'approuve votre choix , mon fils , & vous ne sçau-
riez mieux faire que d'épouser la fille de M. Geron.
J'y donne les mains avec plaisir , & je suis charmé
que votre inclination se trouve conforme à mes desseins.
Remerciez bien mon ami de ma part , & témoignez-lui
combien je suis sensible à l'honneur qu'il vous fait de
vous accepter pour gendre.*

Il tourne le feüillet.

Cependant ne précipitez rien. Comme je dois partir

incessamment pour avoir moi-même l'œil à mon procès , je serai bien aise de me trouver à la nôce , & de signer le contrat.

CLITANDRE.

L'ai-je bien entendu ? juste Dieu !

GERON.

Après tout j'en laisse Geron le maître.

CLITANDRE *à part.*

Que je voye.

GERON *continuë.*

& vous ferez ce qu'il jugera à propos.

CLITANDRE.

Je n'avois pas tout lû tantôt plein de ma joye.

GERON.

Soyez sage , mon fils , & sur tout moderé.

ARGANTE.

Monsieur Argante écrit dans la droite raison ,

(à part.)

Fort bien , je puis remettre.

CLITANDRE *à part.*

Ah , le maudit Barbon !

GERON.

Il est juste , Monsieur d'attendre votre pere.

CLITANDRE.

Il vous l'aïsse le maître , il n'est pas nécessaire.

Er sans lui vous pouvez . . .

L'IMPATIENT,
GERON.

Oh ! ce procédé...

CLITANDRE.

Bon !

Vous vous moquez, Monsieur ; mon pere est sans façon.

GERON.

J'excuse ce transport, la jeunesse est bouillante.

CLITANDRE *à part.*

Et par trop de lenteur la vieilleffe affommante.

(*à Geron.*)

Monsieur.

GERON.

Moderez-vous, il doit venir dans peu.

CLITANDRE.

C'est me faire, Monsieur, mourir à petit feu.

Si vous avez dessein de m'accepter pour gendre,

Eh, de grace ! pourquoi me faire encore attendre ?

Pourquoi ne pas enfin, sans délai ni détour,
Terminer, dès ce soir, plutôt qu'un autre jour ?

GERON.

Qu'est ce donc que ceci ? La chose est singuliere ;
Et vous pressez les gens d'une étrange maniere.

CLITANDRE.

Mais il dépend de vous de conclure aujourd'hui.

Dites un mot , Monsieur.

GERON.

Oüais!

CLITANDRE.

Prononcez un ouï.

GERON *voulant sortir.*

Il m'excede, à la fin , par son impatience.

CLITANDRE *l'arrêtant.*

Sortir sans s'expliquer ! Que faut-il que j'en pense?

GERON *en s'en allant.*

Oh ! vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

CLITANDRE *à part.*

Morbleu ! ce trait me pique.

GERON.

Euh ! Qu'ai-je entendu là ?

Il murmure , je crois.

CLITANDRE *sans voir Geron.*

Que le diable l'emporte.

GERON *à part.*

Que le diable m'emporte ! un discours de la sorte

Merite attention. Ce petit mot d'avis ,

Va me déterminer en faveur de Damis.



S C E N E V I I I.

CLITANDRE *seul.*

A H ! Je lis dans son cœur. Pour trahir ma tendresse,
Il temporise exprès, & retarde sans cesse.
Pour me désespérer, Dorine est trop long-tems,
Dorine ne sent pas tout le prix des instans.
Aux obstacles cruels, je fus toujours en bute ;
Et mon bonheur dépend d'une seule minute !
Je voi tout contre moi, les personnes, le tems,
Et c'est ici sur tout le lieu des incîdens.
Tout marche à pas tardifs en cette affreuse Ville !
Sans vous qui m'arrêtez, adorable Lucile,
Je fuirois un pays, séjour de la lenteur,
Où le monde respire un air de pesanteur.
Dorine à la maison tarde trop à se rendre.
Sa longueur est étrange, & je suis las d'attendre.
Hom ! l'exécrable porte !



SCENE

S C E N E I X

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

A Rrêtez, doucement.

CLITANDRE.

Madame pardonnez à mon empressement.

LUCILE.

Ah ! Vous aurez poussé trop vivement mon pere ;
Car je l'ai vû sortir enflammé de colere.

CLITANDRE.

N'accusez que lui seul dans cette occasion ,
Et loüez bien plutôt ma moderation.
Le mien l'ayant laissé le maître par sa lettre ,
Il ne veut point conclure , & s'obstine à remettre.
J'insiste doucement , croyant qu'il se rendra ;
Mais il entre en courroux , puis il me plante-là ;
Vit-on jamais , vit-on vivacité plus grande !
Qui de nous est plus prompt ? hem , je vous le de-
mande ?

Ai-je tort à present ?

L'IMPATIENT,
LUCILE.

En pouvez-vous douter ?

Presser à contre-tems n'est-ce pas irriter ?

D'ailleurs , je vous connois ; dans votre promptitude

Vous aurez pû lâcher quelque mot un peu rude.

CLITANDRE.

Moi ! Non. C'est Damis seul qui contre moi l'aigrit ,

Et nous sommes perdus si Dorine n'agit.

Je sors pour la chercher, pardon , si je vous quitte.

LUCILE.

De tout ce que je vois j'appréhende la suite.

S C E N E X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

C Est toi ? Clitandre sort par un autre côté,
Il te cherche.

DORINE.

Je l'ai tout exprès évité.

J'attends pour lui parler le retour de Lépine.

LUCILE.

Tu ne sçais pas encor tous nos malheurs, Doriné,
Et mon pere...

DORINE.

Je sçais & je l'ai rencontré :
Son feu se calmera , rien n'est desespéré.
Il faut par conséquent l'éloigner au plus vîte ;
J'y travaille , & Lépine est sorti pour cela :
Vous sçaurez le succès si-tôt qu'il reviendra.

LUCILE.

Je rentre. Puisses-tu détourner cet orage !

S C E N E X I.

DORINE *seule.*

CLitandre dans ce jour nous taille de l'ouvrage ,

Poussant trop à la rouë , il peut tout renverser ,
Et recule la chose en voulant l'avancer.

Je crains la brusque ardeur d'un esprit de la forte ;
Et par un de ses coups, que mon dessein n'avorte.
Lépine cependant s'amuse au cabaret :
Mais je le vois.

S C E N E X I I.

L E P I N E , D O R I N E .

D O R I N E .

T Es pas ont-ils eu quelque effet ?

L E P I N E .

J'ai forcé les destins qui nous étoient , contraires ;
Morbleu ! c'est en buvant que se font les affaires.
Trouvant notre courrier au cabaret voisin . . .

D O R I N E .

Eh bien ?

L E P I N E .

J'ai bu d'abord quatre grands coups de vin ;
Puis le vin m'inspirant toute son éloquence ,
Je lui dis que je viens pour chose d'importance ;
Que s'il veut à Damis taire la vérité ,
L'affûrer que Constance est en bonne fanté ,
Que grace à l'émetique , aidé de la saignée ,
Elle vient d'échaper à la fièvre obstinée ,
On va payer sa peine à beaux écus comptans .

D O R I N E .

Il a des coups d'esprit qui surprennent les gens .

LEPINE.

Ne pense pas railler ; car sans autre semonce ,
Le sensible Courrier me fait cette réponse.

*Je suis accommodant , j'aime à faire plaisir ,
Si la somme est honnête , on peut y consentir.*

L'engageant à m'attendre , àussi-tôt je le quitte,
Et promets qu'il aura son argent au plus vite.
Je viens d'en informer ta maîtresse en entrant ;
A Clitandre il nous faut l'apprendre maintenant,
Et toucher au plutôt la somme nécessaire
Pour faire en sa faveur parler notre émissaire.
Dorine , en ce moment je crains de l'aborder ,
Et je te charge , toi , de la lui demander.

DORINE.

Va , je sçais avec lui comment il faut s'y prendre :
Retourne au rendez-vous , j'aurai soin de m'y rendre ,
D'abord l'argent reçu.

LEPINE.

C'est lui , j'entens monter ,
(*il sort.*)

Et gagne cette porte afin de l'éviter.

DORINE.

Que voi-je ? C'est Lucile ! Elle répand des larmes !

S C E N E X I I I.

DORINE, LUCILE.

DORINE.

M Adame, qu'avez-vous? D'où viennent ces allarmes?

LUCILE.

Ah! Dorine, je tremble, & crains en ce moment,
De la part de Clitandre un coup d'impatient.

DORINE.

Encore?

LUCILE.

J'ai voulu lui dire par avance,
L'incident du courrier & la mort de Constance,
Dont Lépine en passant a sçu me prévenir:
Mais au seul nom de mort, sans me laisser finir,
Il sort; & dans l'accès d'une aveugle colere,
Il va trouver Damis & se faire une affaire.
J'ai fait pour l'arrêter un inutile effort,
Malgré ma résistance il a pris son effort.
Hélas! Il se perdra; la peur glace mon ame.

DORINE.

On auroit peur à moins, sur tout, je crains, Ma-
dame,

Qu'en insultant Damis il n'aille reveler,
Un secret qui le perd & qu'il falloit celer !

L U C I L E.

Ah !

D O R I N E.

Ce qui rend ma crainte & plus juste & plus
grande ,!

Damis étant instruit qu'un courrier le demande ,
Va le faire chercher pour se voir éclairci ,
Et sçavoir le motif qui le conduit ici.
Si malheureusement on déterre notre homme ,
Avant que par mes mains il reçoive une somme ,
Le sot qui parlera sans aucun intérêt ,
Avoüra franchement l'affaire comme elle est.

L U C I L E.

Ah , Ciel !

D O R I N E.

Une autre chose encore me chagrine ,
S'il s'ennuyoit d'attendre & plantoit-là Lépine ,
S'il prévenoit Damis.

L U C I L E.

Va , cours l'en empêcher.

D O R I N E.

Je voudrois le pouvoir, votre intérêt m'est cher.

L U C I L E.

Tente un dernier effort, je te devrai la vie.

L'IMPATIENT,
DORINE.

Mes pas seront perdus si ma main n'est garnie ;
C'est l'unique moyen....

LUCILE.

Pren vite ce brillant,
Cours, ma chere Dorine, & trouve de l'argent.

DORINE.

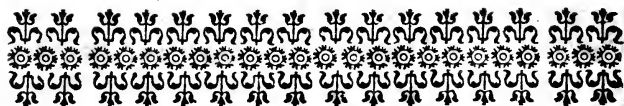
Je suis forte à present, l'espoir rentre en mon ame:
Dorine va combattre, & triompher, Madame.

LUCILE.

Je m'écarte peut-être & blesse mon devoir :
Mais on doit excuser l'amour au désespoir.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

QU'avez-vous fait ? Hélas ! Quelle est votre imprudence ?

Dangereuse colere , aveugle impatience ,
Dans quels égaremens , dans quels tristes excès
Peuvent en un moment conduire tes accès ?

CLITANDRE.

Pénétré de douleur & de reconnoissance ,
Je rougis à vos pieds de mon extravagance ,
Quand d'un esprit trop prompt écoutant la chaleur ,

Je cours à mon rival apprendre son bonheur ;
Quand ma fureur détruit l'ouvrage de Lépine ;
Quand je travaille enfin moi-même à ma ruine ;

Lucile genereuse & tremblante d'effroi,
De ses propres bijoux se dépouille pour moi.
Ah ! c'en est trop ; après ce que je viens de faire,
Oubliez-moi , je suis indigne de vous plaire ;
Accablez-moi du poids de votre inimitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié.

LUCILE.

Non , avec tant d'amour vous n'êtes point coupable.

CLITANDRE.

Je vous perds par ma faute , & suis inexcusable

LUCILE.

Je vous accuse moins qu'un aveugle penchant.
On n'est pas maître enfin d'un premier mouvement.

CLITANDRE.

Loin de me condamner vous daignez me défendre?

LUCILE.

Il n'est rien que n'efface un repentir si tendre.
Mais qui vient d'éclairer votre esprit prévenu ?
Comment de votre erreur êtes-vous revenu ?
Et quel est ce brillant qui me frappe la vûë ?
Auriez-vous rencontré Dorine dans la ruë ?

CLITANDRE.

Elle vient , mais trop tard , de me tirer d'erreur ,

Heureux, pourtant heureux, après un tel malheur,
Que Dorine se soit sur mes pas rencontrée,
Qu'elle ait pû ramener ma raison égarée,
Et qu'elle m'ait enfin instruit de ses desseins
Avant que ce bijou passât en d'autres mains !
A vos premiers bienfaits ajoutez une grace ,
Souffrez que je le garde , agréez qu'il retrace
Par tout à mon esprit ce trait de votre amour ,
Et qu'il m'en entretienne à chaque heure du jour.
Permettez que ma main en soit toujours ornée,
Et qu'il soit le garant de votre foi donnée.

LUCILE.

Ah ! du peu que j'ai fait c'est trop faire de cas.
Sans l'austere devoir qui retenoit mes pas ,
M'assûrant sur moi seule en ce peril extrême ,
Vers le courier tantôt j'aurois volé moi-même.

CLITANDRE.

D'un honnête-homme en vous je découvre le
cœur ,
Et toutes les vertus d'un ami plein d'ardeur :
Mais Dorine s'oublie.

LUCILE.

Elle entre , je la voi.

S C E N E I I.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

Que nous annonces-tu?

CLITANDRE.

Dorine, explique-toi,

Prononce mon Arrêt, dépêche, je te prie,

Un mot va me donner le trépas ou la vie.

DORINE.

Courage, relevez votre esprit abbatu.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DORINE.

J'ai vû, Monsieur, j'ai parlé, j'ai vaincu.

CLITANDRE.

Instrui-nous en deux mots d'un bonheur qui m'en-
chante ;

Satisfais au plutôt mon ame impatiente.

LUCILE.

Je brûle de sçavoir...

DORINE.

Quelle vivacité!

Pressée en même tems d'un & d'autre côté?

CLITANDRE.

Répons donc?

DORINE.

Pour calmer votre ardeur empressée,
Vous scaurez qu'en mes mains votre bourse laissée,

A fait parler notre homme au gré de vos souhaits,
Et de votre entreprise assure le succès.

Je fais donc appeller le courrier & Lépine;

Ce dernier n'attendoit...

CLITANDRE.

Point de détail, Dorine.

DORINE.

A peine à ses regards je fais briller l'argent,
Qu'il se leve, m'aborde & puis s'en saisissant :

*Avec toi , Dieu me damne , & cette bourse ronde ,**Pour te plaire , dit-il , j'irois au bout du monde .**Viens , faisons déloger Damis sans perdre tems ,**Aussi-bien je ferai plaisir à ses parens .*

Nous allons chez Damis. Dans l'ardeur qui l'emporte :

Eh bien, dit-il, eh bien, Constance est enfin morte.

Le courrier lui répond qu'il est fort mal instruit,

Que Constance est en vie & que c'est un faux bruit.
 Moi, je prends la parole, & j'aide au stratagème,
 Disant que de ce bruit je suis l'auteur moi-même;
 Que j'ai voulu donner l'alarme à son rival;
 Qu'au reste l'émetique avoit vaincu le mal,
 Et sauvé du tombeau Constance abandonnée,
 D'un dehors ingénu la fourbe accompagnée.
 A séduit à tel point le crédule Damis,
 Qu'il reprend aujourd'hui le chemin de Paris.

CLITANDRE.

Mon bonheur est si grand que j'ai peine à le croire!

LUCILE.

Mon cœur de ce bienfait gardera la mémoire.

CLITANDRE.

Pourrai-je m'acquitter quand je tiens tout de toi?

DORINE.

Vous devez à Lépine encore plus qu'à moi.

Pardonnez-lui, Monsieur.

LUCILE.

C'est moi qui vous en prie,

Oubliez le passé.

CLITANDRE.

Madame, je l'oublie,

Et cours trouver Geron.

DORINE.

Monsieur, arrêtez-vous:

Attendez que son pere ait calmé son courroux.
D'ailleurs, sur ce sujet Damis lui doit écrire,
Sa lettre fera plus que ce qu'on pourroit dire ;
Nous agirons ensuite.

CLITANDRE.

Eh bien, soit, j'obéis.
Mais on tarde à venir de la part de Damis.

DORINE.

Votre esprit veut trop-tôt, Monsieur, ce qu'il désire.
(à Lucile.)

Madame, cependant j'aurois dû vous instruire
Que votre pere attend, & qu'il veut vous parler :
Partez donc, vous allez me faire quereller.

CLITANDRE à Lucile.

Pressez par vos discours un hymen qu'il differe,

LUCILE.

Heureuse si je puis appaiser sa colere !



SCENE III.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

DE tout ceci, Monsieur, faites votre profit.
Aux plus honnêtes gens l'impatience nuit.
Vous n'en sçauriez douter perdant, sans moi, Lucile.

CLITANDRE.

Le courroux de Geron a lieu de m'allarmer ;
Si mon pere arrivoit, il pourroit le calmer.

DORINE.

Quoi ! de la même ardeur être toujours la proie ?
Je ferai votre paix, livrez-vous à la joye.
Dès demain...

CLITANDRE.

Dès demain ! Ah ! tu me fais trembler,
Songe-tu bien qu'un jour est long à s'écouler ?



SCENE

S C E N E I V.

CLITANDRE , LEPINE , DORINE.

LEPINE.

G Race, Grace, Monsieur , j'ai couru comme
quatre.

CLITANDRE.

Va , coquin , je n'ai pas le loisir de te battre.

LEPINE.

Votre pere, Monsieur , arrive en ce moment ;
Je viens de le conduire en votre appartement.

CLITANDRE.

(à Lépine.)

Je te pardonne. Cours, fais venir le Notaire.

(à Dorine.)

Toi , tandis que je sors pour embrasser mon pere,
Profite de ce tems pour appaiser Geron ,
Et fais si bien enfin qu'il entende raison.

DORINE.

Allons ... mais quelqu'un vient. C'est Lucile &
son pere.



S C E N E V.

GERON , LUCILE , DORINE.

GERON à *Lucile*.

IL m'a parlé lui-même & je sçai le contraire ;
Il fera votre époux.

DORINE.

Et moi , je dis que non.

GERON.

Comment ! Tu me parlois tantôt d'un autre ton ?

DORINE.

N'en foyez point surpris , car la mort de Constan-
ce

N'est qu'un faux bruit , Monsieur , & c'est moi...

GERON.

L'apparence ?

DORINE.

Damis doit vous écrire , il vous en convaincra :
Comme j'ai devers moi cette assurance-là ,
Je parle pour Clitandre.

GERON.

Il n'aura point ma fille ,
J'aimerois autant mettre un Diable en ma famille.

COMEDIE.
LUCILE.

115

Mon pere

GERON.

Taisez-vous , & songez aujourd'hui ,
A vaincre tout l'amour que vous avez pour lui.
Une juste raison contre lui m'indispose ;
Son affaire est perdue , & lui-même en est cause.

DORINE.

Qui vous l'a dit ?

GERON.

Son Clerc.

DORINE.

Quinze ou vingt-mille francs ,
Sont un petit objet.

GERON.

C'est beaucoup pour le tems ,
Et je crains les effets d'un humeur si bouillante :
La Scene de tantôt m'est encore presente.

DORINE.

Je voudrois à vingt ans vous avoir vu , Monsieur.

GERON.

Il est vrai que j'étois un démon. Sur le cœur ,
J'ai certain mot pourtant.

DORINE.

C'est une bagatelle.
Il plaît à votre fille , il n'est épris que d'elle ;

H ij

Point d'autre passion : il n'aime pas le jeu ;
Et quoiqu'il soit Breton, Monsieur, il boit fort
peu.

Tout vous invite à faire une telle alliance.
Clitandre a de l'esprit, du bien, de la naissance ;
Il possède en un mot cent bonnes qualitez ,
Et n'a d'autres défauts que ses vivacitez :
Il est logé chez vous , il a votre promesse ,
Son pere est votre ami....

GERON *à part.*

Certain remors me presse.

DORINE.

Et lui-même, Monsieur, en ces mêmes instans
Pour cet hymen arrive.

GERON.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?

DORINE.

Et pour convaincre enfin votre esprit incrédule,
Le Laquais de Damis vient lever tout scrupule.



S C E N E V I.GERON, LUCILE, DORINE,
LA FLEUR.

LA FLEUR.

C'Est Damis qui m'envoye , & je viens de sa
part.

Vous rendre cette lettre ; il est sur son départ.

Monsieur, pardon , je dois le rejoindre au plus vite.

(Il sort.)

S C E N E V I I.

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON lit la lettre de Damis.

*Je vous écris , Monsieur , les larmes aux yeux. Ma
femme prétendue n'est pas morte ; & qui pis est , elle se
porte bien. Je vous avois tantôt assuré le contraire ;
mais je ne vous ai trompé que parce que j'étois abusé
moi-même par Clitandre à qui Dorine avoit fait ac-*

croire la même chose pour rire à ses dépens. On vient de me tirer d'une erreur si charmante. Adieu, Monsieur, je pars confus & mortifié de n'avoir pas l'honneur de me voir votre Gendre.

DAMIS.

LUCILE.

En termes fort touchans cette lettre est écrite,

DORINE.

Vous le voyez, Monsieur, vous avois-je menti?

GERON.

Pour le coup, je me rends, & suis tout ébaï!

DORINE.

Concluons au plutôt. Voici Monsieur Argante.

SCENE VIII. & dernière.

GERON, ARGANTE, CLITANDRE,
LUCILE, DORINE, un NOTAIRE.

ARGANTE à Geron.

JE vous embrasse enfin, que mon ame est contente!

GERON.

Ah! vous me surprenez bien agréablement.

COMEDIE.
CLITANDRE.

119

Me refuserez vous encor votre agrément ?

GERON.

J'attendois votre pere , & veux ce qu'il souhaite.

CLITANDRE.

Tous mes vœux sont remplis & ma joye est parfaite.

Moniteur

GERON.

Remerciez votre pere aujourd'hui,
Car vous aviez besoin , Monsieur , d'un tel appui.
Croyez moi , moderez vos fougues ordinaires
Où vous risquez souvent de gâter vos affaires.

ARGANTE.

Profitez de l'avis , mon fils , corrigez vous.

CLITANDRE *à Geron.*

Daignez vite , Monsieur , former des nœuds si doux.

(*à Argante.*)

Mon pere , à mon bonheur hâtez - vous de souffrir.

ARGANTE.

Je viens pour accomplir ce que ton cœur désire.
Ma foi , je cours encor la poste galamment ,

L'IMPATIENT,
GERON.

Oh ! vous fûtes toujours d'un bon temperament.

ARGANTE.

Votre complexion ne doit rien à la nôtre.

CLITANDRE.

Eh ! mon pere.

GERON.

Il est vrai que j'en vaux bien un autre.

CLITANDRE.

Eh ! Monsieur.

GERON.

J'ai l'œil vif & le teint assez frais.

ARGANTE.

Je vous trouve de même à quelques rides près
Et quelques cheveux blancs ; c'est une minucie.

CLITANDRE.

Le Contrat est dressé, signez donc, je vous prie.

ARGANTE.

Tout-à-l'heure. Depuis l'an mille sept cens six ;
(C'étoit à mon dernier voyage de Paris)

Nous ne nous sommes vus l'un ni l'autre, je pense,

GERON.

Quel plaisir !

ARGANTE.

Quelle joye !

CLITANDRE.

COMEDIE.
CLITANDRE.

121

Ah ! je pers patience.

ARGANTE & GERON *s'embrassans de
nouveau.*

De nous revoir tous deux.

CLITANDRE.

Eh ! daignez donc finir ;

Vous aurez tout le tems de vous entretenir.

ARGANTE.

Je reconnois , mon fils à cette impatience ,

DORINE.

Vous laissez trop aussi son amour en souffrance.

ARGANTE *à Geron.*

Vous souvient-il du jour que nous vîmes Saint
Cloud ?

Les Cascades jouïoient ; je les aime sur tout.

GERON.

J'eus beaucoup de plaisir , & je me le rappelle.

CLITANDRE.

Je suis perdu ! Tous deux commencent de plus
belle.

GERON.

Et ce soir là

ARGANTE.

Ce soir que nous fumes au Cours ?

L'IMPATIENT,
GERON.

Oüi.

CLITANDRE à *Dorine*.

Pren pitié de moi, j'implore ton secours.

DORINE *se mettant entre les deux Vieillards.*

Ah ! que les vieilles gens ont de peine à se taire.

ARGANTE.

Et mon Procès ?

GERON.

Il est....

DORINE.

Ne parlons point d'affaire.

Signez.

(*Argante & Geron signent*)

LEPINE.

J'ai mis, Messieurs, à profit les instans,
Et vais vous regaler d'un concert agréable.

CLITANDRE.

Ce sera pour demain.

GERON.

Allons nous mettre à table.

LEPINE à *Dorine*.

Je m'en vais, si tu veux t'épouser tout-à-fa it;
Car l'exemple du Maître est suivi du Valet,
Sur tout quand il s'agit de faire une sottise.

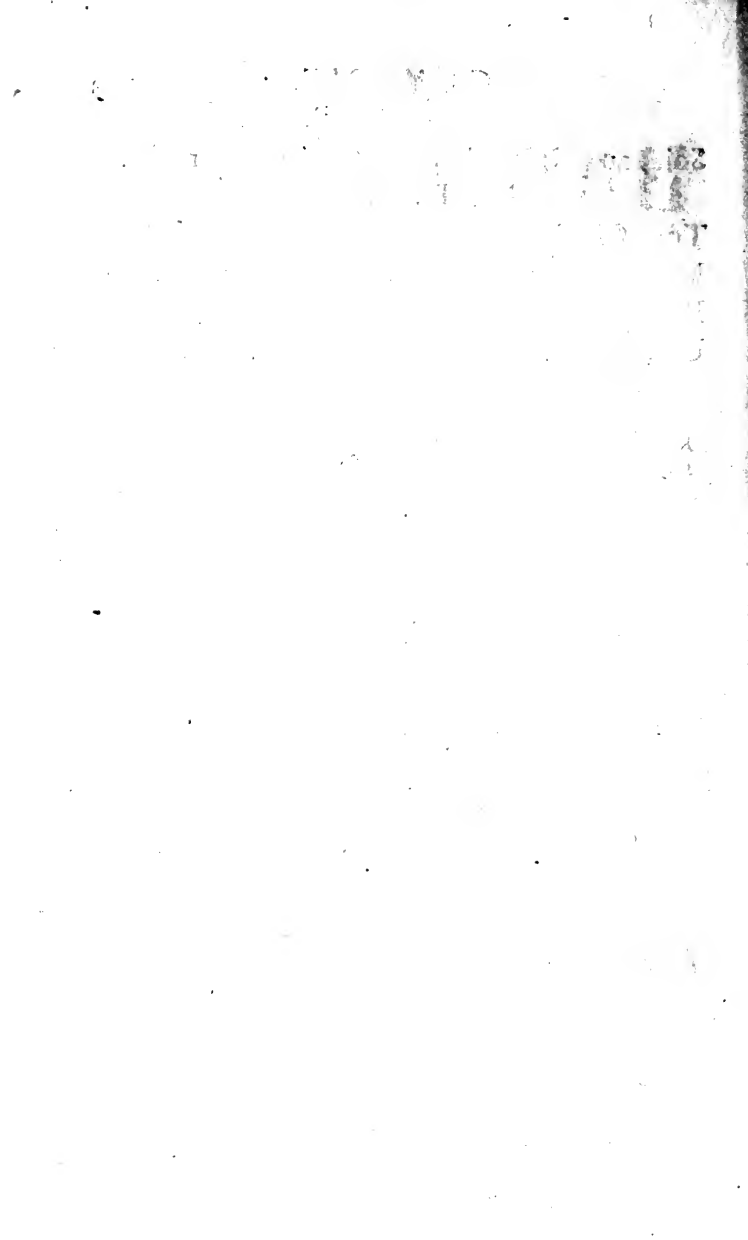
DORINE.

Soit , au plutôt , de peur que je ne me ravise.

LEPINE.

Toi , fille de Paris , & moi Valet manceau ,
Morbleu ! Vit-on jamais assortiment plus beau ?
Il va naître de nous , Madame de Lepine ,
Une Posterité diablement libertine.

F I N.



LE
BABILLARD,
COMEDIE

De Monsieur DB BOISSY.

Représentée par les Comédiens François,
au mois de Juin 1725.

Seconde Edition revue & corrigée.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE

BABILLARD,

COMEDIE.

A C T E U R S.

LEANDRE, Amant de Clarice.

VALERE, parent de Leandre, & son rival.

CLARICE, Veuve.

CEPHISE, Tante de Clarice.

DAPHNÉ, Voisine de Clarice.

HORTENSE, Soeur de Daphné.

ISMENIE, amie de Cephise.

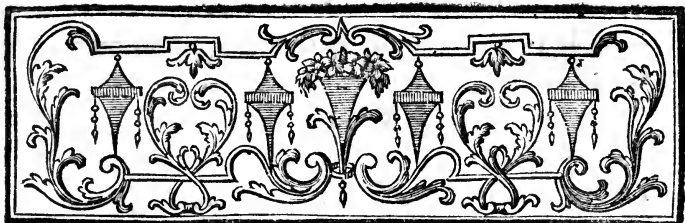
MELITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NERINE, Suivante de Clarice.

LA FLEUR, Laquais.

La Scene est à Paris chez Clarice.



LE
BABILLARD.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.



E fors d'avec Léandre ; ah ! quel homme ennuyeux !

Je n'en puis plus , je sens un mal de tête affreux ;

Il n'a point déparlé pendant une heure entiere.

Par bonheur , à la fin , je viens de m'en défaire ,

A ij

Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai scû le charger.

NERINE.

Il falloit, sans façon,
Lui donner son congé. Si j'avois été cruë,
Vous l'auriez fait, Madame, à la première vûë.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter si-tôt qu'elle est en train;
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide.
Suit indiscretement la chaleur qui la guide.
De Guerre, de Combats, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même, & souvent se trahit;
Dit le bien & le mal sans voir la consequence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien.

NERINE.

Oùi, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un Bavard est toujours indiscret,
Et vain. Tel est l'esprit de notre Capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce tems me semble un siècle, & je tremble au-
jourd'hui
Que vous n'ayiez dessein de vous unir à lui,
Etant si différens d'humeur de caractère.
Clarice, honneur du Sexe, a le don de se taire,

Exempte du défaut qui nous est reproché ;
Et dont Monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi je trouverois son parent préférable ,
Valere est le plus jeune & le plus raisonnable ;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nerine , je veux bien l'avouer entre nous ,
Je pense comme toi : tout ce qui m'embarrasse ,
Je dépens de ma Tante.

NERINE.

Eh, Madame ! de grace ,
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oùi, mais je dois ménager
Cette Tante , qui m'aime & veut m'avantager ;
Tu sçais que j'en attens un fort gros heritage.
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage ;
Et malheureusement , sans l'avoir jamais vû ,
Cephise , pour Leandre , a l'esprit prévenu.
Ismene son amie , avec grand étalage ,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la Guerre , & qui , pour sa valeur ,
Doit bien-tôt d'une Place être fait Gouverneur.

NERINE.

Valere est Officier , brigue la même Place ,
Et peut également obtenir cette grace.

A iij

Quand même le contraire arriveroit, enfin ;
Pourrez-vous épouser....

CLARICE.

Mon cœur est incertain.

NERINE.

Et moi, si pour Epoux vous acceptez Leandre,
Je quitte dès ce soir sans plus long-tems attendre :
Quel Maître ! il voudroit seul parler dans le logis.
Ce feroit un tyran, qui tout le jour assis,
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office ;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me feroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours,
Un grand parleur, Madame, est un monstre en
ménage,

Et ce n'est que pour nous qu'est fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis ?

NERINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir en même tems de votre létargie :
Agir, faire parler une commune amie ;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

SCÈNE

CLARICE.

Sous un air assez bon
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense sa sœur.

NERINE.

L'une & l'autre s'avance.

S C E N E I I.

CLARICE, DAPHNE', HORTENSE,
NERINE.

DAPHNE' à *Clarice*.

Q Uoi, vous vous mariez, & ne m'en dites
rien,

A moi votre voisine ! Oh, cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNE'.

A quoi bon le cacher ; soyez plus naturelle.

Vous sortez de veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNE'.

Votre mari futur.

A iij

Dès demain au plûtard vous épousez Léandre.

HORTENSE.

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.

Ce n'est plus un secret.

NERINE.

Il est bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-dessus plus sçavantes que moi.

Je sçai, pour m'obtenir, qu'il fait agir Ismene;

Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.

Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,

Et la seule raison m'y fera consentir.

Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,

Vous devez l'une & l'autre excuser mon silence;

J'ai même apprehendé qu'avec juste raison,

Daphné ne badinât d'une telle union;

Et pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,

Je vous prie instamment d'en parler à Cephise,

Pour la faire changer de résolution:

Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;

Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant, je dois vous avertir

Que Léandre chez moi va bien-tôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

N E R I N E.

Eh, vous n'avez que faire
De vous presser, sçachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission,
Mais il ne quitte pas si-tôt une maison.
Il dit toujours, je fors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suisse, il lui faut plus d'une
heure.

Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié ?
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié,
Il fut voir le matin Doris grande parleuse,
Puis Melite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaserait encor, si le discret Léandre
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre :
Croyant se mettre à table il vint (j'en ai bien ri)
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

D A P H N E'.

Le trait est singulier.

H O R T E N S E.

S'il ne trouvoit personne.

D A P H N E'.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.

Partons.

HORTENSE.

Ma sœur & moi, nous allons au Palais,
Où nous avons à faire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma Tante, & sçavoir au vrai ce qu'elle pense,
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNE'.

Quelqu'un monte, c'est lui; car j'entends parler
haut.

Sortons par ce côté; sauvons-nous au plutôt.

[*Elles sortent.*]

NERINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusques-là, qu'étant seul, il jase avec lui-même.

SCENE III.

LEANDRE, NERINE.

LEANDRE *parlant tout seul sans voir Nerine.*

N On, rien n'est plus piquant que de courir,
d'aller,

Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.

Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, & touûjours on apprend quelque
chose;

Et ne dît-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous satisfait; & comme le Marquis
Me disoit l'autre jour en allant chez Julie...

N E R I N E.

A qui parle, Monsieur?

L E A N D R E.

C'est toi, bonjour mamie.

Comment te portes-tu? fort bien, j'en suis ravi;
Ta Maîtresse de même; & moi, fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part; mais, morbleu, personne n'est chez elle,
Pas le moindre Laquais; j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.

Hier encor, hier, je courus comme un diable,
Secoüé, cahoté dans un Fiacre execrable.

Au Fauxbourg saint Marceau j'allai premierement;
Des Gobelins ensuite au Fauxbourg saint Laurent,
Du Fauxbourg saint Laurent, sans presque perdre
haleine.

Au Fauxbourg saint Antoine, & tout près de
Vincenne:

Du Fauxbourg saint Antoine au Fauxbourg saint
Denis;

Du Fauxbourg saint Denis dans le Marais , & puis
 En cinq heures de tems faisant toute la Ville ,
 Je revins au Palais , & du Palais dans l'Isle.
 De-là je vinstomber au Fauxbourg saint Germain;
 Du Fauxbourg saint Germain ...

NERINE *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai couru ce matin ,
 Et , de mon pié léger , jusqu'au bout de la ruë ;
 De la ruë au marché : puis je suis revenuë.
 Il m'a fallu laver , frotter , ranger , plier ;
 J'ai monté , descendu de la cave au grenier ,
 Du grenier à la cave , arpenté chaque étage.
 J'ai tourné , tracassé , fini plus d'un ouvrage ;
 Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouil-
 lon :

J'ai plus de trente fois fait toute la maison ,
 Pendant qu'un Cavalier , que Léandre on appelle ,
 A causé , babillé , jasé tant auprès d'elle ,
 Qu'elle en a la migraine , & que pour s'en guérir ,
 Tout à l'heure , Monsieur , elle vient de fortir.

LEANDRE.

Vous devenez , ma fille , un peu trop familiere ,
 Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
 Si je ne respectois la maison où je suis ,
 Parbleu , je sçaurois bien Profitez de l'avis ,
 Et parlant à des gens qui passent votre sphere ;

Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

N E R I N E.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai, pour l'apprendre à l'école chez vous.

L E A N D R E.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considere ;
Et tu devrois sçavoir qu'en la passe où je suis,
On doit me ménager, & qu'en un mot je puis
Faire de ma Maîtresse une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être, elle sera ma femme ;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur servi vingt-ans le Roi :
Que Clarice auroit tort de préférer Valere,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une maniere ;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant, & beaucoup de jeunesse ;
Ta Maîtresse a trente ans, & moins de gentillesse,
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle est sage, œconome, & ne babille pas.

N E R I N E.

La déclaration est tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle.

L E A N D R E.

Adieu. Je vais agir pour mon Gouvernement.

Oh ! Valere en fera la dupe sûrement :

Mais je le vois qui vient.

NERINE.

Avec lui je vous laisse.

[*Elle sort.*]

LEANDRE *à part.*

Il m'aborde à regret , & son aspect me blesse.

Il n'est , pour se haïr , que d'être un peu parent.

SCENE IV.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

AH ! Vous voilà , Monsieur : j'en suis charmé ,
vraiment.

C'est peu que de vouloir m'enlever ma Maîtresse ;
J'apprens que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le Gouvernement ,
Qui , par la mort d'Enrique , est demeuré vacant ,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage ,
Sans respecter mes droits , mes services , mon âge.
Mais , mon petit cousin , je vous trouve plaisant ,
D'oser , d'affecter d'être en tout mon concurrent ,
Vous vous taisez ?

V A L E R E.

J'attens le moment favorable ,
Et vous trouve , Monsieur , parleur fort agréable.
Vous avez tort , pourtant , de vous mettre en cour-
roux ,

Vous sçavez que je suis Officier comme vous.

L E A N D R E.

Officier comme moi ? Tu te moques : A d'autres !
Oses-tu comparer tes services aux nôtres ?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet ;
Quand j'étois Lieutenant , tu n'étois que Cadet.
J'ai vû trente Combats , vingt Sièges , six Batailles ;
J'ai brisé des remparts , j'ai forcé des murailles ;
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats ,
Et , Bourgeois , je me suis annobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma premiere Campagne ,
Je crois que nous faisions la Guerre en Allemagne.
Dans un Détachement... c'étoit en sept cens trois..
A cinq heures du soir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très-vive , & j'y fis des merveilles ,
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joiué depuis jusqu'à son Regiment ;
Autrefois Colonel , & Commis à present.
Connois-tu bien sa femme ? elle est encor piquante :
J'étois hier chez elle , où j'entretins Dorante.
As-tu vû la Maison qu'il a tout près de Caen ?

Elle est belle. Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots.

V A L E R E.

Mais, Monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne.
Quant au Gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

L E A N D R E.

Oh ! je t'arrête là.

Des Amis, des Patrons, j'en ai de toute espèce.
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous-main le Chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, & Damon le furet,
Qui se fourre par tout, à l'Etat très-utile,
Officier à la Cour, Espion à la Ville.
Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal ;
Du Sexe fort aimé. J'aurai par son canal
Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
Qui connoît le Ministre & peut tout sur son ame ;
Parente de Cloris : je ne dis pas son nom,
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle, ce matin, sans plus long-tems remettre,
L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

V A L E R E à part.

Parente de Cloris ! C'est Constance, ma foi.
Elle est fort mon amie, & fera tout pour moi.

Il m'a très-à-propos rappelé son idée ;
Il faut le prévenir.

LEANDRE.

La chose est décidée,
Et quand même la Cour, par un coup de bonheur,
De Quimper-corentin vous feroit Gouverneur ;
Je n'en ferois pas moins le mari de Clarice ,
Car sa Tante m'estime.

VALERE.

Elle vous rend justice.

Votre....

LEANDRE.

Votre ? Ecoutez , car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encore le plus.

LEANDRE.

Tu n'es qu'un envieux ;
N'ayant pas , comme moi , le don de la parole ,
Ton cœur en est jaloux , & cela te désole.
De ma complexion je parle peu pourtant ,
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent ,
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes causes , quoiqu'il soit d'une éloquence ex-
trême ;

Car il dit ce qu'il veut , il est Orateur né.
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré ;

B

Sa volubilité qui n'a point de pareille
Est un torrent qui part & ravage l'oreille;
Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-tems, ni plus vite que lui.

VALERE.

Oh ! sur lui vous auriez remporté la victoire ;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LEANDRE.

Envain tu penses rire , en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cede au talent de parler ;
Et sçache qu'en amour aussi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme necessaire.
Par là l'on persuade & l'on se fait aimer ,
On méprise ces gens qui , lents à s'exprimer ,
Hésitant sur un mot qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire aussi-bien qu'en amours,
Agir quand il le faut , vaut mieux que les discours;
Le trop parler , Monsieur , souvent nous est con-
traire.

LEANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi , j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans ,
Qu'entendant mes discours qui passaient ma por-
tée ,

Un jour, il m'en souvient , ma grand'mere en-
chantée ,

Me prit entre ses bras.

VALERE.

Quel est donc ce Laquais ?

SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA FLEUR.

LA FLEUR *bas à Leandre.*

Monsieur l'Abbé m'envoie , il vous attend.
LEANDRE.

J'y vais.

[*Continuant son discours.*]

Puis me tint ce propos.

VALERE *bas.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR *revenant sur ses pas.*

Monsieur, il va sortir , dépêchez.

LEANDRE.

Tout à l'heure.

[*La Fleur s'en va.*]

S C E N E V I.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

L A bonne femme donc, j'ai son discours present,

Ce qu'on retient alors reste profondément.

C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit... Si comme moi vous sçaviez la Physique,
Je vous mettrois au fait ; car j'ai beaucoup de goût
Pour un homme de Guerre, & sçais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec & le liquide,
Lès atômes...

VALERE *à part.*

Il va se perdre dans le vuide.

LEANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon esprit,

La matiere subtile, elle me réjouit.

C'est une belle chose encbre que l'Histoire :

Je la cite à propos, car j'ai de la memoire ;

Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lû :

La Bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,

Et celle de Pharsale où périt Alexandre ;

Et Darius le Grand , qui mit Thebes en cendre...
Dans la vivacité , je crois que je confonds.

VALERE.

Ma foi , vous excellez pour les digressions ,
Et j'admire votre art à changer de matieres
Par des transitions insensibles , legeres :
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit ,
Et vous citez l'Histoire en homme bien instruit.

LEANDRE.

Il me broüille toujours.

S C E N E V I I.

LEANDRE, VALERE, NERINE.

NERINE.

EXcusez , je vous prie ;
Mais il entre , Messieurs , nombreuse compagnie :
La Tante de Clarice arrive maintenant ,
Ismene l'accompagne : Hortense au même instant
Rentre , & sa sœur la suit ; Doris avec Melite
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite.

[*s'adressant à Leandre.*]

Vous les entretiendrez , elles ne font que six ;

B iiij

Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis;
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LEANDRE.

Volontiers, je saisis l'occasion propice;
Je vole vers la Tante & je cours l'embrasser,
Et lui donner la main. Je vous laisse y penser.
Adieu, Monsieur.

SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

QUe croire?

NERINE.

Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Cephise.
Monsieur, je vous protege, & cela vous suffit.

VALERE.

Et ta Maitresse?

NERINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le Gouvernement...

VALERE.

Va, mon affaire est bonne,

Et je fors de ce pas pour voir une personne,
 Dont notre Babillard m'a fait ressouvenir,
 Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir;
 Dans le tems que lui-même entretiendra ces
 Dames,

Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NERINE.

Rentrans, j'entens nos gens qui parlent en chorus.

SCENE IX.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
 HORTENSE, DAPHNE',
 DORIS, MELITE.

DORIS & MELITE *entrant les premieres.*

Nous nous rendons, Madame, & ne disputons plus.

HORTENSE *à Cephise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LEANDRE *se plaçant au milieu.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie:
 Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'écouter;

B iij

LE BABILLARD;

Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNE'.

Vous êtes aujourd'hui coëfée en mignature.

[*bas à Hortense.*]

Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en negligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CEPHISE *avec poids & lenteur.*

Elle vous sied.

LEANDRE.

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,

Et je vous avoûrai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arrière saison.

MELITE.

Elle est toujours au Bal, c'est là sa passion.

CEPHISE.

Mais à propos de Bal, on m'a fait une histoire.

LEANDRE.

Bon. Racontez-nous-la ; plus qu'on ne sçauroit
croire

J'ai l'esprit curieux.

CEPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sçais une.

LEANDRE.

Et moi deux.

CEPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNE.

Oh ! vous parlez si bien , que je suis toute oreille.

[à part.]

Son ton de voix m'endort , & déjà je sommeille.

LEANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE & DORIS.

Paix.

LEANDRE.

Paix.

CEPHISE *lentement.*

Conduite par l'Amour

Certaine Dame au Bal se rendit l'autre jour.

LEANDRE.

Au Bal de l'Opera?

CEPHISE.

Sans doute. Un Mousquetaire

L'attiroit en ces lieux.

LE BABILLARD ;
LEANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verds Messieurs.

CEPHISE.

La Dame en question
Je ne la nomme point , & cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LEANDRE.

C'est la jeune Marquise.

ISMENE *à part.*

Il va par son babil indisposer Cephise.

CEPHISE.

Un instant, attendez ; celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LEANDRE.

Oh ! j'y suis pour le coup.

MELITE.

Je sçais aussi l'affaire.

LEANDRE.

C'est Cloé.

CEPHISE.

Point du tout.

HORTENSE *à part.*

L'étrange caractère !

COMEDIE.
MELITE.

27

C'est Clorinde.

LEANDRE.

Ou Lucile.

CEPHISE.

Eh ! d'un esprit moins prompt...

LEANDRE.

Mais, sans vous interrompre.

CEPHISE.

Encore il m'interrompt !

LEANDRE.

Permettez-moi....

CEPHISE.

Je prens le parti de me taire.

Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

LEANDRE.

Moi, Madame, j'en suis incapable.

CEPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LEANDRE.

C'est bien dit.

La conversation doit être generale.

MELITE.

Le moyen, si Monsieur saisit toujours la balle.

LE BABILLARD.

LEANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Allez, laissez les dire, & poursuivez toujours.

DORIS.

Mesdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LEANDRE.

Le Titre, s'il vous plaît?

ISMENE.

Dit-on qu'elle soit belle?

MELITE.

Le Babillard, Monsieur.

LEANDRE.

Oh! je veux voir cela,

Et je ferai ce soir faux-bond à l'Opera.

CEPHISE.

Pour moi, je ne sçaurois souffrir les Comedies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les Tragedies.

LEANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet,

Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait.

A ce Théâtre-là pourtant je ne vais guère.

DAPHNE'.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumiere..

LEANDRE.

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sçai tout Pradon & Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joié dans les fureurs d'Oreste.

Tien, tien, voilà le coup.

MELITE.

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LEANDRE.

Oh! j'y ris, sur ma foi,

Du meilleur de mon ame, & sans sçavoir pourquoi.
Madame, avez-vous vû l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau
semblable?

Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant?

Polichinelle encor est fort divertissant.

Ma foi, vive Paris, c'est une grande Ville.

MELITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CEPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Ne vous relâchez pas.

LE BABILLARD,
LEANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CEPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS & MELITE.

Madame elle est...

LEANDRE.

Elle est mariée à Philinte.

CEPHISE.

Il tient bien sa parole.

MELITE.

Elle est veuve.

LEANDRE.

J'ai tort.

DORIS.

Aminte est mon amie.

MELITE.

Et je suis sa voisine.

LEANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MELITE.

Elle n'est plus ici.

LEANDRE.

Sans contestation.

DORIS à Cephise.

Vous l'a-t-on dit ?

LEANDRE.

Avec votre permission...

CEPHISE.

Eh ! laissez donc parler !

DORIS.

Elle se remarie....

DAPHNE' à *Leandre*.

Défendez-vous.

LEANDRE.

Un mot...

MELITE.

Elle est en Picardie...

LEANDRE.

Oh ! je suis son cousin...

DORIS.

Par le dernier courier...

LEANDRE.

Au troisième degré.

MELITE.

Jusqu'au mois de Janvier...

LEANDRE.

Je sors d'un sang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MELITE.

Je dois...

LE BABILLARD,
LEANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.
CEPHISE.

Mais...

MELITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...
LEANDRE.

Je le suis...

DORIS.

Elle épouse un Conseiller d'Amiens...
MELITE.

Je dois aller bien-tôt...

LEANDRE.

Du côté de ma Mere...

DORIS.

C'est un riche parti...

MELITE.

Je pars avec mon Frere...

CEPHISE.

Mesdames...

LEANDRE.

Il est sûr...

CEPHISE.

Mais, Monsieur...

DAPHNE' à *Leandre*.

Tenez bon.
LEANDRE.

LEANDRE, MELITE, DORIS.

Madame...

D A P H N E' à *Leandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

LEANDRE, MELITE, DORIS, CEPHISE,

& I S M E N E *parlent ensemble.*

L E A N D R E.

On me conteste en vain ce que je certifie,

On ne m'apprendra pas ma Généalogie.

Mieux qu'un autre, je croi, je dois en être instruit,

Puisque, cent & cent fois, mon pere me l'a dit.

M E L I T E.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,

Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,

Ne pouvant me parler, elle m'écrivit souvent;

Et je lui fais aussi réponse exactement.

D O R I S.

A vous dire le vrai la Province m'ennuye;

Car je hais les façons & la tracasserie,

Et si je n'espérois de bien-tôt revenir,

Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

C E P H I S E.

Il ne se vit jamais une chose semblable!

Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;

Et c'est un procédé, Monsieur, des plus choquans,

C

Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISME NE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire

Sur vos façons d'agir, sur votre caractère.

J'en suis scandalisée, & par votre caquet

Vous détruisez, Monsieur, tout ce que j'avois fait.

MELITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoissez Chrifante.

LEANDRE.

Quoique vous en disiez, Aminte est ma parente,

Mesdames; car Aminte est fille de Damon,

Gentilhomme servant, & petit-fils d'Orgon :

Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,

Célebre Partisan, & Frere de Dorante :

Lequel Dorante avoit en hymen clandestin

Epousé par amour Guillemette Patin :

Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaît,

Fille du second lit d'Angelique la Chaise :

Et laquelle Angelique...

[*Il touffe.*]

MELITE.

Oh ! laquelle, lequel ,

Je n'y puis plus tenir.

[*Elle sort.*]

SCENE X.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
DORIS, DAPHNE', HORTENSE.

LEANDRE *continuant son discours.*

D U côté paternel,
Si j'ai bonne memoire, étoit sœur d'Hypolite.
[*Il crache.*]

DORIS *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde Mais il vaut mieux que je
quitte.

SCENE XI.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
HORTENSE, DAPHNE'.

LEANDRE *poursuivant toujours.*

E T ladite Hypolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babilie ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babilie
Etoit mon trifayeul.

C'est un mal de famille.

Fuyons, sauve qui peut.

[*Elle s'en va.*]

S C E N E X I I.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
DAPHNE'.LEANDRE *reprenant son discours.*

J'Ai son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort. On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez, j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire :
Laquelle descendoit du Vicomte de Quer,
Bas Breton de naissance, & Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace...
[*Il éternuë.*]

ISMENE *bas.*

Que Monsieur est un sot. J'abandonne la place.

[*Elle sort en colere.*]

SCENE XIII.

LEANDRE, CEPHISE, DAPHNE.

LEANDRE *continuant toujours.*

FUt grand homme de guerre, & de Mestre de
Camp,

Donna dans le Commerce, & devint Trafiquant.

Or donc, pour revenir, pour être laconique,

Martin Braillard Babilie étoit oncle d'Enrique,

Major & Gouverneur de Quimpercorentin.

Je dois avoir sa place, & le dis à dessein.

Enrique donc, neveu de Martin...

[*Il se mouche.*]

CEPHISE.

Ah ! j'expire ;

J'étouffe, & je m'en vais.

[*Elle sort.*]

DAPHNE.

Moi, je crève de rire.

[*Elle suit Cephise.*]



S C E N E X I V.

LEANDRE *poursuivant seul.*

Herita de ses Biens ; car ce Martin Braillard
N'avoit , à son décès , laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne ; & pour toute famille ,
De son Epouse Alix n'avoit eu qu'une Fille
Trépassée , enterrée un an avant sa mort ;
Qui promettoit beaucoup , & qu'il chérissoit fort.

S C E N E X V.

LEANDRE, NERINE *qui vient en tapinois
& se met derriere lui pour l'écouter.*

LEANDRE *sans appercevoir Nerine.*

ENrique combattit & sur Mer & sur Terre ,
Et laissa les trois quarts de son corps à la
guerre ;
Car il perdit un oeil à Gand , le fait est sûr ,
La cuisse droite à Mons , le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin , & haïssoit les femmes ;

Je le dis à regret , excusez-moi , Mesdames ,
De vous fâcher en rien . . .

NERINE *derriere la chaise.*

Vous êtes bien poli.

LEANDRE.

Ah ! Nerine , c'est toi. Mais je suis seul ici !
Je m'en ferois douté. Peste soit des femelles ,
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles ;
Veulent parler , parler , & n'écouter jamais.
Ces bavardes , sur tout , bon Dieu que je les hais !
Le talent le plus rare & le plus nécessaire ,
Sur tout dans une femme , est celui de se taire.

NERINE.

Ah ! Monsieur , quel exploit ! Avoir ainsi défait ,
Scû vaincre , surpasser en babil , en caquet
Six femmes à la fois , & leur donner la fuite.
Quelles femmes encor ! la braillarde Melite ,
L'éternelle Cephise , & la rogue Doris ,
Causeuses par état , s'il en est dans Paris.
Après être forti vainqueur de cette affaire ,
Qui peut vous refuser le surnom de Commere ?

LEANDRE.

Voyez la médifance ! à peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots , de desserrer les dents.
Mais je fors.

LE BABILLARD,
NERINE.

Attendez, voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous
remettre.

LEANDRE.

Elle vient de l'Abbé, voyons ce qu'elle dit.

[Il lit tout haut.]

*Comme on ne sçauroit vous parler, Monsieur, je
prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échoüer dans
l'affaire en question pour avoir trop parlé, & n'avoir
pas assez agi ; & faute de vous être rendu chez moi,
quand je vous ai envoyé mon Laquais. Vous n'en sçau-
riez douter, puisque Valere vient d'obtenir le Gouver-
nement par l'entremise de la personne chez qui je devois
vous mener ce matin.*

L'Abbé BRIFFART.

NERINE.

J'approuve cette Lettre, & c'est fort bien écrit.

LEANDRE.

L'injustice est criante, & je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller par tout m'en plain-
dre ;

Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.



SCENE

SCÈNE DERNIERE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE,
CLARICE, NERINE.

CEPHISE *parlant à Valere.*

Vous sçaurez devant lui quels sont mes sentimens,

Et je vais m'expliquer sans tarder d'avantage.

LEANDRE.

Madame, en ce moment j'attens votre suffrage.

NERINE *à Cephise.*

De Quimpercoréentin Valere est Gouverneur.

CEPHISE *s'adressant à Valere.*

Je viens d'en être instruite, & fais choix de Monsieur.

LEANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître ?

CEPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,

Et je ne sçavois pas que vous étiez enfin

Arriere petit-fils du célèbre Martin.

VALERE.

Vous serez de ma nôce.

D

42 LE BAILLARD, COMEDIE.
CLARICE.

Ami, Maîtresse, affaire;
Vous perdez tout, Monsieur, pour n'avoir scû
vous taire.

NERINE.

Monsieur le Gouverneur, je vous baise les mains.

LEANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre, en revenant sur ses pas.

Messieurs, un mot avant que de sortir;
Je ferai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pû vous divertir,
Si mon babil a scû vous plaire;
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplaît, au contraire,
Retirez-vous sans dire mot.
N'imitiez pas mon caractère.

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J'I lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Le Babillard*, dont j'ai crû que l'impression seroit agréable au Public. Fait à Paris ce 16 Juillet 1725.

Signé, HOUDAR DE LA MOTTE.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petlts Ouvrages qui ont pour titre *les Estrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caractères, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pieces ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont untiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A

la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registree sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

A D M E T E E T

A L C E S T E,

T R A G E D I E

De Monsieur D E B O I S S Y.

Représentée par les Comédiens François le 25.
Janvier 1727.



A L A H A Y E,

Chez A D R I E N W A A S T H, à la Sphere.

M. DCC. XXXV.



ADMETE
ET ALCESTE,
TRAGÉDIE

A C T E U R S.

ADMETE, Roy de Tessalie.

ALCESTE, femme d'Admete.

POLIDECTE, grand Prêtre, frere d'Admete.

HERCULE.

CLE'ONE, confidente d'Alceste.

LICAS, confident d'Hercule.

ADRASTE, confident de Polidecte.

TIMOCRATE.

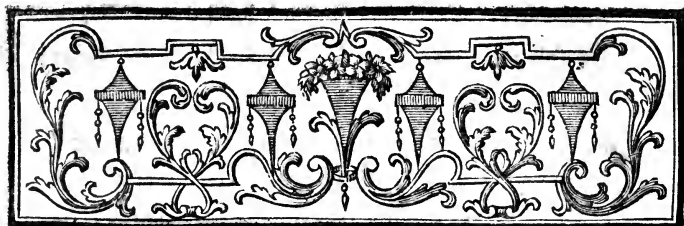
IRCAS, esclave.

IPHICRATE, autre esclave.

Chœur du peuple.

Suite.

*La Scene est dans la Ville d'Yolcos en Thessalie ;
dans le Palais d'Admete.*



ADMETE
ET ALCESTE;
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.



ON frere va périr. Voici le jour terrible

Qu'il doit être frappé d'une main invisible.

Les feux contagieux n'embrasent plus ce bord,
A ij

4 ADMETE ET ALCESTE,

Le salut de son peuple est l'Arrêt de sa mort :
Il doit seul expirer pour toute la Patrie.

Au Ciel impunément on n'offre point sa vie.

ADRASTE.

Seigneur, dès que la Parque aura fermé ses yeux ;
Reprenez tous vos droits, commandez en ces
lieux.

Ne perdez point de tems, que rien ne vous éton-
ne ;

Et du pied des Autels, osez monter au Trône.
Pour en chasser Alceste & vous y faire asseoir,
Je suis prêt à combattre , & m'en fais un devoir.

POLIDECTE.

'As-tu vû nos guerriers ? Et leur troupe fidelle
Est-elle disposée à seconder ton zele ?

Car c'est peu de Larisse , & que mes dons secrets
De tous ses Citoyens , me fassent des sujets :
C'est peu que Timocrate y conduise mes brigues,
Si le soldat ici , ne soutient mes intrigues.

Puis-je attendre

ADRASTE.

Oùi, Seigneur , nos soldats sont tous prêts,
Honteux de s'avilir dans une indigne paix ;
Chargés du vil emploi de cultiver la terre ;

T R A G E D I E. 3

Ils n'attendent qu'un Chef & respirent la guerre :
Du soin de les armer, Prince, honorez mon bras,
Et souffrez que pour vous, ils marchent sur mes
pas.

P O L I D E C T E.

Oùi, sois leur Chef, ami, sur toi je me repose.

A D R A S T E.

Après un tel suffrage, il n'est rien que je n'ose.
Avant la fin du jour vous serez élu Roi,
Et verrez tous nos Grecs fléchir sous votre loi;
A moins qu'à nos desseins le Ciel ne mette obstacle ;

Que pour sauver Admete il ne rende l'Oracle,
Et que, trompant nos vœux, cet Oracle aujourd'hui,

Ne détourne le trait qui doit tomber sur lui.

P O L I D E C T E.

Ah! chasse de ton ame un effroi ridicule.

Se peut-il qu'à ce point, un guerrier soit crédule ?
Graces à mon pouvoir, je ne crains rien des
Cieux,

Répond-moi des soldats, je te réponds des Dieux.
Si la Reine & le peuple attendent leur réponse;
Rassûre tes esprits, c'est moi qui la prononce.

A iij

6 A D M E T E E T A L C E S T E ,
A D R A S T E .

Mais ces Dieux ont d'Admete entendu les regrets :

Ils ont chassé la mort du sein de ses sujets ;
Une seconde fois ils peuvent faire grace ,
Prince , & ne point frapper le coup qui le menace.

P O L I D E C T E .

Le lien dont je veux m'attacher à ton sang ,
Ta prudence éprouvée , & ton zele constant
Veulent qu'à tes regards je dévoile un mystere ,
Que j'ai sçu renfermer au fond du sanctuaire.
Je puis t'ouvrir mon cœur. Ces lieux remplis
d'effroi

Ne sont tout occupés que du peril du Roi.

Tu te souviens qu'Alceste en cette même
Ville,

Où mon Pere regnoit , vint chercher un azile.
Trop sensible à son sort , faussement ébloüi ,
Tu sçais qu'il declara par un ordre inouï ,
Que celui de nous deux qu'elle voudroit élire ,
Et nommer son époux , posséderoit l'Empire.
La perfide trahit mon espoir orgueilleux ,
Elle fit choix d'Admette & couronna ses feux.
Ce qui redouble encor ma fureur vengeresse ,

Le sceptre m'échapa malgré le droit d'aînesse.
 Ce droit sacré, par moi fut en vain attesté ;
 Mon Pere par ce frein ne fut point arrêté.
 Ce titre ne servit qu'à combler ma misere.
 Le jour que sur le Trône il fit asseoir mon frere ;
 Ce jour, sans consulter mon cœur ambitieux ,
 Il consacra ma vie au culte de nos Dieux.
 Il craignoit le dépit que je faisois paroître ,
 Et proscriit de la Cour , je fus élu grand Prêtre.
 Ce n'étoit point assez ; à tout ce que j'aimois ,
 Son barbare pouvoir m'arracha pour jamais.
 Il bannit de ces lieux ta fille que j'adore ,
 Et pour qui j'entreprends un projet qu'on ignore.
 Peres dénaturés ! Parens pleins de rigueurs !
 Qui disposez de nous sans l'aveu de nos cœurs ,
 Votre main nous conduit au bord des précipices ,
 Et de tous nos forfaits vous êtes les complices.
 Je suis né pour l'éclat , non pour l'obscurité ,
 Et j'exerce à regret ma triste dignité.
 Je n'ai point oublié l'injure qu'on m'a faite.
 Méditant chaque jour ma vengeance secrete ,
 A l'ombre des Autels , au centre de la paix ,
 J'ai mis mes plus grands soins à bien choisir mes
 traits.

8 A D M E T E E T A L C E S T E ;

Pour Alceste toûjours ma haine s'est accruë,
 Sur mon malheureux frere elle s'est étenduë ;
 Et déguifant le piège où j'ai sçû l'engager,
 J'ai des Dieux que je fers appris à me venger.
 Eux-mêmes ont fourni des armes à ma rage,
 Et pour cacher mon bras , m'ont prêté lez
 nuage.

J'ai long-tems attendu, deux ans se sont passés ,
 Sans pouvoir fatisfaire à mes vœux offensés.
 La Theſſalie heureuſe & trop bien gouvernée ,
 Ne laiſſoit aucun jour à ma haine obſtinée.
 Admete pacifique, & borné dans ſes vœux ,
 Tendre envers ſes ſujets , & zélé pour les Dieux
 Portant même ſouvent juſques à la foibleſſe ,
 Son zele trop timide & ſa folle tendreſſe ,
 Se voïoit adoré d'un peuple qu'il aimoit.
 Contraint de dévorer l'ardeur qui m'enflâmoit ;
 Craignant à découvert de commettre le crime ,
 De hazarder le prix de l'orgueil qui m'anime ,
 Par des détours cachés , par des ſentiers ſecrets ,
 J'ai voulu parvenir à d'utiles forfaits.
 J'ai paru détaché d'une Cour que j'adore ,
 Et me ſuis renfermé dans des lieux que j'abhorre.
 De mon cœur en public cachant l'ambition ,

J'ai saisi pour frapper , l'heure & l'occasion.
La Fortune se livre à qui la sçait attendre.
Un feu contagieux & prompt à se répandre ,
Dans ces tristes climats vient d'apporter la mort :
Je lui devrai le Sceptre , & j'en rends grace au
fort.

Le Roi pour arrêter ses ravages funestes ,
Est venu conjurer les puissances celestes
D'entendre ses soupirs , d'épargner ses fujets ,
Et de lancer sur lui leurs redoutables traits.
Des Cieux heureusement la colere épuisée
S'est peu de jours après d'elle-même apaisée.
Et selon mes désirs , chacun a comme toi
Crû devoir son salut à l'amour de son Roi.

A D R A S T E.

Mais Seigneur , je l'ai crû sur la foi du Ciel-
même.

Adraсте a pour garant sa parole suprême ,
Et dans le Temple hier , aux peuples d'Yolcos ,
Sa redoutable voix fit entendre ces mots.

Peuple rends à ton Roi graces de la lumiere.

*Et toi Prince , demain , quand l'Astre qui t'éclaire ,
Aura fait la moitié de son rapide cours ,
Ma fureur te prendra pour victime dernière ,*

110 ADMETE ET ALCESTE,

Un invisible trait doit terminer tes jours.

POLIDECTE.

Ton esprit trop crédule , a dans son trouble
extrême ,

Pris la voix d'un mortel pour la voix des Dieux-
même.

Apprens qu'elle a parlé par un trait de mon art ,

Et que j'ai profité des bienfaits du hazard.

Le sort a le premier commencé le prodige ,

Et je dois l'achever.

ADRASTE.

Vous , Seigneur ?

POLIDECTE.

Moi , te dis-je.

Avant que le Soleil qui luit sur ces Etats ,

Ait amené l'instant marqué pour son trépas ,

Dans le Temple des Dieux , Admete doit se
rendre ,

Pour benir leur bonté du coup qu'il vient atten-
dre ,

Et leur renouveler son serment solennel.

Conduit par mes conseils, comme il doit à l'Au-
tel

Venir seul , dépouillé de la grandeur suprême ,

J'ai d'un venin subtil plus prompt que le fer
même ,

Empoisonné l'encens que sa main va brûler.

C'est l'invisible trait qui le doit immoler.

Avec l'odeur fatale , il va dans son Offrande ,

Respirer à longs traits la mort qu'il leur demande.

Sous mes coups par ce piege il tombera frappé ,

Et mon crime sera dans l'ombre enveloppé.

Je veux qu'il soit couvert d'un voile qu'on adore ,

Que du nom de prodige un Peuple entier l'honore ,

Et qu'une heureuse erreur fasse croire en tous
lieux ,

Que l'œuvre de ma main est l'ouvrage des Dieux.

A D R A S T E.

Mon cœur est partagé par cette confiance ,

Entre l'étonnement & la reconnoissance.

Des mêmes interêts à votre sort lié ,

Puis-je trop signaler pour vous mon amitié ?

Tout mon sang répandu ne sçauroit reconnoître

Les bontés qu'aujourd'hui vous me faites paroître.

P O L I D E C T E.

Amour , dépit , orgueil que je fers à la fois.

12 ADMETE ET ALCESTE;

Heureux si mon cœur peut vous contenter tous
trois ;

Si je puis me venger , rappeler ce que j'aime ,
Regner & comme moi l'orner du Diadème.

ADRASTE.

Ah , Seigneur

POLIDECTE.

Qu'à toi seul ce secret confié ,
Demeure entre nous deux , & soit comme ou-
blié.

S C E N E I I.

POLIDECTE, ADRASTE, TIMOCRATE.

POLIDECTE.

TImocrate est-ce toi ? Ciel ! Que viens-tu
m'apprendre ?

Ton retour en ces lieux a droit de me surprendre.

TIMOCRATE.

Du prix de tous vos soins le sort vous a privé ,
Et dans nos murs , Seigneur , Hercule est ar-
rivé.

Comme il a vû pour vous Larisse déclarée ,

La mort de votre frere étant presque assurée,
 Il a blâmé ce choix, & ses discours vainqueurs
 Du côté de la Reine ont tourné tous les cœurs.
 Bientôt dans Yolcos il doit venir lui même,
 Affermir sur son front le sacré Diadème.
 Le crime à son aspect s'épouvante & s'enfuit.
 La terreur l'environne, & la gloire le suit.

POLIDECTE.

Hercule est dans Larisse ? Ah, que viens-je d'entendre !

Timocrate, il suffit on pourroit nous surprendre.
 Sortez.

SCENE III.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

DEvant toi seul que je m'épanche,
 ami.

Il n'est de mes secrets informé qu'à demi.

Hercule arrive enfin, & ma fureur s'arrête.

Il enchaîne ma main à frapper toute prête.

Où ce revers, Seigneur, est d'autant plus affreux,

Que deux ans n'auront point sans doute éteint
ses feux.

Si vous privez le Roi de la clarté céleste,
Hercule, dans l'espoir de posséder Alceste ;
Contre tous vos desseins armera son amour,
Et lui-même viendra regner dans ce séjour.

Ce Guerrier sans Etats, sans Cour, sans Diadème,

Est Souverain par tout, & commande aux Rois
même.

Au seul bruit de son nom nos Peuples éperdus,
Recevront à genoux ses ordres absolus.

P O L I D E C T E.

C'est ce nom que je crains, non sa force indomptable,

Et de mes ennemis c'est le plus redoutable.

Je sens que je ne puis le combattre aujourd'hui,
Si le Ciel ne me sert de rempart contre lui.

L'Oracle qu'on attend, & qu'Alceste demande,
M'offre un nouveau moyen... il faut que je le
rende,

Il faut que dans le Temple elle perde le jour.

ADRASTE.

Et qui vous répondra de sa mort ?

POLIDECTE.

Son amour.

Sui moi. Pour achever de résoudre mon ame

Vien prêter tes conseils au dépit qui m'enflâme.

Je la vois qui paroît, je la veux éviter.

Ses plaintes, ses soupirs ne font que m'irriter.

SCÈNE IV.

ALCESTE, POLIDECTE, ADRASTE.

ALCESTE *arrêtant Polidecte.*

AH! sauvez mon époux, secourez votre frere.

A mes larmes, Seigneur, joignez votre priere :

Courez vous prosterner au pié de nos Autels,

Faites dans ce péril parler les immortels.

Que pour eux sans délai votre bouche prononce,

J'enverrai dans le Temple apprendre leur réponse.

16 ADMETE ET ALCESTE,
POLIDECTE.

Madame de ce soin reposez-vous sur nous,
J'y suis intéressé sans doute autant que vous.

(*Il sort avec Adraste.*)

S C E N E V.

ALCESTE *seule.*

T On Monarque bien-tôt va sortir de la vie:
Rempli l'air de tes cris , Peuple de Thessa-
lie ;

Joins tes soupirs aux miens , tu le dois aujourd'hui.

Si je pers un époux tu pers un pere en lui.
Mais un pere si tendre , un Roi si magnanime ;
Que pour toi de la Parque il devient la victime.
Tu descendois en foule au ténébreux séjour :
Il s'est offert aux Dieux pour te sauver le jour.
Ces Dieux l'ont exaucé dans toute sa priere.
Mon époux va périr , & tu vois la lumiere.
Toi , qui dois amener l'heure de son trépas ;
Soleil , arrête-toi , retourne sur tes pas ;
Crains d'éclairer la mort du plus grand Roi du
monde ,

Et

Et plonge ces Etats dans une nuit profonde.

SCÈNE VI.

ALCESTE, IRCAS.

IRCAS.

M Adame, votre époux couronnant ce grand
jour,

Veut parler à son Peuple, & combler son amour.

Il doit se rendre ici, paré du Diadème;

Mais avant de paroître, il vous mande vous-
même.

Ce Roi veut partager, mourant avec éclat,

Tous ses derniers instans entre vous & l'Etat.

ALCESTE.

Je ne puis soutenir cette image terrible.

A force de douleur je demeure insensible.

IRCAS.

Rappelez vos esprits.

ALCESTE.

Non, je veux, aujourd'hui,

Accompagner ses pas & mourir après lui.

18 ADMETE ET ALCESTE,
I R C A S.

Calmez le désespoir dont votre ame est saisie :
Vivez pour votre fils , vivez pour la Patrie.
Vous êtes à tous deux comptables de vos jours.

A L C E S T E.

Polideкте à mon fils prêtera son secours.
Il régira pour lui cet Empire paisible :
Le Trône avec l'Autel n'est pas incompatible.

I R C A S.

Si ce Prince exerçant le pouvoir souverain ,
De l'Estat une fois prend les rênes en main ,
Il pourra des Autels sentir la servitude ,
Se faire de regner une douce habitude ,
Et retenir un bien qui lui semblera dû ,
Et dont par votre choix il fut jadis exclu.

A L C E S T E.

Le Peuple d'un tel joug vengeroit l'esclavage.

I R C A S.

Ne vous reposez point sur un Peuple volage
Qui court avec fureur après la nouveauté ,
Et des grands changemens est toujours enchanté :
Insensible aux bienfaits qu'aussi-tôt il oublie ,
Et du Thessalien c'est sur tout le genie.

Dieux! J'ai recours à vous; décidez de mon
fort.

J'attens de votre Oracle ou la vie ou la mort.

Cours parler au grand Prêtre, & quoiqu'il nous
annonce,

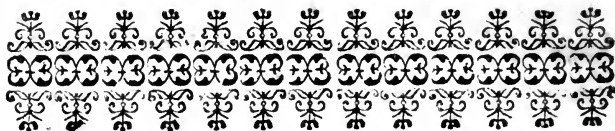
A ta Reine expirante apporte sa réponse.

Le danger est pressant, hâte-toi d'obéir.

Sois ardent à prier, & prompt à revenir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, CLEONE,
CHOEUR du Peuple.

ADMETE.

O ! Qu'il m'est doux de voir mon peuple
qui respire!

Qu'il m'est doux de le voir tel que je le désire ;
Trembler uniquement pour les jours de son Roi,
Jouir de la lumière, & la tenir de moi !

J'aime à voir de vos cœurs l'empressement fi-
dèle.

Mon sang est trop payé par ces marques de zèle.
Je goute avant ma mort, témoin de vos regrets,
Le prix le plus flatteur de mes heureux bien-
faits.

Mériter vos soupirs, vivre en votre mémoire ,
 Quel plus beau monument peut assurer ma
 gloire ?

Avant qu'aux immortels j'aie offert mon tré-
 pas,

Et me soumettre au coup d'un invisible bras ;
 Ecoutez, chers sujets, un Prince qui vous aime
 Comme ses propres fils , & bien plus que lui-
 même :

Il est juste qu'un Roi , mourant le Sceptre en
 main ,

Rende compte à son Peuple & règle son destin.
 Depuis près de deux ans que je suis sur le Thrô-
 ne,

J'ai toujours dépouillé l'orgueil qui l'environne ;
 Sensible à tous vos maux , prevenant vos be-
 soins ,

A régner sur vos cœurs j'ai consacré mes soins ;
 J'ai préféré la Paix aux horreurs de la Guerre ,
 Et jamais votre sang n'a rougi cette terre ,
 Ce sang, pour l'exposer , m'étoit trop précieux ;
 J'ai beaucoup mieux aimé vous rendre tous heu-
 reux ,

Renfermant mes desirs dans les bornes prescrites ,
 B iij

22 ADMETE ET ALCESTE ;

Que de cette contrée étendre les limites :

Ce qui doit encor plus me flatter aujourd'hui ,
J'ai vécu pour mon Peuple , & j'expire pour
lui.

Vous voyez devant vous votre Reine éperduë ,
Qui vous cache ses pleurs & détourne la vûë ;
Qui va perdre un époux aimé si tendrement ,
Et qui n'a pour support qu'un fils encore enfant ;
Vous êtes trop instruits combien elle m'est chere ,
Qu'elle eut toujours pour vous des entrailles
de mere ,

Et qu'enfin sa tendresse égale mon amour ;
Je vous la recommande & j'exige , en ce jour ,
Que pour prix de ma mort , & par reconnois-
sance ,

Vous lui juriez ici la même obéïssance
Que jusqu'à ce moment vous me rendez à moi ,
Et que , mes jours remplis , tout respecte sa loi :
Vous ne rougirez point d'être sous sa puissance ,
Aux charmes de son sexe elle joint la prudence ,
Elle vous est connuë ; & pour dire encor plus ,
Alceste d'un grand Roi possède les vertus.

ALCESTE.

Révoque , juste Ciel , ta Sentence inhumaine !

UN CHEF du Peuple.

Nous jurons tous , Seigneur , d'obéir à la Reine ;
 Puisse éprouver soudain un châtiment cruel ,
 Le premier qui rompra ce serment solennel !

ADMETE.

Et toi , qui de mon fils dois conduite l'enfance ,
 Veille pour conserver cette unique esperance ;
 Elève son esprit aux grandes actions ,
 Et sur l'humanité donne lui des leçons ;
 Dès qu'il pourra marcher au chemin de la gloire ,
 Du fils de Jupiter raconte lui l'histoire ;
 A bien combattre , à vaincre , elle doit l'ensei-
 gner ,

Et que de mon épouse il apprenne à régner.
 Parle lui de ma mort , qu'elle soit son modèle ;
 Que , pere de son Peuple , il imite mon zèle.
 Qu'il s'applique , sur tout , redoutant les plaisirs ,
 A vaincre la jeunesse , à dompter ses désirs ;
 Car ce n'est point assez pour lui , pour ses sem-
 blables ,

D'affronter , d'enchaîner des monstres formida-
 bles ;

Il faut d'autres vertus à qui doit être Roi ,
 Et pour bien gouverner être maître de soi.

24 ADMETE ET ALCESTE,

(*se tournant vers Alceste.*)

Madame en attendant que ce fils vous succède ,
Ou puisse vous prêter & son bras & son aide.
Occupez tout mon Thrône , augmentez-en
l'éclat ,

Et faites le bonheur de ce paisible Estat.

ALCESTE.

Je ne puis renfermer la douleur qui me tuë.
Je la voulois envain cacher à votre vûë.
Au nom de votre épouse , au nom de votre fils ,
Au nom de tout ce Peuple à vos ordres soûmis ,
Par les feux mutuels de l'amour le plus tendre ,
Et par les pleurs qu'ici vous me voyez répandre ;
Osez tout esperer de l'équité des Dieux.
Votre frere au plûtôt va prononcer pour eux.
J'entends au fond du cœur une voix qui me
crie ,

Que la Parque prolonge une si belle vie.
Et que le Ciel enfin favorable à nos vœux ,
Vous accorde des jours plus longs & plus heu-
reux ,

Dignes de vos vertus.

ADMETE.

Non , il faut que je meure.

Le Soleil à grand pas presse ma dernière heure ,
Recevant mes adieux en des instants si doux ,
Pour la dernière fois embrassez votre époux ,
Et soumettant votre ame....

ALCESTE.

Ah ! Si le Ciel sévère
Exécute sur vous son arrêt sanguinaire ,
Je ne survivrai point d'un moment à mon Roi.
La lumière sans vous est affreuse pour moi.
Dans le même tombeau je veux être enfermée ,
Et pour nous séparer vous m'avez trop aimée.

ADMETE.

Non , je vous le défends , & par tout le pouvoir....

ALCESTE.

Cher Admete , le puis-je ? Et dans mon désespoir....

ADMETE *en regardant son Peuple & la Reine.*
Je ne puis résister à leurs pleurs , à ses plaintes.
Ils portent à mon cœur de nouvelles atteintes.
Otons-nous de leurs yeux.

(*le Roi sort suivi de son Peuple.*)

S C E N E I I.

ALCESTE, CLE'ONE.

ALCESTE.

CHer Prince, Cher époux ,
Je veux par tout vous suivre , & mourir avec
vous.

Mais , hélas ! Malgré-moi, mes genoux me tra-
hissent ,

Cléone , soutien moi, mes esprits s'affoiblissent
Du poids de mes douleurs je me sens accablé

CLE'ONE.

Madame, en ce moment si j'osois vous parler....

ALCESTE.

Ne me console point. Alceste en ses allarmes ,
Ne veut plus se nourrir que de plaintes , de
larmes.

Mais Ircas à mes yeux ne se presente pas ,
Le temps presse, coure, vole audevant de ses
pas.

SCÈNE III.

ALCESTE *seule.*

L'Attente accroît l'horreur où mon ame est plongée.

Par la crainte & l'espoir je me sens partagée ;

Et si près de sçavoir l'Oracle prononcé ,

Mon cœur Je vois ircas. Son front embarrassé ,

Et ses yeux incertains sont d'un funeste augure.

Ah ! Le Ciel , de nos maux , a comblé la mesure.

SCÈNE IV.

ALCESTE , IRCAS.

ALCESTE.

Qu'ont répondu les Dieux ?

IRCAS.

Suspendez votre éfroi.

Leur réponse , Madame , est favorable au Roi.

ALCESTE.

Quoi ! le Ciel est sensible ? Il me rendroit Admete ?

28 ADMETE ET ALCESTE,

Satisfais au plutôt ma tendresse inquiète.

Parle, achève un récit qui flatte mes souhaits.

IR C A S.

Par votre ordre, Madame , en quittant ce Palais,
Je vole vers le Temple , où je vois tous nos Prê-
tres ,

Implorant , pour le Roi , les Dieux nos premiers
maîtres ,

Presenter de concert leur encens & leurs vœux ,
Et des vieillards plus loin qui prioient avec eux.

D'un pas respectueux perçant le Sanctuaire ,
J'approche de l'Autel , j'interromps leur prière.

Le grand Prêtre me voit , & lisant dans mes
yeux ,

Se prosterne , se tait , & consulte les Cieux :

Tandis qu'avec ardeur , à genoux , je les prie

De sauver votre Epoux aux dépens de ma vie.

Cependant d'un feu saint le Pontife est pressé

Il se leve , & voici ce qu'il a prononcé.

S'il se trouve un ami fidele ,

Qui né dans ces climats , & poussé d'un beau Zèle ;

Amourir sur l'Autel ose engager sa foi ;

Des Dieux la puissance immortelle

Va consoler Alceste , & délivrer le Roi.

ALCESTE.

Je respire , Grands Dieux ! Et sur votre parole ,
Déjà , pleine d'espoir , Alceste se console .

IRCAS.

Je voudrois être né dans la Grece aujourd'hui ,
Et sujet de mon Roi pour expirer pour lui.
Le privilege heureux de lui sauver la vie ,
Madame , à votre Peuple est tout ce que j'envie.

ALCESTE.

Mille se sont déjà sans doute présentés ?

IRCAS.

Ils l'auroient dû , Madame , après tant de bontés ,
Mais ils ont gardé tous un coupable silence ,
Et de ceux que j'ai vûs le plus ferme balance ;
Il craint de se résoudre , & ne mérite pas
Le bonheur de subir un si noble trépas.

ALCESTE.

Ai-je bien entendu ? Quelle reconnoissance ?
O Ciel ! De tant d'amour est-ce la récompense ?
Un Peuple si cruel , si plein de lâcheté ,
Qu'un Esclave surmonte en generosité ,
Au jour qu'il craint de perdre indigne de paroître
Avec la liberté méritoit-il de naître ?

30 ADMETE ET ALCESTE,
 I R C A S.

Reine , tel est souvent le destin des Etats.
Pour sujets un Roi juste a des Peuples ingrats ;
Et des Peuples zelés ont un Tyran pour maître.
Quant au Theffalien , vous devez le connoître.
Il n'est pas sans valeur , mais il manque de foi.
Son intérêt le touche , & non celui du Roi.
Mais Cléone revient. Dieux , quel trouble l'inspire !

 S C E N E V.

ALCESTE, IRCAS, CLEONE.

CLEONE.

U Ne terreur soudaine....

ALCESTE.

Ah ! Mon époux expire.

CLEONE.

Non, mais tout fuit sa vûë en ce moment fatal,
Et je ne sçai d'où naît cet éfroi general.
Surpris & consterné le Courtisan s'écoule ,
Et chaque instant , Madame , en éclaircit la foule.

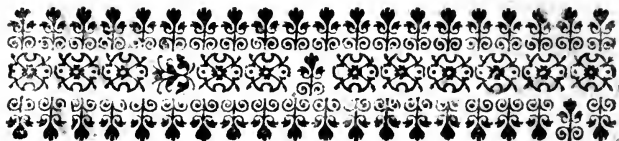
Les cœurs & les esprits sont changés en ce jour,
Et vos Esclaves seuls vont remplir votre Cour.
On lit dans tous les yeux , l'éfroy , l'incertitude ,
Et bien-tôt ce Palais n'est qu'une solitude.

ALCESTE.

Les lâches, les ingrats qui craignent de s'offrir,
Abandonnent leur Maître , & le laissent périr.
L'Oracle les éfraïe , & la mort les étonne.
Voilà, voilà quel est le faux éclat du Thrône.
Tant que du sort riant nous avons la faveur,
Nous sommes assiégés du Courtisan flatteur.
Mais , quand le destin change , & qu'il nous est
funeste ,
Notre Cour disparoît , le sceptre seul nous reste.
Laissez-moi ; ma douleur ne veut plus de té-
moins ;
Alceste désormais vous quitte de vos soins.

Fin du second acte.





A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

ADMETE, IPHICRATE.

A D M E T E.

A H ! j'ai beau parcourir ce Palais solitaire ,
Je ne vois devant moi qu'une troupe étran-
gere

D'esclaves éfrayés , errans de toutes parts.

Tout , jusqu'à mon épouse , évite mes regards.

Mon frere, en même tems, retarde mon Offrande.

Au lieu d'aller au Temple , il veut qu'ici j'at-
tende.

Le Soleil de son cours a rempli la moitié ,

Et vers moi de sa part aucun n'est envoyé.

L'heure de mon trépas par les Dieux annoncée ,

Cette heure que j'attens , est maintenant passée.

Toutes

Toutes fois je respire, & le trait suspendu...
 Ah, c'est le prompt effet de l'Oracle rendu,
 Il n'en faut point douter, un sujet se signale,
 Et defarme la main de la Parque fatale.
 Ircas va méclaircir bientôt par son retour.

IPHICRATE.

Tout semble conspirer à signaler ce jour,
 Seigneur, en ce moment le grand Hercule arrive.

Moi-même je l'ai vû descendre sur la rive.

ADMETE.

Le fils de Jupiter !

IPHICRATE.

Lui-même & ce Héros,
 Qu'un heureux sort conduit dans les murs d'Yolcos,

M'a bien plus étonné que le bruit de sa gloire.
 Ce n'est point un vainqueur enflé par la victoire,
 Qui d'un oeil dédaigneux regarde les mortels,
 Mais un Guerrier modeste, & digne des Autels,
 Par sa seule vertu, formidable à la terre :
 Tout montre en lui le fils du maître du tonnerre ;
 Et son aspect auguste annonce à tous les yeux
 Le protecteur des Rois & le rival des Dieux.

34 ADMETE ET ALCESTE,
 A D M E T E.

Son retour met le comble à mon bonheur su-
prême,
Et je vais de ce pas le recevoir moi-même.

S C E N E I I.

ADMETE IRCAS, IPHICRATE.

A D M E T E.

JE te revois Ircas. Que j'apprenne de toi,
Quel fidèle sujet vient de s'offrir pour moi ?
Je brûle Tu pâlis & tu baisses la vûë.
Moi-même en te voïant je sens mon ame émûë.
Parle, éclairci mon doute, & sans plus differer
Nomme moi

I R C A S.

Seigneur, c'est Puis-je le préférer ?

A D M E T E.

Ta lenteur met le comble à mon trouble funeste.
Acheve, je le veux

I R C A S.

C'est votre Epouse.

Prompt à vous obéir, j'abandonnois ces lieux,
Quand Cléone m'arrête, & les larmes aux yeux,
M'informe que la Reine Elle vient elle même.

S C E N E I I I.

ADMETE, ALCESTE.

ADMETE.
A H, Madame!

ALCESTE.

Ah! Seigneur, que ma joie est extrême!
Et quel ravissement succede à mon éroi
De voir hors de péril mon Epoux & mon Roi.
De mes justes transports je ne suis point maîtresse.

ADMETE.

Votre funeste joie augmente ma tristesse,
Et me rend plus affreux, le jour dont je jouïs:
Je sçai que votre sang, en doit être le prix.

ALCESTE.

Ce discours me surprend.

36 ADMETE ET ALCESTE,
 ADMETE.

Il n'est plus tems de feindre
Ce que de votre amour j'avois trop lieu de crain-
dre.

Vous vous êtes offerte, & Cléone a tout dit.
Par la bouche d'Ircas je viens d'en être instruit.

 ALCESTE.

Cléone a révélé ce qu'elle auroit dû taire.
Seigneur, vous lui devez l'aveu que je vais faire.
Voïant que vos sujets aussi lâches qu'ingrats
Restoient dans le silence, & craignoient le tré-
pas;

Pour vos jours en péril votre Epouse tremblante,
Court au premier Autel que ce lieu lui presente,
Et pour vous à la mort vient de se dévouër.
Heureuse que le Ciel ait daigné m'avoüer,
Et qu'il ait révoqué l'arrêt de sa colére
Sur la foi du serment qu'Alceste vient de faire.
Je ne pouvois le croire, & dans mes tendres
soins

J'ai voulu que mes yeux en fussent les témoins.
Vous vivez, il suffit me voilà consolée:
Il ne me reste plus qu'à me voir immolée;
D'Alceste, de son nom souvenez-vous toujourns,

Qu'il vive en votre cœur, qu'il règne en vos discours.

Adieu, Prince.

A D M E T E.

Arrêtez, quel esprit vous anime ?

Faut-il que de mon sort vous soyiez la victime ?

En générosité vous m'auriez donc vaincu ?

Non, non votre courage offense ma vertu.

Je ne permettrai point que dans cette journée,

De festons odieux vous soyiez couronnée ;

Ni pour sauver mes jours, que sous un fer cruel

Votre sang généreux coule sur un Autel.

Que ton premier Arrêt ! Juste Ciel, s'accomplisse,

Frappe, la mort d'Alceste est mon plus grand supplice.

A L C E S T E.

Seigneur...

A D M E T E.

Obéissez, rendez vous à mes vœux.

A L C E S T E.

Je ne suis plus à vous, Prince, je suis aux Dieux.

Ils tiennent leur parole, & je tiendrai la mienne.

A D M E T E.

Non, vous ne mourrez point, la résistance est vaine.

38 ADMETE ET ALCESTE;

ALCESTE.

J'en ai fait la promesse.

ADMETE.

Et j'en fais le serment.

ALCESTE.

Ah ! Mon devoir le veut.

ADMETE.

Le mien vous le défend.

ALCESTE.

Ma mort fera ma gloire.

ADMETE.

Elle feroit ma honte.

Il n'est point de péril que plutôt je n'affronte.

Et si vous ne quittez ce dessein odieux ,

Je ferai la victime & le Prêtre à vos yeux.

ALCESTE.

Où s'emporte , Seigneur , votre douleur extrême !

ADMETE.

Hercule va paroître. Ah ! Le voici lui-même.

Il sçaura malgré vous , vous ravir à la mort.



SCÈNE IV.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE,

Suite.

HERCULE.

PRince, je vous revois, & dans mon doux transport

Mais quoi, vous soupirez, & vous versez des larmes !

ADMETE.

Pardonnez cet accueil à mes justes allarmes.

Mon Epouse pour moi s'est offerte au trépas,

On la doit immoler. J'implore votre bras.

Ne souffrez point, Seigneur, qu'elle me soit ravie.

Mes jours qu'elle a sauvés dépendent de sa vie.

Combattez la rigueur d'un Oracle odieux ;

Hercule peut lui seul lutter contre les Dieux.

HERCULE.

Quel discours, juste Ciel ! Et quel abord funeste !

Le sang qu'on doit verser est donc le sang d'Alceste ?

Ciij

40 ADMETE ET ALCESTE,

Se peut-il que le Ciel proscrive tant d'appas.
Mais non , pour la sauver il guide ici mes pas.
Je défendrai sa vie , il y va de ma gloire.
Son trépas à jamais flétriroit ma mémoire.
Il ne sera point dit , Seigneur , qu'en votre Cour:
Le sang de votre Epouse ait marqué mon retour.

ALCESTE.

N'allez pas sur le Roi par votre résistance
Attirer de nouveau la celeste vengeance ;
Redoutez-la vous même , & respectez ses jours.

HERCULE.

En vous laissant périr j'en trancherois le cours.
Si vous mouriez pour lui , pourroit-il vous sur-
vivre ?

Son amour lui feroit un devoir de vous suivre.
Je dois parer le trait qui nous menace tous ;
Je suis inébranlable , & je l'apprens de vous.
Pardonnez-moi , grands Dieux ! en un jour si su-
neste,

Si je ne puis souscrire au supplice d'Alceste.
Mais je ne sçaurois voir , sans opposer mon bras ,
L'innocence éprouver un barbare trépas.
Et si je le souffrois , je me croirois coupable ,
Et de ma lâche crainte à vous même comp-
table.

Pour prix de mes travaux accordez - moi ses
jours.

Que l'on n'ait pas envain imploré mon secours.
C'est l'unique faveur qu'Hercule vous demande ,
Il n'envifage point une gloire plus grande ;
Et fauver la vertu, m'est un bien auffi doux
Que l'honneur immortel d'être affis parmi vous.

A D M E T E.

Puiffe dans ce moment votre augufte priere ,
Pénétrer jufqu'aux Cieux , & fléchir leur colere!

H E R C U L E.

L'Olimpe cependant en cette extrêmité
Une feconde fois doit être confulté.
Mais ce foin par malheur regarde Polidefte,
Il préfide aux Autels , & fa voix m'est fufpecte.

A D M E T E.

Vous redoutez mon frere ?

H E R C U L E.

Oui , je crains entre nous ,
Que s'il forme des vœux , ils ne foient contre
vous.

Ce n'est pas fans raifon que mon cœur le foup-
çonne.

Lariffe d'où je viens le plaçoit fur le Trône.

42 A D M E T E E T A L C E S T E ,

A D M E T E .

Le plaçoit sur le Trône !

A L C E S T E .

Ah ! Quel affreux projet !

H E R C U L E .

Je ne puis en ce jour le convaincre en effet.

Mais ce coup part , Seigneur , d'une brigue enne-
mie

Et je suis sûr qu'il trempe en cette perfidie.

Je sçaurai de si près l'observer aujourd'hui ...

Il vient. Daignés tous deux me laisser avec lui.

A D M E T E .

Pour dévoiler le crime & sauver l'innocence ;
Je vous arme , Seigneur , de toute ma puissance.

S C E N E V .

H E R C U L E , P O L I D E C T E , A D R A S T E ,
L I C A S .

P O L I D E C T E .

C O m m e frere du Roi , Polidecte à vos yeux...

H E R C U L E .

Arrêtez , parlez-moi , comme organe des Dieux ;

Comme frere du Roi vous pourriez faire naître
Des soupçons qui seroient trop bien fondés peut-
être.

POLIDECTE.

Moi !

HERCULE.

Larisse aujourd'hui vous avoit élu Roi,
Et ce choix , au soupçon , me porte malgré moi.

POLIDECTE.

Qu'osez-vous m'avoüer ? Ma vertu s'en offense.

HERCULE.

A vous croire, Seigneur, souffrez que je balance.
Le tems dévoilera l'obscurité ,
Et d'un soin plus pressant mon cœur est agité.
La Reine voit la mort qui pour elle s'apprête,
Et je ne dois songer qu'à garantir sa tête.
Puisqu'Admete jouit de la clarté des Cieux ,
Je crois que votre Oracie est inspiré par eux ;
Polidecte les sert , mais si je le soupçonne ,
C'est d'être ambitieux , & d'aspirer au Thrône ,
Non d'oser abuser du pouvoir des Autels
Jusqu'à faire à son gré parler les immortels.
Au sang dont vous sortez je ferois trop d'injure ;
Et votre ame est sans doute exempte d'impof-
ture.

44 A D M E T E E T A L C E S T E ,
Prince , je ſçai d'ailleurs la force de vos droits ;
Et qu'il n'eſt point permis d'emprunter d'autre
voix.

Rempliffez les devoirs de votre miniſtere.
Le défenſeur des loix ne veut point ſ'y ſouf-
traire ;
Mais du ſentier preſcrit ne vous écartez pas ,
Et que le zèle ſeul dirige tous vos pas.
Pour y porter nos vœux retournez dans le Tem-
ple ,
D'une douleur ſincere allez donner l'exemple.
Preſſez , n'oubliez rien pour faire rendre aux
Dieux
Un Oracle plus juſte & qui ſoit digne d'eux.
Aux jours de votre Reine Hercule s'intereſſe ;
Il dévoile les cœurs ; penſez-y : je vous laiſſe.

S C E N E V I .

P O L I D E C T E , A D R A S T E .

P O L I D E C T E .

JE n'ai pas crû ſi-tôt qu'il dût être en ces lieux.
Mais qu'ai-je à redouter , quand j'ai pour moi
les Cieux ?

Je vois selon mes vœux réussir mon audace ;
Et ce coup de mon art répare ma disgrâce.
L'Oracle a son effet , mon piège a réussi ;
Je tiens en mon pouvoir ce que j'ai tant haï.
Il ne peut éviter la mort qui l'environne ,
Et je vais me venger pour arriver au Thrône.
J'ai changé de victime ainsi que de projet ,
Mais pour mieux assurer le prix de mon forfait.

A D R A S T E.

Mais, Seigneur , (excusez le zèle qui m'entraîne.)
Pourquoi dans ce péril ne pas nommer la Reine ?

Et pourquoi hasarder . . . ?

P O L I D E C T E.

Pour bannir tout soupçon ;
Et d'une sombre nuit voiler ma trahison.
Les attentats grossiers , les crimes ordinaires
Ne sont que les exploits des assassins vulgaires.
S'ils ne sont déguisés , j'abhorre les forfaits.
Je veux qu'ils soient cachés sous des voiles épais.
L'objet n'excuse point sans l'art de les conduire ,
Et de couvrir l'horreur que leur noirceur inspire.
Il faut , ami , qu'un crime ait l'éclat des vertus ,
Ou qu'à jamais ses traits demeurent inconnus.

46 ADMETE ET ALCESTE,
 ADRASTE.

Mais un fujet pouvoit braver la mort severe.

POLIDECTE.

Ah, connoi mieux du Grec quel est le caractère.
Au milieu des combats & le fer à la main
Il affronte en aveugle un trépas incertain :
Mais voïant la mort sûre , il manque de courage ;
Son appareil l'étonne , il tremble à cette image :
L'extrême amour lui seul , quand il en est épris ,
A vaincre cette horreur peut porter ses esprits.
Il n'est crainte, péril qu'un tel amour n'efface.
Au sexe né timide il donne de l'audace :
Quand la religion excitant sa ferveur
Dans son ame sur-tout se mêle à cette ardeur ;
Il brave tout alors dans sa pieuse yvresse ,
Et l'on le voit courir au trépas par foiblesse.
De l'étude des cœurs mon esprit occupé
En fit toujours sa règle , & ne s'est point trompé
Admete aime la Reine , & la Reine l'adore.
J'ai prévû dans ce jour ce que tout autre ignore ,
Que si quelqu'un pour lui se livroit à la mort ,
Elle seule oseroit tenter un tel effort.
Il est vrai qu'un esclave a fait trembler mon ame.
J'ai lû dans ses regards le zèle qui l'enflâme.

Il brûloit de s'offrir , j'ai connu le danger ,
Et j'ai du sacrifice exclu tout étranger.
Le Roi croit qu'elle meurt pour lui, pour la patrie,
Et c'est à ma fureur que je la sacrifie.
Pour hâter ma vengeance abandonnons ce lieu,
Et soïons à la fois le Ministre & le Dieu.
Mais non , jusques au bout je veux remplir ma
haine.

Hercule prend en main l'interêt de la Reine ;
Son ame brûle encor de sa premiere ardeur ,
Et la simple amitié montre moins de chaleur.
Il prétend l'arracher au trépas que j'ordonne :
Je sçaurai l'en punir ; & quoiqu'il me soupçonne ,
Je lui prépare un coup qui le doit accabler ,
Et j'aurai trouvé l'art de le faire trembler.
Orgueilleux de sa force , enyvré de sa gloire ,
En vain à l'Univers il ose faire croire
Que du Dieu du Tonnerre il a reçu le jour ,
Et qu'il doit être admis au céleste séjour.
Il peut par ce discours séduire le vulgaire ,
Mais Hercule à mes yeux est un homme ordi-
naire ,
Dépendant du destin & sujet à ses coups ,
Soûmis à la nature & mortel comme nous.

48 ADMETE ET ALCESTE,

Il a cent fois des Cieux éprouvé la colere,
Et si, comme on le dit, Jupiter est son pere,
Il recevra son ordre avec soumission,
Quand je lui parlerai de sa part, en son nom.
S'il est né d'un mortel, affectant plus de crainte,
Le fourbe obéïra pour mieux voiler sa feinte.

A D R A S T E.

S'il résiste ?

P O L I D E C T E.

Ah ! Mon cœur le souhaite aujourd'hui,
Je mettrai tout le Peuple & le Ciel contre lui ;
Son amour servira de prétexte à ma haine ;
Je le rendrai suspect à mon frere , à la Reine.
Des vengeances du Ciel le déclarant auteur,
Je veux que tous nos Grecs accusent son ardeur ,
Et que ce demi-Dieu, quelque ardeur qui l'ani-
me,

Succombe sous le nombre & meure ma victime.
Malgré tous ses efforts, Alceste, tu mourras,
Et toi, crédule époux, tu vas suivre ses pas.
Je sçaurai t'affranchir d'une trop longue vie,
Et t'aider à rejoindre une ombre si chérie :
Un esclave gagné, secondant mon dessein,
Doit plonger cette nuit ton épée en ton sein.

Ton

Ton trouble , ta douleur , les ombres , la surprise.

Tout doit cacher le bras , & servir l'entreprise.

La conjoncture enfin qu'appuieront mes regrets ,

Fera croire demain & dire à t'es sujets

Que dans ton désespoir tu res percé toi-même ,

Et qu'Admete n'a pû survivre à ce qu'il aime.

Ainsi ma main frappant tous ces coups à la fois ,

Au lieu d'une victime en immolera trois ;

Et d'un crime ignoré ma politique prompte ,

Cüeillera tout le fruit , sans en avoir la honte.

ADRASTE.

Songez....

POLIDECTE.

Rien désormais ne peut m'intimider.

Dans l'état où je suis , je dois tout hasarder.

Pardonne , cher objet de l'amour qui m'anime ,

Mais on ne m'a laissé que le chemin du crime.

Je ne puis t'élever que par un coup affreux ,

Et te pers pour jamais , si je suis vertueux.

ADRASTE.

Prévenez donc Hercule , & que sa résistance....

POLIDECTE.

Ecoute , à ses efforts opposons la prudence.

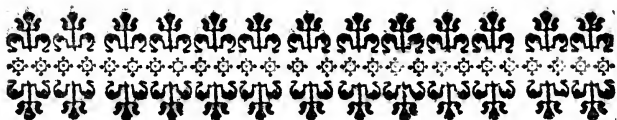
D

50 ADMETE ET ALCESTE,
Tandis que de ces lieux je fors plein de fureur ,
Pour revenir bien-tôt y porter la terreur ,
Assemble nos amis , fais leur prendre les armes ;
Peins-leur pour les Autels mon zèle & mes allar-
mes.

Sous le voile sacré de la Religion ,
Va semer l'épouvante & la rebellion ;
Et fais , si l'on se porte à quelque violence ,
Qu'un Peuple tout entier s'arme pour ma défense.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LICAS.

HERCULE.

AH ! de mon cœur , ami , j'ai sçû mal triompher ;

Ma tendresse renaît , je n'ai pû l'étouffer.

Mon feu s'étoit caché sous le nom de l'estime ;

Je le croïois éteint , le péril le ranime.

D'une simple pitié je ne suis point ému :

Je tremble , je frémis en amant éperdu.

Hercule défend moins dans l'ardeur qui le presse ,

L'épouse d'un ami que sa propre maîtresse.

Nul monstre jusqu'ici ne m'a sçû résister ,

Et l'amour est le seul que je n'ai pû dompter.

Je rougis de moi-même & du trait qui me blesse ;

52 A D M E T E E T A L C E S T E ,

Je voudrois me cacher ma honteuse foiblesse.
Depuis mon arrivée agité, furieux ,
C'est peu que je poursuiue un Pontife odieux ;
Ma flâme sacrilege , attaque les Dieux même ,
Elle ose soupçonner leur justice suprême ;
Elle allume en mon sein mille projets cruels ,
Immole leur Ministre & brise leurs Autels.
Elle seule combat , balançant la victoire ,
Ma vertu , ma raison , mon devoir & ma gloire.

L I C A S .

Je reconnois Hercule à ces nobles transports ,
Et tout est grand en lui jusques à ses remors.
Il juge son amour avec un oeil sévère ,
Et s'accuse d'un feu qui n'est qu'involontaire.

H E R C U L E .

Loin de m'empoisonner par tes discours flat-
teurs ,
Peins-moi plutôt ce feu des plus noires couleurs.
Je ne suis point de ceux dont le front téméraire
S'applaudit de montrer une flâme adulate ,
Qui mettent lâchement leur bonheur souverain ,
A séduire un objet dont un autre a la main ;
Et prompts à publier leur indigne victoire ,
Du deshonneur d'autrui s'osent faire une gloire.

D'un triomphe si bas mon cœur n'est point flatté,

Et le crime jamais ne fit ma vanité.

L I C A S.

Mais quoi, laisserez-vous immoler l'innocence ?

H E R C U L E.

Non , mon devoir m'oblige à prendre sa défense,

Et je dois protéger deux époux malheureux ,
Qui s'aiment tendrement , & rassemblent en eux

Tout ce que la vertu peut avoir d'estimable.

Dans Alceste je vois une épouse adorable ,

Dont l'amour , le courage égalent les attraits :

Dans Admete un grand Roi , pere de ses Sujets.

De quelque part ici que mon oeil se promene ,

Tout condamne l'Oracle , & parle pour la Reine.

L I C A S.

Si quelqu'un doit calmer le céleste courroux ,

Fils du maître des Dieux , qui le peut mieux que vous ?

Vous qui devant , Seigneur , dans le Ciel prendre place ,

Entre ces Dieux & vous voyez si peu d'espace ?

54 ADMETE ET ALCESTE ,
 HERCULE.

Vien , fui moi dans le Temple où je vais les prier ,
Je connois Polidecte & dois m'en défier.

S C E N E I I.

HERCULE, ADMETE, LICAS.

HERCULE.

Où courez vous , Seigneur , plein d'un trouble funeste ?

ADMETE.

Expirer sur l'Autel , & prévenir Alceste.
Je viens de la quitter , percé de ses douleurs.
Cessez , m'a-t'-elle dit , me baignant de ses pleurs ,
Cessez de disputer à ma tendresse extrême ,
La gloire de sauver le jour à ce que j'aime ,
Et ne me forcez pas par de plus longs délais
A répandre mon sang moi-même en ce Palais.
Je ne puis plus tenir contre de telles armes.
Il faut par mon trépas terminer tant d'allarmes ;
Et sans laisser le Ciel par d'inutiles vœux ,
Je cours....

H E R C U L E.

Prince, arrêtez , ne quittez point ces lieux.
Que par votre vertu votre ame rassurée ,
Calme le defespoir où je la vois livrée.
Attendant que par moi le Ciel soit consulté,
Et que j'aie aux Autels percé la verité ;
Souvenez - vous qu'en tout les Dieux justes &
sages ,
N'ont fait les grands revers que pour les grands
courage.
Notre vertu languit dans la prosperité ,
Et ne brille jamais que par l'adversité.
Les traverses toujours nous font ce que nous
sommes ,
Et fans elles , Seigneur , il n'est plus de grands
hommes.
Et ma force en un mot , puisqu'il faut me citer ,
C'est , grace à leur secours, qu'elle vient d'éclater.
Sans les ordres cruels du tyran Euristhée ,
Sans l'effort redoublé de Junon irritée ,
Je n'aurois point livré tant de combats divers ,
Et serois inconnu peut-être à l'Univers.
Mais vous-même , Seigneur , en des tems si fu-
nestes ,

56 ADMETE ET ALCESTE,

Sans les traits rigoureux des vengeances célestes,
Pour vos Peuples mourans vous seriez-vous offert ?

Et d'un honneur nouveau vous seriez-vous couvert ?

ADMETE.

Seigneur , quelle vertu seroit inébranlable ;
Et pourroit résister au revers qui m'accable ?
Mon épouse pour moi veut courir au trépas ,
Et moi , je le verrai , sans prévenir ses pas ?
Non , vous allez au Temple , & je prétens vous
suivre ,
Fléchir les Dieux pour elle , ou bien cesser de
vivre.

HERCULE.

'Ah ! Prince , autant que vous je me sens attendre ,
Et moi-même je veux la sauver ou périr.
Je fors sans plus attendre , & d'une voix pressante

ADMETE.

Mon frere nous prévient & son front m'épouvante.

S C E N E I I I.

HERCULE, ADMETE, POLIDECTE,
Suite, LICAS.

HERCULE.

Que vient nous annoncer ce regard plein
d'éfroi ?

Qui vous ramene ici ? Parlez, répondez moi.

POLIDECTE.

Que ne puis-je garder un éternel silence ?

Tout les Dieux ont fermé l'oreille à la clémence.

De vous le déclarer ils m'ont prescrit la Loi.

Prince , pour prix du jour qu'ils accordent au
Roi ,

Ils veulent qu'en leur Temple on sacrifie Al-
ceste.

Tout autre sang déplaît à la fureur céleste.

Admete , s'il s'offroit , se verroit refusé :

Tel est l'ordre du Ciel.

ADMETE.

A-t-il tout épuisé ?

58 ADMETE ET ALCESTE,
 POLIDECTE.

Rien n'a pu le calmer, encens, larmes, prière.

ADMETE.

Si j'étois criminel seroit-il plus sévère ?

(à *Hercule.*)

Seigneur, je vous implore une seconde fois,
Qu'Hercule soit l'arbitre & des Dieux & des
Rois.

Pour ne plus la quitter je vole vers la Reine,
Et j'attens qu'aux Autels vous désarmiez leur
haine.

Satisfaits de ma mort qu'ils se laissent fléchir,
Où je jure par eux de leur désobeir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

POLIDECTE, Suite, HERCULE.

POLIDECTE.

JE frémis du serment qu'Admete vient de
faire.

Malheureux ! Il ne fait qu'enflâmer leur colère,
Il a recours à vous ; mais vos efforts sont vains.

Que peut contre les Dieux la force des humains ?

HERCULE.

Autant que leur rigueur votre retour m'étonne,

Avez vous oublié qu'Hercule vous soupçonne ?

Songez-vous que le Ciel , quand il est irrité ,

Avec mesure & poids doit être consulté.

Soyez prompt , quand il faut annoncer sa clémence ;

Mais lent quand vous devez confirmer sa vengeance.

Je ne sçai quel motif vous régle & vous conduit ,

Mais mon soupçon sur vous s'accroît & s'affermir.

POLIDECTE.

L'interêt des Autels est le seul qui m'attire ,

Et j'obéis au Ciel qui me presse & m'inspire.

Vous ne devez , Seigneur , vous en prendre qu'à lui.

Mais que dis-je ? Plûtôt se montrant notre apui.

Le fils de Jupiter devrait donner l'exemple ,

Et respecter en nous la majesté du Temple ,

Les Dieux que nous servons , & dont il est sorti ,

HERCULE.

Je connois mon devoir sans en être averti.

60 ADMETE ET ALCESTE;

Et loin de m'éfrayer de vos regards sinistres,
Je sçai d'avec les Dieux distinguer leurs Minis-
tres.

J'adore les premiers sans rien examiner.

Quant aux autres, j'attens pour me déterminer.
S'ils font voir les vertus de leurs maîtres suprê-
mes,

S'ils en ont la clémence, ils sont des Dieux eux-
mêmes.

Osent-ils s'écarter de cet étroit chemin ?

Ils semblent dépouillés de ce titre divin.

Un Prêtre en les servant, alors les deshonne.

Il vante leur pouvoir, sa bouche les implore,

Mais son cœur la dément, & par ses actions,

Plus qu'aux Dieux qu'il invoque immole aux
passions.

Votre ame ambitieuse, usurpe leur puissance,

Partage leur encens, fait taire leur clémence ;

Et vous osez vous rendre, abusant de vos droits,

Les Idoles du Peuple, & les Tyrans des Roys.

Polideкте m'oblige à tenir ce langage,

Et force ma raison à percer le nuage.

Son reproche est injuste il mérite le mien,

Je suis dans mon devoir, il est sorti du sien.

Quel que soit le soupçon que vous faites paroître ,

Polidecte à ces traits doit peu se reconnoître ;

Et quoi que contre moi vous puissiez publier ,

Ma conduite suffit pour me justifier.

A décider des cœurs votre ame est un peu prompte.

Non , que je veuille ici , Seigneur vous rendre compte.

Le Ciel est mon seul maître ; il seroit offensé ,

Si jusques à ce point je m'étois abaissé.

Je soutiens mieux ses droits. Ainsi vous devez croire ,

Que si je vous répons , ce n'est que pour sa gloire.

Eh , sur quel fondement & par quelles raisons ,

Formez-vous contre moi ces indignes soupçons ?

Eh , que m'importe à moi le trépas de la Reine ?

Si j'écoutois l'orgueil , si je suivois la haine ,

De la soif de régner si j'étois embrasé ,

A voir périr le Roi me ferois-je opposé ?

N'aurois-je pas plutôt , pour occuper sa place ,

Laisse tomber sur lui le coup qui le menace ?

62 ADMETE ET ALCESTE,
HERCULE.

Je ne puis démêler vos détours captieux ,
Votre main sçait cacher la lumière à mes yeux ;
Mais quoiqu'un art profond voile votre conduite ,

J'ai vu que par vos dons une brigue séduite
Dans Larisse aujourd'hui vous avoit élu Roi ,
Pour former des soupçons , ç'en est assez pour moi.

POLIDECTE.

Ah ! ce n'est pas , Seigneur , sur une conjecture ,
Qu'on fait à mes pareils cette mortelle injure.
Mais , parlez , est-ce à vous de soupçonner mon cœur ,

Vous , malheureux , brûlant d'une coupable ardeur ?

Et de qui les désirs allument le Tonnerre ,
Qui , tout prêt d'éclater , gronde sur cette terre ?
Vous , que l'interêt seul d'un adulateur amour
Pour l'épouse d'Admete anime dans ce jour.
N'accusez que vous seul de son sort déplorable.
Vous en êtes la cause , & la cause coupable.
Le Ciel vous en punit dans toute sa rigueur ,
Et ce n'est pas ma main qui doit percer son cœur.

Pour cet emploi funeste il a fait choix d'un autre.

HERCULE.

Eh, quel bras l'osera sacrifier?

POLIDECTE.

Le vôtre.

HERCULE.

Mon bras, Ah ! Malheureux, qu'osez vous m'annoncer ?

POLIDECTE.

Ce que les immortels viennent de prononcer.

Ils parlent par ma voix.

HERCULE.

Non, je ne sçaurois croire ;

Que le Ciel à ce point veuille flétrir ma gloire :

Que sur la vertu même, il veuille se venger.

Grands Dieux ! de tant d'horreurs je n'ose vous charger.

Votre organe, sans doute, en est lui seul coupable,

Et grossit à mes yeux votre haine implacable.

Il se remet sur moi du soin de la servir,

Et ma juste fureur ne peut se contenir.

Je ne verse du sang que pour punir le crime.

64 ADMETE ET ALCESTE,

Si je suis le Ministre il sera la victime.

Malgré la dignité dont il est revêtu ,

On verra sur l'Autel tout son sang répandu.

Il servira d'exemple à tout Prêtre perfide ,

Qui de meurtre & de sang , montre son cœur avide ,

Et qui , la foudre en main , peignant toujours
les Dieux ,

Rend leur pouvoir injuste & leur culte odieux.

POLIDECTE.

Dussiez-vous m'immoler, sans plus long-tems attendre ,

Au nom de Jupiter , je dois vous faire entendre

Que votre résistance allume son courroux ;

Et j'étends ma pitié jusqu'à trembler pour vous.

Une sainte fureur s'empare de mon ame.

Votre pere lui-même & m'agite & m'enflâme.

D'attendre si long-tems le Ciel est indigné.

Avant que par la nuit le jour soit terminé ,

Si la Reine n'expire , & par la main d'Hercule ,

S'il n'éteint dans son sang la flâme dont il brûle ;

Tremblez. Le Ciel vengeur sur ces funestes lieux

Fera bien-tôt pleuvoir un déluge de feux ;

Et les mers franchissant leurs digues inutiles ,

Inonderont

Inonderont nos champs , fumergeront nos Villès
 Quel ſpectacle ! Je vois ſous ce mur embrasé
 Le fils de Jupiter par la foudre écrasé.
 Il eſt exclu des Cieux , privé de ſépulture ,
 Jouët des Immortels, rebut de la nature.
 Admete alors Admete aura beau les prier ,
 Il verra notre perte & mourra le dernier.

(*Il ſort avec ſa ſuite.*)

HERCULE.

Retenez le Grand Prêtre, il peut dans ſa fureur ;
 Soulever contre nous toute la Theſſalie.

S C E N E V.

HERCULE *ſeul.*

Quel coup il m'a porté ! Par quels ſecrets
 avis ,

A-t-il pû de mon cœur pénétrer les replis ?

Dieux ! Auriez vous parlé par ſa voix redouta-
 ble ?

Et ferois-je l'auteur... Ah ! ce doute m'accable :

Quand il eſt criminel malgré tous ſes efforts ,

Qu'un cœur né vertueux éprouve de remors !

E

66 ADMETE ET ALCESTE,

Mais quoi ! Le Ciel est juste ; il sçait , fuïant la
Reine ,

Que j'ai tout fait pour rompre une funeste chaî-
ne.

Le jour même où l'himen me l'ôta sans retour ;
Sans pouvoir le dompter , j'enchaînai mon a-
mour.

Je soumis au devoir mon ame trop sensible ,
Et de tous mes travaux ce fut le plus pénible.

Ah ! la raison m'éclaire , & chasse ma terreur.

J'ai défendu la Reine avec trop de chaleur.

Et m'ayant soupçonné , le fourbe avec adresse

A sçû par ses discours pénétrer ma tendresse.

Mon trouble, mes regards, l'ont sans doute éclai-
ré ;

Et ce sont-là les Dieux qui l'auront inspiré.

Oui, c'est trop m'éfraïer des menaces d'un traï-
tre.

Par une impression dont on n'est pas le maître ,
Leur voix au fond des cœurs porte un frémisse-
ment ,

Qui naît de la surprise , & que l'esprit dément.

S C E N E V I.

H E R C U L E , I R C A S .

I R C A S .

Tous les Theffaliens, Seigneur, ont pris les
armes.

Adrasle est à leur tête, il accroît leurs allarmes;
Leur peint dans ce Palais le grand Prêtre en-
chaîné,

Les Dieux désobéis, leur culte abandonné,
Et pour les écraser la foudre toute prête,
Si mourant sur l'Autel, Alceste ne l'arrête.
Il vous nomme l'auteur des vengeances des
Cieux ;

Et le Peuple qui croit ce Chef séditieux,
Veut, la force à la main, dans l'éfroi qui l'entraî-
ne,

Arracher de ces lieux le Pontife & la Reine.

H E R C U L E .

Les traîtres méritoient un Tyran non un Roi :
Mais je cours les combattre , & je ne veux que
moi.

68 ADMETE ET ALCESTE ,
Peuple lâche & trop prompt à te laisser séduire ,
Qui punit les Tyrans sçaura bien te réduire.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Q Uel spectacle, Seigneur, offre-t'on à mes yeux?

On vous retient captif dans ces profanes lieux.

De douleur & d'ésroi vous m'en voïez saisie.

Vous seriez libre, hélas! Si j'étois obéie;

Et mon sang par vos mains répandu sur l'Autel,
Laverait au plutôt cet outrage mortel.

Du plus sanglant trépas l'appareil redoutable,

N'a rien qui m'épouvante, & qui soit compara-
ble

A l'horreur d'une vie execrable à mes yeux,

Que poursuit tout l'Estat, & qu'attendent les
Dieux,

Que je dois aux efforts d'un attentat impie,

E iiij

70 ADMETE ET ALCESTE,
Et qui contre son Prince arme la Thessalie.
POLIDECTE.

Madame, je vous plains. Si je suis outragé,
Avant la fin du jour je serai trop vengé,
Déjà le bras des Dieux, à frapper se dispose.

A L C E S T E.

Ah! De tant de malheurs, c'est moi qui suis la
cause.

J'irrite leur colére, & le jour que je voi,
Remplit le Ciel d'horreur, & la terre d'éfroi.
Je dois seule assouvir sa vengeance suprême;
Et je sens qu'il me porte à m'immoler moi-même.

Le fils de Jupiter, résiste, mais en vain:
Au défaut de son bras je puis armer ma main,
Pour me rendre aux Autels l'instant me favorise.
On voit régner par tout le trouble, la surprise.
Et repoussant l'effort du Peuple furieux,
Hercule & mon époux sont absens de ces lieux.
Je cours executer ce que mon cœur projette,
Vous mettre en liberté, sauver les jours d'Ad-
mete;

Terminer par ma mort un combat odieux,

Et calmer d'un seul coup nos Peuples & nos Dieux.

(*Elle sort.*)

S C E N E I I.

POLIDECTE *seul.*

DAns le piège fatal , au gré de mon envie ,
Je vois courir enfin ma mortelle ennemie.
Seconde mes projets , fortune ! Exauce moi.
Mon sort est dans tes mains , je n'implore que
toi.
Fai qu'Hercule accablé , succombe sous le nom-
bre ,
Qu'Admete en combattant , accompagne son
ombre ;
Qu'il me soit immolé par ses propres sujets ,
Et que l'événement couronne mes forsaits.
Mais dussai-je éprouver ta fatale inconstance ,
Dût Hercule des Grecs vaincre la résistance ,
Dût mon frere avec lui , désarmant leur fureur ,
Echaper à leurs coups & revenir vainqueur ;
En cet instant propice , Alceste qui s'immole
E iiij

72 ADMETE ET ALCESTE,
Répare ma disgrâce & de tout me console.
Au Thrône désiré sa mort m'ouvre un chemin ;
Et la nuit que j'attens sert mon premier dessein.
Opposons mon courage au péril qui me presse ,
Et chassons les remors , enfans de la foiblesse.
Forcé par mon malheur , j'ai fait ce que j'ai dû.
Le crime a ses héros , ainsi que la vertu.
Je scaurois Mais on vient ! Justes Dieux ,
 c'est mon frere ,
Ah ! Je lis dans ses yeux , que le sort m'est con-
 traire.

SCENE III.

ADMETE, POLIDECTE, GARDES.

ADMETE *sans voir Polidecte.*

LA paix régne par tout & succede à l'effroi ,
Mon lâche Peuple a fui devant Hercule &
 moi.

POLIDECTE *à part.*

Qu'entens-je ? Mais cachons ma douleur à sa vûe.

ADMETE.

Rassurons au plû-tôt mon épouse éperdue.

TRAGÉDIE.
POLIDECTE.

73

Eh bien , avez-vous mis le comble à vos forfaits ?

Revenez - vous couvert du sang de vos sujets ?

Armé contre les Dieux & contre la Patrie ,

Vous applaudissez-vous d'une victoire impie ?

Il ne vous reste plus qu'à briser leurs Autels ,

Qu'à livrer leur Ministre à des tourmens cruels ,

Qu'à renverser leur Temple, attendant que leur foudre ,

Embrase ce Palais, & vous réduise en poudre.

A force d'attentats , méritez leurs courroux ,

Et par votre fureur justifiez leurs coups.

ADMETE.

Quel est donc ce discours ? M'osez-vous faire un crime

D'avoir scû me servir d'un pouvoir légitime ?

Et d'avoir repoussé d'infidèles sujets

Qui venoient m'attaquer jusques dans mon Palais ?

Je me suis vû par eux contraint de me défendre ,

Et sans blesser les Dieux , mon bras eût pû répandre

Le sang d'un Peuple ingrat qui méconnoît son roi ,

74 ADMETE ET ALCESTE ;

Et qui vouloit m'ôter le jour qu'il tient de moi.
Mais je n'ai consulté que ma seule clémence,
Content de mettre un frein à sa lâche insolence ;

Sans répandre son sang , j'ai désarmé sa main.
Qui s'immole pour lui , n'est pas son assassin.

POLIDECTE.

Le Peuple est désarmé ; mais du Ciel invincible,
Avez-vous enchaîné la colere terrible ?
Hercule signalant ses efforts criminels,
Croit-il avoir en eux dompté les Immortels ?
Vous n'avez fait tous deux que grossir sa vengeance ,

Et vous avez manqué vous seul d'obéissance.
N'accusiez point les Grecs d'être séditioneux.
Nos premiers Souverains sont les maîtres des Cieux.

Ce Peuple a dû s'armer pour leur cause immortelle :

Vous , qui l'avez vaincu , vous êtes le rebelle.
Les Rois sont comme nous soumis à leurs décrets ,

Et vous n'êtes des Dieux que les premiers sujets.
Ces Dieux veulent qu'en vous l'Univers les contemple ,

Et s'il vous font régner, c'est pour donner l'exemple.

ADMETE.

Ah ! C'est trop m'ébloûir par de fausses couleurs,
Et trop m'épouvanter des célestes fureurs.

J'ai long-tems combattu ; mais vous forcez mon
ame

A soupçonner enfin l'ardeur qui vous enflâme.

Quiconque est innocent , quiconque est ver-
tueux ,

Dans le fond de son cœur peut consulter les
Cieux.

Je le suis & leur voix me dit que leur vengean-
ce

Poursuit toujours le crime & jamais l'innocen-
ce.

J'ai lieu d'apprehender que sous le nom des
Dieux ,

Vous n'aïez pour vous même armé les factieux.

Vous prenez leur défense avec trop d'artifice ,

Et peut-être leur Chef n'est que votre complice.

Quoi qu'il en soit , le traître est puni maintenant,

Et sous le bras d'Hercule expire en ce moment.

Ce Héros doit au Temple interroger son pere ,

76 ADMETE ET ALCESTE,
Et pénétrer l'horreur de ce sombre mystère.
J'attends de voir par lui le voile déchiré,
Et je tremble sur vous d'être trop éclairé.

SCENE I V.

ADMETE, POLIDECTE, IRCAS.

IRCAS.

AH! Pardonnez, Seigneur, à mon désordre
extrême,
Mais la Reine est au Temple, & s'immole elle-
même.

ADMETE.

Ah, Ciel!

IRCAS.

J'ai vû courir Hercule à son secours;
Mais je crains qu'elle n'ait déjà tranché ses jours.

POLIDECTE.

Rendez grace à sa mort.

ADMETE.

Je suivrai son exemple;
Mon sang après le sien va couler dans le Temple.

Vous n'avez aujourd'hui demandé, justes Dieux!
Qu'une seule victime, & vous en aurez deux.

I R C A S.

On vient. Ah ! C'est Hercule, il a sauvé la Reine,
Je la vois qui le suit.

POLIDECTE à *part*.

O ! Fortune inhumaine !

SCÈNE V. & dernière.

HERCULE ADMÈTE, ALCESTE,
POLIDECTE, Suite.

HERCULE à *Admète*.

J'Ai pour sauver ses jours heureusement volé,
Et le crime, Seigneur, est enfin dévoilé.
Son ame est détrompée.

ADMÈTE.

En croirai-je ma vûë ?

Alceste...

ALCESTE.

Cher époux....

ADMÈTE.

Vous m'êtes donc renduë.

78 ADMETE ET ALCESTE,

HERCULE *appercevant Polideкте.*

Perfide ! Oses tu bien te montrer à mes yeux ,

Et peux-tu soutenir la lumière des Cieux ?

Adraсте n'a rien fait qu'inspiré par ta rage ,

Et de tant de fureurs , ton Oracle est l'ouvrage.

Expirant sous mes coups , le perfide a parlé ,

Et pressé de remords , il m'a tout révélé.

Ton crime est découvert par ton propre complice.

Malheureux ! De ton Roi redoute la Justice.

POLIDEKTE.

Il suffit je n'attends , ni grace , ni pitié ,

Et je suis convaincu ; mais non pas éfraïé.

Prévoiant mon Arrêt , sans qu'on me le prononce ,

(*Il se tue.*)

J'en brave la rigueur , & voilà ma réponse.

Au Thrône Paternel je n'ai pû parvenir ,

C'est-là mon plus grand crime , & j'ai scû m'en punir.

ALCESTE.

Quelle fureur !

(*On emporte Polideкте.*)

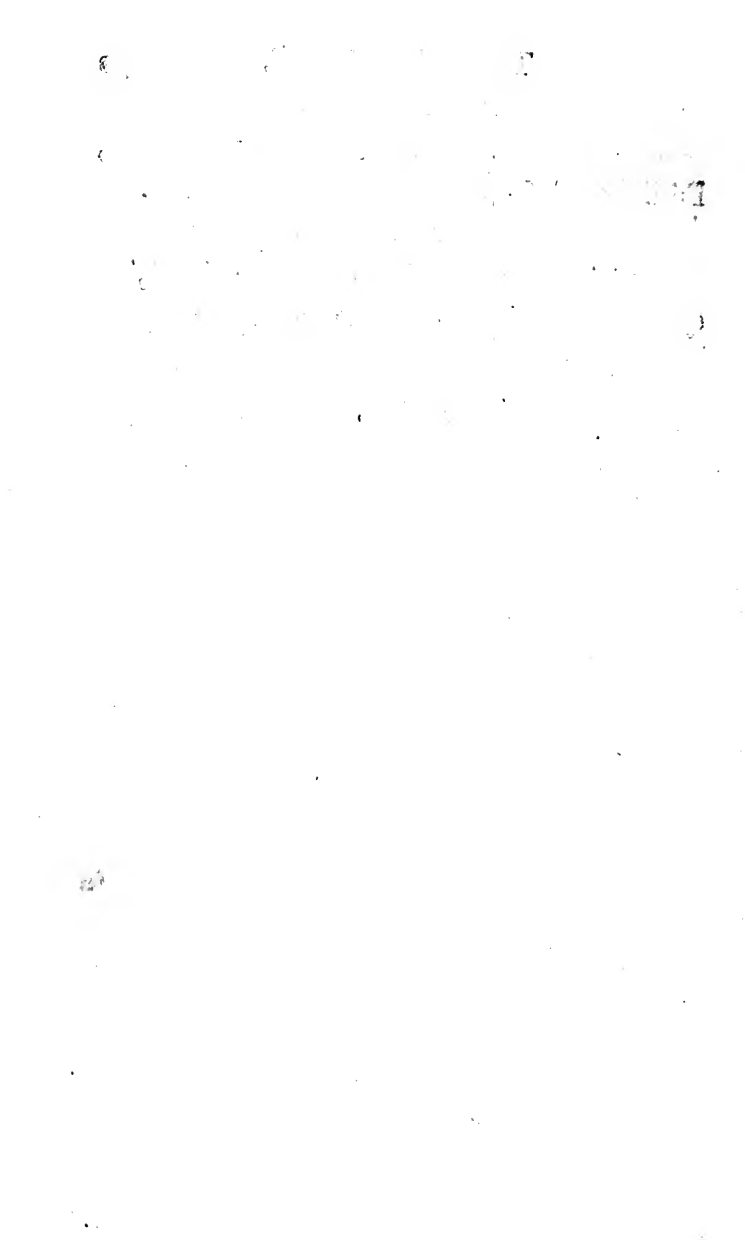
ADMETE.

Après une action si noire ;
Périffe avec son nom son affreuse mémoire.

HERCULE.

Dieux ! Avec tant de force & d'intrepidité,
Que n'avoit-il un cœur à la vertu porté.

F I N.



LE
FRANÇOIS
A LONDRES,
COMEDIE

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, le 19 Juillet 1727.

Seconde Edition , revue & corrigée par l'Auteur.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Age Group	Percentage of Respondents
18-29	~65%
30-49	~75%
50-69	~80%
70+	~85%



A P P R O B A T I O N.

J'A I lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie intitulée, *le François à Londres*. Fait à Paris ce 25. Septembre 1734.

G A L L Y O T.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatell*, & autres Pieces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pieces ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registree sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.
Signé, G. MARTIN, Syndic.

Livres de Théâtre, imprimés chez PRAULT Pere, en 1733. & 1734.

OEuvres de Moliere, 4°. six volumes grand Papier, avec des Estampes, Vignettes, Lettres Grises, & Fleurons.

— de M. Destouches, nouvelle édition, avec les changemens & corrections de l'Auteur, in 12°. 2. vol.

— de M. de Boissy, in 8°. 3. vol.

— de M. de Marivaux, in-12°.

Les Voyages de Campagne, avec les Comedies en Proverbes, par Madame la Comtesse de *** & Madame D. in 12°. 2. vol.

Bibliothèque des Théâtres, in-8°.

LE FRANÇOIS
A LONDRES,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, }
LE BARON DE POLINVILLE, } François.

ELIANTE, Veuve Angloise.

MILORD CRAFF, pere d'Eliante.

MILORD HOUZEY, fils de Milord Craff.

JACQUES ROSBIF, Négociant Anglois.

FINETTE, Servante François.

La Scene est à Londres, dans un Hôtel garni.



LE FRANÇOIS A LONDRES, C O M É D I E.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, LE
MARQUIS DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.



E n'étoit pas la peine de me faire
quitter Paris, le centre du beau mon-
de & de la politesse ; & je me serois
bien passé de voir une Ville aussi triste
& aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse Marquis , tu en parleroies autrement,
si tu avois eu le tems de la mieux connoître.

A ij

4 LE FRANÇOIS A LONDRES, LE MARQUIS.

Non, Baron, je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines : tiens, ce que les Anglois ont de mieux, c'est qu'ils parlent François, encore ils l'estropient.

LE BARON.

Et nous l'estropions nous-mêmes pour la plupart, & si nous ne parlons que notre langue ; leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS

Leur conversation ? Ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, & n'ont autre chose à vous dire que *Houvd'yed'o*, comment vous portez-vous. Cela fait un entretien bien amusant.

LE BARON.

Les Anglois ne sont pas brillans ; mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise ? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un Café à politiquer, & à lire des chiffons de Gazettes, ils feroient mieux de voir bonne Compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, & à sentir un peu mieux ce que vaut un Joli homme.

COMEDIE.

5

LE BARON.

Sçais-tu bien , Marquis , puisque tu m'obliges à te parler sérieusement , qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne , pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie ? & que tu as déjà donné deux ou trois Scenes qui t'ont fait connoître de toute la Ville ?

LE MARQUIS.

Tant mieux , les Gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oùï , mais le malheur est que tu n'es pas ici connu en beau , on t'y tourne partout en ridicule ; on dit que tu es un Gentilhomme François si zelé pour la politesse de ton pays , que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement , & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin , & j'en serois très-capable.

LE BARON.

Mais , sçais-tu , mon petit parent , que l'amour

6 LE FRANÇOIS A LONDRES;
aveugle que tu as pour les manières françoises te
fait extravaguer ? Qu'au lieu de vouloir assujettir
à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es ,
c'est à toi à te conformer à la sienne ? & que sans
la sage Police qui regne dans Londres , tu te fe-
rois déjà fait vingt affaires pour une ?

LE MARQUIS.

Mais sçais-tu, mon grand Cousin , que trois
ans de séjour que tu as fait à Londres, t'ont fu-
rieusement gâté le goût ? & que tu y a même pris
un peu de cet air étranger qu'ont tous les Habi-
tans de cette Ville ?

LE BARON.

Les Habitans de cette Ville ont l'air étranger !
Que diable veux tu dire par-là ?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut
avoir, cet air libre , ouvert, empressé, prévenant,
gracieux, l'air par excellence; en un mot, l'air que
nous avons, nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, Messieurs les Anglois ont tort d'a-
voir l'air Anglois chez eux , ils devroient avoir à
Londres, l'air que nous avons à Paris.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

7

Ne crois pas rire ; comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air , & c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France , est un homme qui fait tout de mauvaise grace , qui ne sçait ni marcher , ni s'asseoir , ni se lever , ni touffer , ni cracher , ni éternuer , ni se moucher ; qu'il est par conséquent un homme sans manieres : qu'un homme sans manieres n'est presentable nulle part , & que c'est un homme à jetter par les fenêtres qu'un homme sans manieres.

LE BARON.

Oh ! Monsieur le Marquis des manieres, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens , je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manieres dont tu me fais tant la guerre , que j'ai l'obligation d'une con-

8 LE FRANÇOIS A LONDRES,
quête ; mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes , qu'ils croient que rien ne résiste au brillant de leurs airs , aux charmes de leur personne , & qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée : Un regard jetté par hazard sur eux, une politesse faite sans dessein , leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs , & de l'air dont ils quittent la France , ils semblent moins partir pour un voyage , qu'aller en boune fortune. Mais, Marquis

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel , ce n'est pas sur un regard équivoque , sur une simple civilité que je suis assuré qu'on m'aime. C'est parce que l'on me l'a dit à moi-même , parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh ! Peut-on sçavoir quel est ce rare objet ?

LE MARQUIS.

C'est une jeune Veuve de Cantorbery , fille d'un Milord , belle , riche , qui est à Londres pour

affaires. Le hazard m'a procuré sa connoissance , & je suis venu exprès loger dans cet Hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme ?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante ! Je la connois, je l'ai vûë plusieurs fois chez Clorinde , une de ses amies. C'est une Dame du premier merite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifferente.

LE BARON.

Il est vrai , je ne le cache point , c'est de toutes les femmes que j'ai vûës, celle dont je rechercherois la possession avec plus d'ardeur ; & je t'avouërai franchement , que s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Toi ! me supplanter , moi ?

10 LE FRANÇOIS A LONDRES;
LE BARON.

Oüi , toi-même , j'aurois cette audace :

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela : Mais dis-moi , mon très-cher cousin , sçait-elle les sentimens que tu as pour elle ?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié , mon pauvre garçon ; & si tu veux , je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant , je prendrai bien cette peine-la moi-même , & je n'attends que l'occasion

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu , je veux te la procurer ; & sans aller plus loin , voici Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.



S C E N E I I.

LE BARON, LE MARQUIS,
ELIANTE.

LE MARQUIS à *Eliante*.

M Adame, vous voulez-bien que je vous présente ce Gentilhomme François; il est mon parent & mon rival tout ensemble : Il vous a vû chez Clorinde; vous avez fait sa conquête sans le sçavoir, il cherche l'occasion de vous le déclarer, elle s'offre, je la lui procure.

ELIANTE.

En verité, Marquis....

LE MARQUIS.

Sous un air timide & discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, Madame, il veut me supplanter.

ELIANTE.

Brisons-là, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi,

12 LE FRANÇOIS A LONDRES;

je la mérite , le Marquis en badinant n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître ; je n'ai pû m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vû de si adorable que vous , & de lui témoigner une surprise mêlée de dépit , sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ELIANTE *au Marquis.*

Quoi ! Monsieur , vous êtes capable

LE MARQUIS.

Eh ! Madame , quel mal y a-t'il à cela ? Vous êtes femme de condition , je suis homme de qualité ; vous êtes riche , j'ai du bien ; vous êtes veuve , je suis garçon ; vous avez dix-neuf ans , j'en ai vingt-quatre ; vous êtes belle , je suis aimable ; nous sommes faits l'un pour l'autre ; nous nous aimons tous deux , à quoi bon le cacher ?

ELIANTE.

Mais je ne vous aime pas , Monsieur ; & quand cela seroit , je veux qu'on ait de la discrétion , j'aime le mystere.

LE MARQUIS.

Le mystere ! Madame , Ah ! si , le mauvais goût.

E L I A N T E.

Oùi, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, & où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même, nous sommes de meilleure foi, nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer, nous nous en faisons une affaire sérieuse; & la tendresse parmi nous, est un commerce de sentimens, & non pas un trafic de paroles.

L E M A R Q U I S.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours; & dans le Roman le plus exact, il n'y a point de héros qui n'ait son confident. J'ai pris le Baron pour le mien, il est garçon discret, & je suis dans la règle.

L E B A R O N.

J'aurai de la discrétion par rapport à Madame; car pour toi, rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité, & non pas une confidence.

14 LE FRANÇOIS A LONDRES,
ELIANTE *au Marquis.*

Je vous trouve admirable

LE MARQUIS.

Baron , prends congé de Madame ; tu n'as pas l'esprit de t'appercevoir que tu l'ennuyes, tu lui dis des choses désagréables, tu la gênes, tu es ici de trop.

ELIANTE.

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne, je n'y perdrai rien, vous m'en goûterez mieux tantôt.

(*Il sort.*)



SCENE III.

LE BARON, ELIANTE.

ELIANTE.

V Oilà ce qu'on appelle un François ?

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & foyez persuadée qu'il en est....

ELIANTE.

Je le fçais, Monsieur, je ne suis pas assez injuste, ni assez déraisonnable, pour ne pas sentir la difference qu'il y a entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oùi, vous m'estimez, Madame, & vous aimez le Marquis.

ELIANTE *agitée.*

Moi, j'aime le Marquis ! Qui vous l'a dit, Monsieur ?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous en défendez.

16 LE FRANÇOIS A LONDRES ;
ELIANTE.

Non , je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois , Madame ; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus , que vous êtes fâchée de l'aimer.

ELIANTE.

Eh ! que diriez-vous , si j'en épousois un autre ?

LE BARON.

Un autre ! Que je serois heureux , si ce choix pouvoit me regarder ! Vous ne sçauriez vous venger plus noblement du Marquis , ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyiez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

Monsieur le Baron....

LE BARON.

Sans me faire valoir , je possède un bien assez considérable , je fors d'une Maison assez illustre , & j'ai pour vous des sentimens distinguez....

ELIANTE.

Monsieur , la chose est assez serieuse pour mériter une mûre reflexion. Je vous demande du tems pour y penser.

LE

COMEDIE.
LE BARON.

17

Adieu, Madame, je vous laisse; l'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours, c'est le seul défaut que je vous connoisse, & je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas si-tôt.
(il s'en va.)

S C E N E I V

ELIANTE *seule.*

O H! Je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, & j'ai pû me laisser ébloüir par les graces & par le faux brillant d'un mérite superficiel; mais je suis Angloise en même tems, par consequent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continuë...



S C E N E V.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

M Adame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ELIANTE.

Voyons. C'est mon pere qui m'écrit. Je reconnois l'écriture.

(Elle lit.)

Je pars en même tems que ma lettre, & je serai demain à Londres sans faute. On m'a écrit que votre frere hantoit mauvaise compagnie, & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoissance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours, & que je dois de-là partir pour la Jamaïque, j'ai résolu de l'emmener & de vous marier avant mon départ avec Jacques Rosbif. C'est un riche negociant, fort honnête homme, & qui n'est pas moins raisonnable pour être un peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous permet pas de rester veuve, & je compte que vous

n'aurez pas de peine à vous conformer aux volontés d'un pere qui ne chetche que votre avantage, & qui vous aime tendrement.

MILORD CRAFF.

FINETTE.

Monfieur votre pere arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Mifericorde! C'est bien l'Anglois le plus difgracieux, le plus taciturne, le plus bifarre, le plus impoli que je connoiffe.

ELIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle! Mon cœur eft agité de divers mouvemens que je ne puis accorder. J'aime le Marquis, & je dois peu l'eftimer. J'eftime le Baron, & je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, & il faut que je l'époufe, puifque mon pere le veut.

FINETTE.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas Veuve, & par confequent maîtrefle de vous-même?

ELIANTE.

Ma grande jeunefle, la tendrefle que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me
Bij

20 LE FRANÇOIS A LONDRES,
soustraire à son obéissance.

FINETTE.

Quoi ! Vous pourrez , Madame , vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation , après ce que vous avez souffert avec votre premier mari ? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée , pendant deux ans que vous avez vécu ensemble ? Toujours sombre , toujours brusque , il ne vous a jamais dit une douceur : se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir yvre ; vous laissant seule toute la journée , ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous , à faire des nœuds , à tourner votre rouet pour tout amusement , & à jouer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie ! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage , ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ELIANTE.

Que veux-tu que je fasse ?

FINETTE.

Que vous ayiez le courage de vous rendre heureuse , & que vous épousiez un homme de

mon pays ; un François. Considérez , Madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde ; qu'ils doivent servir de modele aux autres nations , & qu'un François a cent fois plus de politesse & de complaisance pour sa femme , qu'un Anglois n'en a pour sa maîtresse. Une belle Dame , comme vous , seroit adorée de son mari en France , il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien , que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante & parée , attirer tous les regards , assujettir tous les cœurs : le premier appartement , le meilleur carrosse , & les plus beaux laquais seroient pour Madame : vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire , ingénieux à vous amuser , étudier vos goûts , prévenir vos desirs , s'épuiser en fêtes galantes , vous promener de plaisirs en plaisirs , sans que votre époux osât y trouver à redire , de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

ELIANTE.

Mais , Finette , comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere ?

22 LE FRANÇOIS A LONDRES, FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve , sans sortir du respect que doit une fille à son pere ; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse ; que vous en avez déjà fait la dure experience , & qu'il s'offre un parti plus avantageux & plus conforme à votre inclination. Un Marquis François , jeune , riche , bien fait.

ELIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais ; il est déjà prévenu contre lui , comme tu l'as vû par sa lettre , car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre pere est un homme sensé , il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ELIANTE.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis , son indiscretion & son étourderie...

FINETTE.

Bon , bon ! Il faut lui passer quelque chose en

faveur de la jeunesse & des graces. Mais voici Milord Houzey votre frere , c'est du fruit nouveau.

S C E N E V I.

MILORD HOUSEY, ELIANTE,
FINETTE.

MILORD HOUZEY.

EH ! Bon jour , ma petite sœur.

ELIANTE.

Bon jour , mon frere ; tu te rends bien rare depuis quelque tems ?

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu ? Tu as changé de quartier , & je ne sçais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure ; d'ailleurs , depuis que je ne t'ai vûë , j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs , & j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François , qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable , le plus gracieux ! ... Tiens , moi qui brille , sans vanité ,

24 LE FRANÇOIS A LONDRES ,
parmi tout ce qu'il y a de Beaux à Londres , je
ne suis qu'un mauffade auprès de lui , & je ne
compte sçavoir vivre , que du jour que je le
connois. Ah ! qu'il m'a appris de choses en cinq
ou six conversations , & que je me suis façonné
avec lui en quatre jours de tems ! Cela n'est
pas concevable , & tu dois me trouver bien chan-
gé !

ELIANTE.

Cela est vrai , je te trouve beaucoup plus ridi-
cule qu'à l'ordinaire.

FINETTE.

Allez , ne la croyez pas , je ne vous ai jamais
vû si gentil.

MILORD HOUZEY.

J'étois sot , timide , embarrassé , quand je me
trouvois avec des Dames ; je ne sçavois que leur
dire : mais à présent , ce n'est plus cela. Si tu me
voyois dans un cercle de femmes , tu serois
étonnée , ma petite sœur. Je suis semillant , je
badine , je folatre , je papillonne , je voltige de
l'une à l'autre , je les amuse toutes. Je paroiss
poli , respectueux en public ; mais je suis hardi ,
entreprenant tête à tête. Rien ne plaît plus au

beau sexe qu'une noble assurance.

ELIANTE.

Tu te gâtes , mon frere , & tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne mészied point à un jeune homme , & rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

MILORD HOUZEY.

Finette a raison , c'est elle qui m'a donné la premiere leçon de politesse : je ne l'oublierai pas. Elle est modeste , mes loüanges la font rougir. Ma foi , vive les femmes ! elles sont l'ame de tous les plaisirs. Par exemple , à table , rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin , qui chante un air à boire , ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois , nous n'entendons pas nos interêts quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne bûvons que pour boire , & nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joye. Il n'est que les François pour faire agréablement la débauche. J'ai fait , avant-hier avec le Marquis , le plus délicieux souper , au Lion rouge , le tout accommodé par un Cuisinier François , & servi à petits plats , mais dé-

26 LE FRANÇOIS A LONDRES;
licats, nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie. Que d'esprit! Que d'enjouement! Que de volupté! Que nous fîmes.... Que nous dûmes de jolies choses! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frere.

ELIANTE.

Le Marquis François est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

MILORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne fera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ai déjà parlé de toi, sans te nommer pourtant. Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déjà commandé pour cela. Il faut que tu sois des nôtres, & Finette aussi.

FINETTE *faisant la reverence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur.

ELIANTE.

Je le veux bien, mais à condition que mon pere, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

MILORD HOUZEY.

Mon pere arrive aujourd'hui?

ELIANTE.

Oui, aujourd'hui même; & vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

MILORD HOUZEY.

Il vient bien mal-à-propos. Que ces peres sont incommodes! Voilà notre partie dérangée. Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, & déprier nos gens.

S C E N E V I I.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frere se forme, Madame.

ELIANTE.

Il se gâte plutôt, & le voilà enrollé dans la cotterie de nos beaux d'Angleterre; engeance ici d'autant plus insupportable, qu'elle a tous les vices de vos petits Maîtres de France, sans en avoir les graces. Mais quelqu'un vient. Ah! C'est

28 LE FRANÇOIS A LONDRES;
ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire
mon mari, je le trouve encore plus defagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, Madame. Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la Françoisse.

(*Eliante rentre.*)

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF , FINETTE.

ROSBIF à *Finette qui lui fait plusieurs*
reverences.

Finissez, avec toutes vos reverences qui ne
menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil & si honnête
à l'égard des autres, qu'on ne se lasse pas de l'être
envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait Où
est Eliante ?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE *éclatant de rire.*

Vous, son prétendu ? Ah, ah, ah !

ROSBIF.

Oui , moi-même ; qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant ?

FINETTE.

Je vous demande pardon , Monsieur , mais votre figure est si extraordinaire , que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, Monsieur.

ROSBIF.

Je m'appelle Jacques Rosbif , & non pas Monsieur. Je vous ai dit cent fois , ma mie , que ce nom-là m'affligeoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent. . . .

30 LE FRANÇOIS A LONDRES,
FINETTE.

Eh bien, Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir, & rendez-vous justice. Il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis, pour être présenté à la fille d'un Milord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi qui loge dans cet hôtel. C'est là ce qui s'appelle un joli homme ! & si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de Marquis de Polinville. Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait si ridicule...

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un François, & sur-tout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité ? Je me moque, moi, d'une noblesse imaginaire, les vrais Gentilshommes ce sont les honnêtes gens, il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est là le discours d'un Marchand qui voudroit trancher du Philosophe : Mais je vois entrer Monsieur le Marquis, lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

S C E N E I X.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE *au Marquis.*

Monsieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décaffer. Il en a grand besoin, je vous le recommande : son nom est Jacques Rosbif, ne l'oubliez pas.

(*elle sort.*)

S C E N E X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS *à part.*

Elle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe ; faisons-lui politesse, ne

32 LE FRANÇOIS A LONDRES,
nous démentons point. (*à Rosbif.*) Monsieur,
peut-on vous demander qui est-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention si particulière?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais encore , ne puis-je sçavoir à quoi je vous suis bon ?

ROSBIF.

A me dire , au vrai , si vous êtes le Marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui , c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant , je m'en vais m'asseoir , pour vous voir plus à mon aise. (*Il se met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon , Monsieur , à ce qu'il me paroît.

ROSBIF *d'un ton phlegmatique.*

Allons , courage , donnez-vous des airs , ayez des façons , dites-nous de jolies choses. Je vous regarde , je vous écoute.

LE

COMEDIE.
LE MARQUIS.

33

Comment , Jacques Rosbif mon ami , vous raillez , je pense ; vous tirez sur moi. Tant mieux , morbleu , tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'esprit , & même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi. Touchez là , c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais prenez garde à vous , je suis un rude joüeur , je vous en avertis ; j'en ai défarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée , vous diriez d'un feu d'artifice. Ce ne sont que fusées , ce ne sont que petards , bz , pif , paf , pauf , un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi ! Vous avez déjà peur : vous avez perdu la parole. Allons , du cœur , défendez-vous , rispostez-moi donc ? Je n'aime pas la gloire aisée ; Vous débutez par un coup de feu , & vous en demeurez là. Vous ne repondez rien. Là , avoüez du moins votre défaite. Hem , plaît-il ? J'enrage , pas le mot ; hola , hey , Jacques Rosbif , vous dormez , reveillez-vous ; oh , parbleu , voilà un animal bien taciturne , je crois qu'il le fait exprès pour m'impatisner , mais je n'en serai pas la duppe. Je vais suivre

C

34 LE FRANÇOIS A LONDRES,
son exemple, & faire une conversation à l'angloise.

(Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regarde long-tems sans rien dire; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre houd'yed'o qu'il lui adresse en le saluant.)

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé. C'est donc là, Monsieur, tout ce que vous avez à me dire? En verité, il faut avoüer que votre conversation est bien agréable, & qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre au moins!

ROSBIF *se levant brusquement.*

Il n'ennuyeroit pas le public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaïses, & se retirer que d'en écouter. Adieu, je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, & j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous

laisser voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon , & vous valez bien trois schelins.

(*il sort.*)

S C E N E X I.

LE MARQUIS *seul.*

J'Apprendrois à parler à ce brutal-là , s'il portoit une épée.

S C E N E X I I.

LE MARQUIS, ELIANTE , FINETTE.

FINETTE.

EH bien, Monsieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Va te promener , tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carosse , l'animal le plus sot....

36 LE FRANÇOIS A LONDRES,
ELIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithètes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre époux, Madame? Ah! si je l'avois fçû, il feroit parti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, & ce personnage-là....

ELIANTE.

Je ne badine point du tout. Mon pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Et vous y consentirez?

ELIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable: mais votre indiscretion, & vos airs éventés...

FINETTE.

Oh! Ne querellons point, nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à nous bien entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

ELIANTE.

Soit. Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci. Mais ce sera la dernière, & à condition qu'il sera plus discret & plus retenu à l'avenir. Mon pere arrive incessamment, ainsi, Monsieur, moderez cette vivacité Françoisise quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs, & fort peu de manieres.

LE MARQUIS *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, Madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ELIANTE.

Fort bien. En me disant que vous ferez le plus simple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton & d'un air...

FINETTE.

Eh ! Madame, voulez-vous que Monsieur le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge ?

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aie l'air de Monsieur Jacques Rosbif son prétendu.

38 LE FRANÇOIS A LONDRES;
ELIANTE.

Monsieur, je veux que vous ayiez l'air raisonnable , & que vous preniez Monsieur le Baron pour modele.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie personne , Madame , je me pique d'être original.

ELIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite , & sur-tout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette & moi, nous allons au-devant de mon pere.

(*elle sort avec Finette.*)

S C E N E X I I I.

LE MARQUIS *seul.*

ELle me parle du Lion rouge ! Qui diantre a pû l'informer du souper que j'y ai fait ? Je suis encore prié pour ce soir. Mais voici le petit Mi-

lord Houzey ; c'est justement notre Amphytrion ,
je vais me dégager.

S C E N E X I V.

LE MARQUIS , MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY.

M Onſieur le Marquis , j'ai un vrai chagrin de
ne pouvoir pas vous donner à ſouper ce
ſoir ; mon pere arrive aujourd'hui , & je viens pour
vous prier de remettre la partie à une autre-fois.

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé du contre-tems , mon cher
Milord , car auſſi bien je n'aurois pas pû être des
vôtres.

MILORD HOUZEY.

Moi , j'en ſuis au deſeſpoir. Je compte pour
perdus tous les momens que je n'ai pas le bon-
heur d'être avec vous. Vos converſations ſont
autant de leçons pour moi ; plus je vous vois ,
& plus je ſens la ſuperiorité que vous avez ſur
nous.

40 LE FRANÇOIS A LONDRES;
LE MARQUIS *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglois.

MILORD HOUZEY.

Enseignez-moi de grace comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sçai quoi qui nous manque , que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper. Vos discours , vos façons , vous distinguent déjà de vos compatriotes. Vous sçavez vivre , vous sentez votre bien , & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François ! Ah ! Monsieur , vous ne pouvez me dire rien dont je sois plus flatté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût , Milord , vous irez loin. Vous avez de la figure , vous avez des graces. Ce seroit un meurtre de les enfoûir ; il faut les développer , Monsieur , il faut les développer. La nature commence un joli homme , mais c'est l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art ?

LE MARQUIS.

En des riens qui échapent , & qu'il faut saisir ; en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête , un air d'épaule , un geste , un souris , un regard , une expression , une inflexion de voix , la façon de s'asseoir , de se lever , de tenir son chapeau , de prendre du tabac , de se moucher , de cracher. Par exemple , permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui , comme cela.

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas ; j'aime les airs , les manieres , les façons.

LE MARQUIS.

Doucement , Monsieur , allons bride en main. Ne confondons point , s'il vous plaît , les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manieres , & les manieres des façons. On a des manieres , on fait des façons , on se donne des airs. Un homme du monde , par exemple , a des manieres (écoutez ceci , c'est la quintessence du

42 LE FRANÇOIS A LONDRES,

ſçavoir vivre) un homme du monde a des manières par égard , par attention pour les autres , pour leur marquer la conſideration qu'il a pour eux , l'envie qu'il a de leur plaire & de s'attirer leur bienveillance. Eſt-il dans un cercle ? il eſt toujours attentif à ne rien faire , à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un , répond gracieuſement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un ſouris , fait agréablement la guerre à celui-là ; dit une douceur à la mere , & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaſir ? la façon dont il le fait , eſt cent fois au-deſſus du plaſir même. Par exemple , s'il ſçait que vous avez beſoin d'une ſomme d'argent , il vous la gliffe doucement dans la poche , ſans que vous y preniez garde. De toutes les manieres , cette derniere eſt la plus belle , mais , par malheur , c'eſt la moins uſitée. Vous refuſe-t il quelque choſe ? ce qui eſt plus ordinaire , il aſſaiſonne ce refus de paroles ſi douces , & de tant de politèſſe , que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir ſa femme ? il s'échappe adroitement , il vous laiſſe le champ libre ; & voilà ce qu'on appelle un homme qui ſçait vivre , un homme qui a des manieres !

MILORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître. Monsieur le Marquis , & les façons ?

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons par une politesse mal entenduë , par une ignorance des usages , & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel , il vous affommera de sa civilité maussade. Il vous estropiera , pour vous témoigner combien il vous estime , & fera aux coups de poing avec vous , pour vous obliger à prendre le haut du pavé , ou vous jettera tout au travers d'une porte , pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal , ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons , pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.



SCENE XV.

MILORD CRAFF, LE MARQUIS,
MILORD HOUZEY.

MILORD CRAFF *dans le fond du Théâtre.*

JE cherche par tout mon fils, mais le voilà apparemment avec ce Marquis François : affeyons-nous un peu pour écouter leur conversation.

MILORD HOUZEY.

Et les airs ?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs (redoublez d'attention , je vous prie , car ceci est profond) un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même , pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa personne , pour les avertir qu'il a du mérite , qu'il en est tout pénétré , qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade ? Il marche fierement , la tête haute , les deux mains dans la ceinture , comme pour dire à ceux qui sont autour de lui , rangez-vous, Messieurs, regardez-moi passer : n'ai-je pas bon air ? suis-je pas fait au tour ? Et vous, Mesdames les friponnes , qui me parcourez des yeux

en souïrant, vous voudriez me posséder, vous voudriez me posséder. Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance ? il affecte une politesse de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit : allez, bon jour, Monsieur, je me souviens de vous, je vous protege. Entre-t-il quelque part ? Il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tappe du pied, marmote un petit air, jouë d'une main avec son jabot, & se caresse le menton de l'autre ; il s'en conte à lui-même, & semble se parler ainsi : En verité je suis un fripon bien aimable, & voilà un visage qui donne sûrement de la tablature à la Dame du logis. Va-t-il voir une Bourgeoise ? Eh ! Bon jour, ma petite Fanchonette, comment te portes-tu ? Te voilà jolie comme un petit Ange. Ça, vite qu'on vienne s'asseoir près de moi ; qu'on me baise, qu'on me caresse, qu'on ôte ce gand, que je voye ce bras, que je le mange, que je le croque ; tu détournes la tête, tu recules, tu rougis. Eh ! Fi donc, ma pauvre enfant, tu ne sçais pas vivre. Est-ce qu'on refuse à un homme comme moi ? Est-ce qu'on se fait prier ? Est-ce qu'on a de la pudeur dans le monde ?

46 LE FRANÇOIS A LONDRES,
MILORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là , paroît fat à bien des gens ; mais cela est nécessaire : il faut s'afficher soi-même , il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit , du cœur , de la naissance , de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prisez vous-même ; & de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir , je n'en connois pas de pire que la modestie : elle étouffe le vrai mérite , elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie , morbleu , c'est l'effronterie qui le met au jour , qui le fait briller !

MILORD HOUZEY.

A present que je sçais ce que c'est que les airs , ah ! que je vais m'en donner , que je vais m'en donner !

MILORD CRAFF.

Mon fils est dans de très-belles dispositions , & voilà un fort bel entretien.

MILORD HOUZEY.

Puisque nous sommes sur ce chapitre , je vou-

drois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme ?

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance & de bonne opinion de soi-même ; un heureux panchant à la raillerie & à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, & même pour le libertinage ; un amour extrême pour le changement & pour la coqueterie.

MILORD HOUZEY.

Oh ! grace au Ciel , je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais par-dessus tout cela il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, sans qu'elles autres qualités deviennent inutiles ; de la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légèreté dans tout ce que vous faites ; choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer, & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politesse avec platitude ; des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne

48 LE FRANÇOIS A LONDRES,
vous embarrassez pas du bon sens , pourvû que
vous fassiez voir de l'esprit ; on ne fait briller l'un
qu'aux dépens de l'autre.

MILORD CRAFT *dans le fond du Théâtre.*

Quelle impertinence !

MILORD HOUZEY.

Il me paroît , Monsieur le Marquis , que vous
oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles ?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément , & le talent de ju-
rer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison , rien n'orne mieux un dis-
cours qu'un mensonge dit à propos , ou qu'un
serment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien , sur-
tout je jure fort joliment , & personne ne pro-
nonce mieux que moi un ventrebleu , un le dia-
ble m'emporte , un la peste m'étouffe.

MILORD CRAFT.

Ah , Le petit fripon !

LE

COMEDIE.
LE MARQUIS.

49

Eh, fy donc, Monsieur, ce sont des sermens usez qui traînent par-tout ; il faut des sermens plus distingués, des sermens tout neufs. Je vous ferai present la premiere fois d'un recueil d'imprécations & de sermens nouvellement inventés par un Capitaine de Dragons, revûs par un Officier de Marine, & augmentés par un Abbé Gascon qui avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon livre, & qui vous instruira.

MILORD CRAFF *se levant brusquement.*

C'est trop de patience, je n'y puis plus tenir.

MILORD HOUZEY.

Ah ! j'apperçois mon pere. Je ne le croyois pas si près.

MILORD CRAFF *d'un air ironique.*

Vous voulez bien, Monsieur le Marquis, que je vous remercie des bonnes & solides instructions que vous donnez à mon fils.

(*A Milord Houzey, d'un ton sec.*)

Pour vous, Monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY *d'un air embarrassé.*

Monsieur le Marquis.... a la bonté.... de me former le goût.

D

50 LE FRANÇOIS A LONDRES;
LE MARQUIS *regardant Milord Craff.*

Oüi, oüi, Monsieur, je lui apprends des choses, dont vous ne feriez pas mal de profiter vous même.

MILORD CRAFF à *Milord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(*Milord Houzey s'en va.*)

S C E N E X V I.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF.

LE MARQUIS.

OH ! parbleu, je vous défie de lui donner dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de tems.

MILORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit, & en quoi vous le faites consister ?

LE MARQUIS.

L'esprit est à l'égard de l'ame ce que les ma-

nieres sont à l'égard du corps. Il en fait la gentillesse & l'agrément, & je le fais consister à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

MILORD C R A F F.

Si c'est-là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici, nous nous piquons même de n'en pas avoir; mais si vous entendez par l'esprit le bon sens

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, & qui est de tous les Pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France. C'est, pour ainsi dire, son terroir; & nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres, il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable; & pour tout dire, un François. Le bon sens au contraire s'appesantit sur les matieres en croyant les approfondir, il traite

52 LE FRANÇOIS A LONDRES;
tout methodiquement , ennuyeusement. C'est lui
qui fait un homme lourd , pedant , mélancolique ,
taciturne , ennuyeux , le fleau des compagnies ,
un moraliseur , un rêve-creux , en un mot un . . .

MILORD CRAFF.

Un Anglois , n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Par politesse , je ne voulois pas trancher le
mot , mais vous avez mis le doigt dessus.

MILORD CRAFF.

C'est-à-dire , selon votre langage , qu'un An-
glois est un homme de bon sens qui n'a pas d'es-
prit?

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit qui
n'a pas le sens commun ?

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la Nation Françoisse vous doit un re-
merciment pour une si belle définition. Mais puis-
que vous renoncez au bon sens . sçavez-vous

bien, Monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, Monsieur, vous vous moquez des gens. Pouvez-vous me refuser ce que je possède, & que vous n'avez pas?

MILORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister! Voilà un mot qui sent fustieusement l'Ecole.

MILORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un sçavant; & je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon sens orné; qu'ainsi....

LE MARQUIS.

Ah! vous m'allez pousser un argument.

MILORD CRAFF.

Je ferai plus je vous démontrerai....

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même.

54 LE FRANÇOIS A LONDRES,
MILORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous soyiez , je vous
convaincrai par la force de mon raisonnement....

LE MARQUIS.

Vous avez là un diamant qui me paroît beau ,
& merveilleusement bien monté.

MILORD CRAFF.

Ne voilà-t'il pas mon homme d'esprit , qu'un
rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on
agite une question sérieuse ?

LE MARQUIS.

Eh ! Monsieur , ne voyez-vous pas que c'est
une maniere adroite dont je me fers , pour vous
avertir poliment de finir une dissertation qui me
fatigue.

MILORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens
vous soit à charge , & qu'il n'y ait que la baga-
telle....

LE MARQUIS *chante.*

Sans l'amour & sans ses charmes

Tout languit dans l'Univers.

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait metier de politesse ,

c'est bien en manquer ; & je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un Calotin !

LE MARQUIS.

Alte-là, Monsieur , quand on nous attaque par un trait, par un bon mot , nous tâchons d'y répondre par un autre ; mais quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement des injures , voici notre réplique.

(*Il tire l'épée.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF,
LE BARON.

LE BARON *saisissant l'épée du Marquis.*

Arrête, Marquis , apprens qu'à Londres, il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment ! Morbleu , on m'ennuiera , & je ne pourrai pas le témoigner ? ensuite on m'outragera , & il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance ? Ah ! j'en aurai raison , fût-ce de toute la Ville.

56 LE FRANÇOIS A LONDRES;
MILORD CRAFF.

J'ai besoin de tout mon phlegme pour contenir ma juste colere.

LE BARON *au Marquis.*

Modere ce transport. Tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je fors; car si je demeurois plus long-tems, je ne serois pas mon maître. Adieu, Monsieur de l'Angleterre, si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la Ville.

(*Il sort.*)

S C E N E X V I I I.

LE BARON , MILORD CRAFF.

LE BARON.

JE vous fais réparation pour lui , Monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son Pays pour la premiere fois , & qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

MILORD CRAFF.

En verité , Monsieur , vous m'étonnez.

COMEDIE.
LE BARON.

57

D'où vient ?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François, & vous êtes raisonnable ?

LE BARON.

Eh ! Monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, & décider de toute une Nation sur un étourdi comme celui que vous venez de voir ? Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs : & s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même oeil que vous, & nous sommes les premiers à connoître & à jouër leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, & rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

MILORD CRAFF.

Oùi, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse & d'agrément. Je

58 LE FRANÇOIS A LONDRES;
vous demande votre amitié avec votre estime.
Vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse & que je vous témoigne la joye que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre merite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

MILORD CRAFF.

Adieu, Monsieur, je fors tout pénétré de ce que vous m'avez dit.

(*Il sort.*)

S C E N E X I X.

LE BARON *seul.*

C'Est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres sans se connoître ; quelque raisonnables qu'ils soient , ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.



S C E N E X X.

LE BARON, FINETTE.

FINETTE.

AH! Monsieur, sçavez-vous à qui vous venez de parler là?

LE BARON.

A un très-galant homme. C'est tout ce que j'en sçai.

FINETTE.

C'est au pere de ma maîtresse.

LE BARON.

Au pere d'Eliante? L'avanture est heureuse pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'est guères pour Monsieur le Marquis. Il vient, sans le connoître, d'avoir du bruit avec lui: il m'a dit la chose tout en colere, ensuite il est parti sans vouloir m'écouter. Il faut justement que cela lui arrive dans le tems que ma maîtresse & moi nous avions fait revenir Milord Craff de la mauvaise idée qu'on lui avoit donnée de lui; & qu'il étoit prêt de l'accepter pour gendre.

SCENE XXI.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE.

LE BARON à *Eliante*.

EH bien ! Madame , êtes-vous déterminée ?

ELIANTE.

Oùi , à suivre en tout , les volontés de mon pere.
Ainsi , Monsieur , si vous voulez m'obtenir , c'est
à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.

Madame , j'y vole.

SCENE XXII.

ELIANTE , FINETTE.

FINETTE.

Que faites-vous , Madame ?

ELIANTE.

Ce que je dois faire , après ce que je viens d'apprendre du Marquis : si je lui pardonnois , je se-

rois indigne de l'amitié de mon pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux , & me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCENE XXIII.

MILORD CRAFF, LE BARON,
ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD GRAFF *au Baron & à Rosbif.*

Messieurs , je ne puis vous répondre qu'en
presence de ma fille. Mais la voici.

SCENE XXIV. & dernière.

MILORD CRAFF, LE BARON,
LE MARQUIS, MILORD HOUZEY,
ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY *tenant le Marquis
par la main. (A Milord Craff.)*

MOn pere , voilà Monsieur le Marquis qui
est au desespoir de ce qui s'est passé. Il est
naturellement si poli , . . .

62 LE FRANÇOIS A LONDRES,
MILORD CRAFF.

Taisez-vous, petit coquin. Vous avez vous-même besoin de quelqu'un qui me parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

MILORD CRAFF.

Il suffit, Monsieur, j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter....

ELIANTE.

Non, mon pere, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS *parle bas à Eliante.*

Vous risquez de me perdre, vous vous en repentirez, Madame.

MILORD CRAFF *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monsieur le Marquis vous êtes un fort joli Cavalier.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien , Monsieur.

MILORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, & c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage.

(*A Milord Rosbif.*)

Pour vous, Monsieur, vous avez un fonds de raison admirable, mais vous negligez trop la politesse, & elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux Epoux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Messieurs, que je vous préfère Monsieur le Baron, qui réunit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON à *Milord Craff.*

C'est vous, Monsieur, qui faites le mien; mais il ne peut être parfait, si le cœur de Madame n'est d'accord avec vos bontés.

ELIANTE.

N'en doutez point, Monsieur, puisque mon pere me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus.

64 LE FRANÇOIS A LONDRES.
LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous êtes plus punie que moi.
Vous m'aimez, & je pars.

(*Il s'en va.*)

MILORD HOUZEY.

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France.

(*Il sort.*)

ROSBIE à *Milord Craff.*

Adieu, je vous pardonne de m'avoir refusé.
Ce François-là merite d'être Anglois, vous ne pouviez pas mieux choisir.

(*Il se retire.*)

LE BARON à *Milord Craff.*

Vous venez, Monsieur, de me convaincre
que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

MILORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, Monsieur, que
rien n'approche d'un François raisonnable.

F I N.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pièces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pièces ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel; & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera entout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur

Chauvelin ; le tout à peine de nullité des **Presentes** : Du contenu desquel-
les, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans
cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites **Presentes**, qui
sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres,
soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos ames & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme
à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire
pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande,
& Lettres à ce contraires : **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris
le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente
trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. *Signé,*
SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est
écrit :

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Im-
primeurs de Paris, N°. 487. Fol. 466. conformément aux anciens Regle-
mens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Février
1733. Signé, G. MARTIN, Syndic.*

CATALOGUE DES LIVRES IMPRIMÉS
en 1735. 1736. & 1737. chez PRAULT pere, Quay de Gèvres,
au Paradis. 1738.

- O**uvres de M. Deſſonches, nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée, in-12. 3 volumes, 1737. 10 liv. 10 ſ.
- L'Ambitieux, & l'Indiſcrette, Tragi-Comédie, par le même, in-12. 1737. 1 liv. 10 ſ.
- Panegyrique de Saints de M. l'Abbé Séguy, in-12. 2. vol. 1736. 5. liv.
- Discours & Poésies du même, in-12. 2. liv. 10. ſ.
- Oraison Funebre de M. le Cardinal de Bissy, par le même, in-quarto, 1738. 1. liv. 10. ſ.
- Le Cabinet du Philosophe, suite du Spectateur François, par M. de Ma-
vivaux, nouvelle édition, augmentée, in-12. 1738. 2. liv. 10. ſ.
- Six Pièces du même, jouées au Théâtre François, in-12. 2. vol. 1737. 7. l.
- Le Triomphe de l'Amour, l'Ecole des Meres, & l'heureux Stratagème, du
même, Comedies jouées au Théâtre Italien, in-12. 1737. 3. liv. 10. ſ.
- Pharſamon, ou les nouvelles Folies Romanesques, par le même, in-12.
dix Parties, 1737. 6. liv.
- Et sous les autres Ouvrages de cet Auteur.*
- Oeuvres de Théâtre de M. de Boissy, in-8. 5. vol. 1738. 20. liv.
- Les Epîtres de M. Gresset, in-80. 1737. 1. liv. 10. ſ.
- Vers sur l'exposition des Tableaux, en 1737. du même, in-8. 6 ſ.
- Les précédentes Poésies, du même, in-12. brochure, 2. liv.
- Discours sur l'Harmonie, par M. G * * *, in-8. 1. liv. 10 ſ.
- Recherches des Théâtres, par M. de Beauchamps, in-4. 1735. 30. liv.
- Idem. in-8. 3. vol. 1735. 10. liv. 10. ſ.
- Lettres d'Héloïse, & Poésies du même, in-8. 1737. 1. liv. 16. ſ.
- Funestine, Conte, par le même, in-12. 1737. 1. liv. 16. ſ.
- Le Diable Boiteux, par M. le Sage, nouvelle édition, plus belle, plus
correcte, & augmentée d'un volume & d'une Table des matieres; avec
les Entretiens sérieux & comiques des Cheminées de Madrid; & les Be-
quilles dudit Diable, par M. * * *, in-12. 2. vol. 1738. figures. 5. liv.
- Tecserion, Conte, in-12. 1737. 1. liv. 16. ſ.
- La félicité des Chiens, Dialogue, in-12. brochure, 1737. 8. ſ.
- Histoire des Rats, pour servir à l'Histoire universelle, in-8. figures,
à Ratapolis, 1737. 3. liv.
- Lettre Critique sur cette Histoire, avec la réponse, in-8. Ratapolis
1737. 12. l.
- Essai sur l'amour propre, Poeme, par M. de Lisle, in-8. 1. liv. 4ſ.
- Les Anecdotes de la Cour de Childeric, par M. d'Hamilton, in-12. deux
Parties, 1736. 3. liv.
- Les quatre Fleurs, in-12. 1736. du même, 1. liv. 4. ſ.
- Histoires de Moncade, par M. Dalegre, in-12. 1736. 3. l.
- Gulistan, ou l'Empire des Roses, du même, in-12. 2. Part. 1736. 3. liv.
- L'Art d'aimer, Poeme, par le même, in-12. 1737. 10. ſ.

Aben Muflu, ou les vrais amis, Histoire Turque, in-12. deux Parties, de M. M. de R. 1737.	3. liv.
Le Payfan Gentilhomme, in-12. deux Parties, 1737.	3. liv.
Oeuvres de Madame Durand, in-12. 6. vol. 1737.	15. liv.
Le Prince Adonistus. La Princesse des Plaisirs. La Princesse des Myrtes; & la Princesse Carillons, Contes, par Madame la Marquise de L. Holl. 1737.	
Histoire de Celenie, avec la suite & conclusion de cette Histoire, par Madame L * * *, id-12. deux Parties, Holl. 1737.	3. liv.
Le Glaneur François, in-12. 3. vol. 1737.	9. liv.
— idem. Seizième, & dix-septième brochures; 1. liv. 4. f.	
Vie de l'Empereur Julien, in-12. 2. vol. 1735.	4. liv.
Amusemens Historiques, in-12. 2. vol 1736.	4. liv.
Memoires de M. de * * *, traduits de l'Italien, in-12. 5. Part. 1738.	6. liv.
Memoire de Milord * * *, traduits de l'Anglois, in-12. 1737.	2. liv. 16. f.
Lettre à M. l'Abbé P * *, sur la Tragédie d'Alzire, in-12.	12. f.
Oeuvres diverses de Monsieur L. B. in-12. 1735.	3. liv.
Eloge funèbre de très-illustre & très-enfoncé Philosophe Frisefomoron, 12. 1737.	1. liv. 4. f.
Avanture de Zelim & de Damasine, Histoire Afriquaine, in 12. 2. Part. 1738.	3. liv.
Lettre sur la Politesse, in-12. 1737.	1. liv.
Epître à M. Rousseau, in-8. 1737.	8. f.
Les Fêtes de Forges, in-12. 1737.	12. f.
<i>Pieces de Théâtre Italien.</i>	
Les Sauvages, Parodie d'Alzire, in-8. 1736.	1. liv. 4. f.
Les Gaulois, Parodie de Pharamond, in 8. 1736.	1. liv. 4. f.
Achille & Deidamie, Parodie de l'Opera de ce nom, in-80. 1737.	1. liv. 4. f.
Cybelle amoureuse, nouvelle Parodie de l'Opera d'Atis, in-8.	1. l. 4. f.
Les Contre-temps, in-8. 1737.	1. liv. 4. f.
Le Déguisement, in-8. 1737.	1. liv. 4. f.
Les ennuis du Carnaval, in-8. 1737.	1. liv. 4. f.
La Mascarade du Parnasse, par M. Pesselier, in-8. 1737.	1. liv. 4. f.
La Gouvernante, par M. Arisse, in-8. 1738.	1. liv. 10. f.





352

8473



PQ
1957
B55A19
1738
t.1

Boissy, Louis de
Oeuvres de theatre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

NOT WANTED IN RESC

